

Catherine Leroux

LE MUR MITOYEN



LE MUR MITOYEN

FINALISTE — GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL
FINALISTE — PRIX FRANCE-QUÉBEC
PREMIÈRE SÉLECTION — PRIX DES LIBRAIRES DU QUÉBEC

« Un roman touché par la grâce !
Des images inoubliables, des rebondissements
qui nous déchirent et nous illuminent.
Un ton à la fois grave et fantaisiste
qui nous mène d'étonnements en étonnements... »
Chrystine Brouillet

« Avec ce roman ambitieux,
autant dans son thème que dans son architecture,
Catherine Leroux nous fait la preuve une fois encore
de son écriture forte et pénétrante. »
Le Devoir

« *La marche en forêt*, son premier roman, témoignait
déjà d'une maîtrise et d'une maturité étonnantes.
Avec *Le mur mitoyen*, Catherine Leroux prouve
qu'elle n'est pas qu'un feu de paille et s'affirme comme
une romancière solide qui n'a pas peur de voir large. »
La Presse

« Elle a une manière unique de raconter,
un sens des ressorts dramatiques très, très aiguisé.
C'est de toute beauté ! »
Voir, Télé-Québec

DU MÊME AUTEUR

La marche en forêt, Alto, 2011 (CODA, 2012)

Catherine Leroux

Le mur mitoyen

Alto

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement
du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada
pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

L'auteure tient à remercier le Conseil des arts et des lettres
du Québec pour son appui financier.

Photographie de la couverture : Amy Friend, *Villigen, Germany* (2012)
www.amyfriend.ca

ISBN : 978-2-89694-212-1
© Éditions Alto, 2014

Pour Alexandre

LES MAUVAISES HERBES (Monette et Angie)

Le vent qui tournoie vient encercler les chevilles d'Angie qui se surprend de cette onde au ras du sol. Le vent ne s'attarde pas aux pieds des gens, d'habitude. Sauf celui, bas et puissant, que produit le train qui passe. Comme un croc-en-jambe. Baissant les yeux, elle examine ses tibias, ses genoux cagneux. Les enfants qu'elle connaît se contentent d'être maigres, sinon ils sont joufflus, gras-souillots, rebondis. À neuf ans, Angie est aussi noueuse qu'une vieille. Elle ressemble aux pins qui poussent en haut des montagnes. Ses phalanges ont une forme compliquée, ses coudes saillent au milieu de ses bras grêles, deux perles noires montées sur des fils tendus. Elle craint le jour où elle aura des seins, convaincue qu'ils surgiront non pas comme les jolies pommes que paraden les filles du *junior high*, mais bien comme deux bosses anguleuses, deux poings fâchés tambourinant à travers sa poitrine.

À l'intérieur, Monette négocie toujours avec ses sandales. Parfaitement capable de se chausser seule, elle met toutefois un temps incroyable pour les attacher car elle ne supporte pas que les deux languettes de velcro ne soient pas parfaitement alignées l'une sur l'autre. Elle les colle, les décolle, repose le côté piquant sur le côté laineux avec une application monastique, contemple son œuvre et, insatisfaite, recommence. Sous les tirs

soyeux du soleil, Angie ne s'impatiente pas. Elle attend sa petite sœur en scrutant les mouvements indolents du saule, leur arbre, le plus grand de la rue.

Mam leur a dit : « Il fait beau, allez vous balader ! » Elle va en profiter pour laver la maison à grande eau, une maison si vieille et pleine de souvenirs qu'elle se nettoie difficilement. Qu'importe ; en mai, Mam récuré tout, y compris les planchers de bois devenus poreux après les inondations et les fenêtres qu'une buée crayeuse ne quitte plus.

Monette surgit enfin dans l'éclat du jour, cligne des paupières, chasse une larme qui coule au coin de son œil. Éblouie, elle trouve quand même la main de sa sœur. Comme d'habitude, elle sursaute au contact de la paume calleuse qui lui rappelle le côté rêche du velcro, mais un instant plus tard, sa propre peau s'y love comme contre l'étoffe rassurante d'une vieille couverture de laine. Elles descendent ensemble les quatre marches de béton craquelé. L'avant-dernière marche est marquée d'une fissure qui ressemble à un dragon. Elle évite de poser le pied dessus. Le pavé qui mène au trottoir est crevassé lui aussi et des mauvaises herbes poussent dans les fentes. Mam ne les arrache pas et a appris à ses filles à respecter ces modestes pousses. « Des mauvaises herbes, ça n'existe pas. Ce sont des jardiniers racistes qui ont inventé ça. » Une caresse de Monette vient troubler leur corolle.

Elles atteignent la rue et comme chaque fois, elles quittent instantanément l'univers domestique. Il n'y a pourtant pas de clôture

entre la cour et l'avenue. Mais il y a cette palissade invisible qui permet d'ignorer complètement ce qui survient de l'autre côté et qui cache leur maison aux étrangers, espère Angie. Deux garçons passent en dribblant avec un ballon de basketball. Ils portent des camisoles amples et leur peau est enduite d'une fine rosée. Ils parlent fort et lancent des gros mots. Angie couvre les oreilles de sa cadette. Monette a déjà entendu des jurons bien pires, mais Angie croit au geste de couvrir ses oreilles, elle croit à l'intention derrière cet acte. Elles laissent passer les adolescents, puis Angie désigne du menton la direction de la promenade. Vers le sud. Avant de se mettre en marche, Monette baisse les yeux, contemple ses sandales, hésite une seconde. Puis elle s'élance, sa petite main dodue soudée à celle de sa sœur.

La rue est scindée de manière si déséquilibrée qu'on croirait qu'elle va basculer, comme une embarcation où tous les passagers se tiendraient du même bord. Du côté est, les maisons sont étroites, vétustes, la plupart revêtues d'une peinture qui se détache en délicates plumes blanches ; de l'autre, elles sont massives, impérieuses, couronnées d'un assemblage complexe de balcons et de baies vitrées. Mam prétend que c'est la voie ferrée qui justifie la modestie de la rangée est. Aucun bien nanti n'est prêt à s'installer là, juste à côté des rails. Pourtant, se dit Angie, les habitants d'en face doivent bien entendre, eux aussi, le sifflement du train et ses gémissements inhumains.

Comme toujours, Monette tire sur la main d'Angie pour traverser le chemin et marcher le long des demeures luxueuses, mais cette dernière se laisse rarement convaincre. Les petites maisons lui rappellent la leur ; elles semblent les connaître par leur nom et leurs fenêtres, quoique fêlées, posent un œil bienveillant sur leur passage. En restant de ce côté, Angie a le sentiment de rétablir l'équilibre, d'empêcher le quartier de chavirer.

À la cinquième intersection, la rangée de résidences cossues bascule sur une avenue perpendiculaire pour s'égailler dans un beau voisinage. On a bâti ce secteur il y a des années dans l'espoir d'y attirer les familles de Noirs aisées, raconte Mam. Aujourd'hui, il est presque désert. Monette et Angie continuent leur route sur un tronçon moins habité semé de terrains vagues où les herbes grimpent jusqu'à des hauteurs vertigineuses, où se tapissent les chats et les opossums pour grignoter des proies faméliques.

Elles dépassent un cimetière de voitures et Monette, reconnaissant l'endroit, se met à sautiller, faisant danser les lourdes tresses tricotées par Angie le matin même. Elles arrivent à la hauteur de la bicoque peinte en rose d'où s'élève l'odeur chaude du crottin. La main de Monette devient moite d'excitation ; elle regarde sa sœur avec des yeux suppliants et celle-ci esquisse un hochement de tête approbateur avant de desserrer les doigts. Monette s'élance.

L'enclos semble vide et Angie craint une crise de la part de la gamine qui pour le moment ne se laisse pas démonter. Par petits

coups déterminés, elle arrache du gazon et des pissenlits au fossé puis revient les agiter entre les lattes de la clôture, lançant des bruits secs, étonnamment précis entre ses lèvres malhabiles. Dans l'obscurité, une forme s'ébranle et le cœur d'Angie bondit discrètement dans sa gorge. Le poney surgit, le dos fatigué, le pas obéissant. Comme chaque fois, une impression étrange envahit Angie devant le spectacle de ce cheval éternellement petit et pourtant si vieux, si las.

La bête mastique docilement la collation qu'on lui présente puis Angie soulève Monette pour qu'elle puisse caresser, avec la légèreté d'une mouche, le museau pelé, la croupe maigre, la robe élimée. De l'arrière de la baraque rose surgit un homme à la moustache immaculée qui les salue avec une fierté rayonnante. Le vieux Craig aime sa ponette.

«Comment il s'appelle, le cheval?

— Ce n'est pas un cheval, c'est un poney. Elle s'appelle Belle, répond patiemment Craig.

— Elle a quel âge?

— Trente-neuf ans. »

Monette hoche gravement la tête, classant ces renseignements dans un lieu où ils dormiront jusqu'à ce que quelque chose puisse leur donner plus de sens. Pénétrant dans l'enclos, le vieux tire le licou de l'animal pour le guider vers la baraque.

«Il faut qu'elle se repose maintenant. Elle travaille cet après-midi», dit Craig en désignant le chariot à ferraille qu'il conduit dans les rues de Savannah depuis des décennies.

À contrecœur, la fillette laisse la bête s'éloigner et regagne le trottoir où elle reprend la main calleuse de son aînée. Angie et Belle se ressemblent mais Monette ne comprend pas pourquoi. Au-dessus de leurs têtes, un avion de l'armée fend le ciel et le bourdonnement des cigales. Parti de la base militaire voisine, il file vers un pays inintelligible où la mort ne se contente pas de rôder dans les hautes herbes des terrains vagues.

QUE LA CHAIR (Madeleine et Madeleine)

Le saule pleureur est éloigné de la maison et c'est une bonne chose. Longues et fouineuses, les racines de ces arbres sont constamment à la recherche d'eau, creusant le sol à des profondeurs glaciales pour trouver à boire, quitte à percer la tuyauterie d'une demeure, le roc de ses fondations. Madeleine évite de fréquenter le saule, surtout depuis que son mari est enterré à son pied.

Les jonquilles ont fleuri tôt et elle en a coupé neuf, une pour chaque année depuis la mort de Micha. C'est la première fois qu'elle se permet des fleurs aussi joyeuses. Avant, elle apportait des lys ou des tulipes. Depuis leur cœur noir, les tulipes comprennent le sérieux du deuil, et le parfum étourdissant des lys sait parler la langue des morts. Les jonquilles, avec leurs pétales doubles, leurs froufrous et leur couleur pétillante, disent tout autre chose. «Je ne te pleure plus», confirme Madeleine à haute voix, en enjambant le petit ruisseau printanier qui scinde le terrain en deux. En vérité, elle ne le pleure plus depuis des années. Mais elle n'a jamais osé le lui affirmer si clairement.

C'est Micha qui a demandé à ce que ses cendres soient ensevelies sous le saule. Il aimait y aller pour fumer et être tranquille. Son mari n'était ni coureur ni joueur, il ne mentait pas et ne buvait guère. Mais il portait sur son dos un poids qu'il lui fallait déposer

de temps à autre comme on dépose les armes ou un corps mort. C'est au pied du saule qu'il effectuait cette pause, cigarette au bec, son regard fouillant la ramure en forme de voûte. Madeleine arrive devant le saule et pénètre dans l'enceinte des branches comme on entre dans un temple.

La pierre qui marque l'endroit où sont enterrées les cendres est aussi lisse que le jour où son fils l'a tirée de l'océan. Un des derniers gestes qu'ils ont accomplis ensemble, en famille. C'était avant qu'il ne devienne plus qu'une voile à l'horizon. Madeleine passe machinalement sa main sur la pierre puis pose les jonquilles à côté. Elle reste en silence pendant cinq minutes, les yeux fermés, avant de rebrousser chemin. Curieusement, elle ne trouve rien à dire à Micha dans ces circonstances, elle qui pourtant lui parle à longueur de journée. Ceux qui l'entendent croient sans doute que Madeleine tient ce dialogue avec l'invisible pour combattre sa solitude. Ils ignorent qu'elle a toujours conversé ainsi avec son mari, même de son vivant. Dès le début de leur mariage, elle avait pris l'habitude de lui dire certaines choses quand il n'était pas là.

De retour dans la maison, elle ouvre grand les fenêtres. Une odeur de gazoline arrive de nulle part. Humant l'air distraitement, elle compulse un calepin bleu qui contient une soixantaine de numéros de téléphone. Madeleine compose le dernier de la liste, celui d'une ferme du Mississippi. Mais ce n'est pas son fils qui répond. «Il est parti il y a trois jours», annonce son interlocuteur dans cet anglais chantant que l'Amérique méprise et

que Madeleine a toujours aimé. Elle raccroche et, d'un coup de crayon, raye le numéro. Il a encore bougé sans prévenir. « Ne t'en fais pas, il va donner des nouvelles bientôt. C'est toujours comme ça, tu le sais bien », se rassure-t-elle.



Le jeune homme traverse le village parcouru d'un film de brume. À cette heure, l'odeur du foin est plus forte que tout, mais bientôt, celle du bitume chauffé l'emportera. Du coin de l'œil, il aperçoit ce dont il a besoin. Ce qu'il cherchait sans le savoir et qui pourrait lui sauver la vie. Son ombre efflanquée quitte le chemin, sa queue à sa suite. C'est une fine tresse de près d'un mètre qui s'échappe de sa chevelure coupée court. Il est vêtu d'une veste kaki, d'un jean usé et d'espadrilles défraîchies ; il porte un sac en bandoulière comme un ventre creux. Le costume de ceux qui ne font que passer. Ses traits sont tirés, jaunâtres. Ses mains sont vides mais auraient pu tenir un lourd caillou. Ou un os.

Il marche vers la vieille Chevrolet Monte Carlo, le dos voûté. En plissant les yeux, il constate que l'habitable est envahi par les hautes herbes. Il s'apprête à abandonner mais, au dernier moment, réalise sa méprise ; la végétation est tout autour de l'automobile et les fenêtres somme toute relativement propres donnent l'illusion qu'elle en a gagné l'intérieur. Il passe ses doigts sur la carrosserie tavelée où la rouille dessine la carte d'un territoire insaisissable, les Everglades, peut-être,

ou la Terre de Baffin. Près de la maison, le propriétaire de la voiture lève le nez de l'énorme lame de tondeuse qu'il astiquait. C'est un de ces vieux qui restent forts comme des chevaux de trait jusqu'au dernier jour de leur vie. On le voit rien qu'à ses mains qui déposent les outils sur la véranda comme les crocs d'un molosse relâchent une proie. Il s'avance vers le visiteur d'un pas cassé mais ferme. C'est un homme honnête, décide le jeune, habitué à juger les gens en quelques secondes. Il se trompe rarement.

La vieille main rejoint la jeune sur le métal blanc.

« Elle a quel âge ?

— Vingt-trois ans. Roule comme si elle en avait dix de moins. Je l'ai bichonnée toute sa vie. Mais comme il n'y a plus que moi ici, je garde seulement l'autre, dit le vieux en désignant un *pick-up* gris plus haut dans l'allée.

— Vous en voulez combien ?

— Cinq cents. »

Le jeune homme ouvre la portière, s'assoit sur le siège du conducteur en grimaçant. Le vieux lui tend une clé ; le moteur grogne sans se plaindre. Le cuir est déchiré par endroits, le rétroviseur latéral est fêlé, fragmentant le ciel du côté de l'aile droite. Le jeune actionne le levier du capot et ressort pour inspecter le moteur. Puis il referme l'immense couvercle qui s'abat dans un claquement impérieux.

« Trois cents et je vous en débarrasse tout de suite.

— Trois cent cinquante. Le réservoir est plein. Ça vaut presque la différence. »

Le jeune homme fouille dans la poche arrière de son jean, en tire une liasse de billets qu'il compte en s'efforçant de dominer le tremblement de ses doigts. Avec son argent, il tend au vieux la pancarte *For Sale* léchée par le soleil. Le vieux la coince sous son bras, compte l'argent et offre sa main au jeune homme. Celui-ci la serre avec une vigueur forcée avant de reprendre place derrière le volant.

« Fais le tour par ici. J'ai mes laitues de ce côté. »

Le jeune homme manœuvre doucement pour se dégager des hautes herbes. Le printemps monte en parfum qui se mêle à celui du cuir et de l'essence. La voiture répond avec souplesse. La pédale de frein est un peu lente à réagir, il faudra s'en souvenir. Il touche le rebord de sa casquette en guise d'au revoir, un salut qu'il ne réserve qu'aux vieux, aux témoins d'un monde en extinction. Tout lui semble être à l'agonie. La route du village est déserte, à l'exception d'un chat, à l'exception du renard qui guette en retrait. Le jeune homme appuie sur l'accélérateur et fonce vers l'est, fenêtres ouvertes. La radio est morte. Tant pis. Tant mieux.



Depuis la fenêtre de son bureau, Madeleine observe la ronde du gardien. C'est ce qu'elle fait lorsqu'elle a besoin de se reposer les

yeux. La mer est là, bien sûr, mais elle n'a rien de reposant. Elle est une lutte, un appel, un mystère soufflé à chaque marée montante. Le gardien, lui, est calme et prévisible. Il boite ; sa goutte le tenaille, mais il n'a jamais pris de jour de congé. Il tourne autour du phare comme un satellite gris et sa démarche claudicante ne lui enlève en rien son caractère apaisant.

Comme tout le monde, le gardien a un nom, mais Madeleine l'appelle toujours monsieur le gardien. C'est un homme tranquille et bon qui croit aux anges et aux extraterrestres. Environ une fois par année, il profite d'une pause pour lui raconter une apparition, une lueur entrevue depuis la grève, un mouvement dans le ciel d'automne. Madeleine ne se formalise pas de ces croyances étranges. Au contraire, le fait de savoir que son gardien reste à l'affût de toutes les formes d'intrusion possibles la rassérène.

Quant aux étudiantes qui s'occupent d'accueillir l'afflux de touristes durant la haute saison, elles se nomment toutes Sarah ou Sandra. Madeleine a bien tenté d'embaucher une Megan cette année, mais celle-ci s'est désistée après l'entrevue. Il lui faudra se rabattre sur la même Sandra que l'an passé, celle qui inventait des faits historiques plutôt que de se référer aux documents d'information sur le phare. Pour l'heure, Madeleine et le gardien sont seuls pour accueillir les visiteurs « réguliers » de la saison creuse — des groupes d'écoliers et de personnes âgées.

Une classe de septième année est attendue pour dix heures, les jeunes du groupe douze

de la polyvalente locale. Les jeunes en difficulté. Madeleine les accueille avec leurs jeans déchirés, leurs gommes mâchées d'un air de défi, leur conviction d'être déjà des ratés. Durant la visite, une adolescente fluette entièrement vêtue de noir la fixe avec une intensité brûlante. Son regard est si insistant que Madeleine se persuade qu'elle s'apprête à venir lui parler, qu'elle va se livrer à elle, lui confier le secret qui pèse sur son âme, un secret qui libérera l'adolescente et Madeleine en même temps, une de ces révélations qui ajoutent au monde une couche de vérité. Mais la petite veuve noire s'éloigne avec les autres au terme de la présentation. Le beau temps du matin fait place à l'averse qui soulève un brouillard salin. Comme chaque fois, le son de la corne de brume semble manquer. Le phare est aphone depuis dix ans et son silence est toujours aussi percutant.

La nuit venue, elle ne parvient pas à dormir. C'est encore son fils qui la chicote, ou alors elle a mangé trop de chocolat avant de se coucher. Le chat Miteux a refusé de rentrer et le pied du lit est anormalement froid. Vers minuit, Madeleine glisse sur le seuil pour l'appeler encore une fois. Dans l'obscurité, elle sourit en percevant son petit galop au loin. Il arrive du côté du saule pleureur, ses oreilles fendillées dressées vers elle, et frotte son poil irrégulier contre le peignoir de ratine. « Allez, on rentre. » Quelques heures plus tard, la sonnerie du téléphone la tire de son sommeil. Madeleine saisit le combiné pour être une fois de plus confrontée au silence. Ces appels muets sont récurrents chez elle ; elle prononce quelques « allo » enrroués pour la forme

puis raccroche. Ses oreilles bourdonnent comme si le vent s'y était engouffré et des craquements semblent provenir du rez-de-chaussée. « Il y a quelqu'un ? » Aucune réponse ne lui parvient. La maison respire et les rêves vont et viennent.



Malgré la douleur qui persiste, la première nuit dans la Monte Carlo a été beaucoup plus confortable qu'il se l'était imaginé. La banquette arrière est large et ferme, et se souvient encore des quatre ou cinq gamins qui s'y empilaient le dimanche, trimballant l'odeur de la terre et de la rhubarbe ; elle se souvient des cageots d'okras transportés vers le marché et du miel suintant hors de son bocal sur les routes cahoteuses. Le jeune homme s'est réveillé à six heures, a quitté le chemin boisé où il s'était retiré pour dormir et a trouvé un *truck stop* pour se débarbouiller et commander un café. Une idée idiote vu son état de santé, mais il n'en a plus que pour deux jours.

En fin de matinée, il s'arrête pour un auto-stoppeur. Il prend quinze secondes pour détailler le visage de l'homme. Il est sillonné aux mauvais endroits, mais ses yeux sont bons. Le jeune homme lui ouvre la portière.

« Tout un bateau, ta voiture ! Tu vas où ? »

— Vers le nord. Je traverse la frontière. Toi ?

— Je retourne chez moi, près de Memphis.

— C'est sur mon chemin. »

Le passager tourne les boutons de la radio sans succès et claque la langue de dépit. Puis il tire une bouteille de soda de son sac à dos et en offre au chauffeur. Quelques minutes plus tard, il se met à fredonner une chanson populaire, un air bonbon qui entre ses lèvres prend de l'âme et de la gravité. La température semble grimper de trois degrés d'un coup et la douleur recule dans le corps du conducteur. Puis la mélodie s'interrompt.

« Quel genre de type es-tu ? Tu embarques un Noir à quelques milles d'une prison fédérale sans lui demander quoi que ce soit... T'es un psychopathe ? Tu vas me découper en morceaux et bouffer mon foie ? »

Le jeune homme éclate de rire.

« Je suis le genre de type qui laisse pas un homme pourrir au bord d'une route. »

Le passager hoche la tête, avale une gorgée.

« Je m'appelle Lloyd. J'ai purgé sept ans pour vol et recel.

— Qu'est-ce que t'as volé ?

— Des voitures. T'en fais pas, la tienne ne m'intéresse pas. Et puis, c'est fini les conneries pour moi. Je rentre dans le droit chemin, avec l'aide de Dieu.

— Aux yeux de Dieu, personne ne mérite la prison. Aux yeux des hommes, on aurait tous une bonne raison d'être enfermés. »

Un cahot secoue la voiture et la douleur revient comme une anguille qui se faufile entre les muscles. Les doigts du conducteur se crispent sur le volant.

« Ça doit te faire drôle d'être dehors, tout d'un coup.

— S'il faisait pas si chaud, je croirais que c'est un rêve. Je rêvais constamment que j'étais libre, la nuit. Mais il y a un truc pour savoir si c'est vrai : on ne sue jamais dans les rêves. Alors qu'aujourd'hui...

— On fond sur place.

— C'est plus agréable que chaque seconde passée là-dedans. »

En fin d'après-midi, le jeune homme prend la sortie que lui indique son passager, insistant pour faire le détour. Il sait bien que Lloyd a raison ; un homme noir risque d'attendre des heures au bord de la route avec le pouce en l'air avant que quelqu'un ne s'arrête pour lui, si la police ne passe pas en premier. Il l'accompagne jusqu'à la maison de sa mère, mais ne fait pas demi-tour sur-le-champ. Il attend de voir la porte de la demeure s'ouvrir, de voir un bras s'étendre, de voir Lloyd s'avancer vers celle qui l'a attendu sans fléchir pendant sept ans. Une scène à la fois familière et incompréhensible. Il détourne les yeux au moment où mère et fils s'étreignent et reprend la route, accroché aux dernières paroles de Lloyd qui flottent dans l'auto. *God bless you.*



La dernière série de photos plaît particulièrement à Madeleine. Dans le bain révélateur apparaît la naissance d'un orage, là où le tumulte des nuages se mêle à celui de l'eau de

manière telle qu'on peine à distinguer la ligne d'horizon, à départager ce qui, dans les mirages et les reflets, appartient au ciel et à la mer. C'est là l'unique objet du travail de Madeleine — l'horizon, la frontière entre les deux mondes et ce qui parvient à transiter de l'un à l'autre à l'insu des scientifiques et des dieux.

Son intérêt pour la photo a commencé à l'envers ; elle a appris à développer avant de toucher aux lentilles. C'était Micha qui maniait l'appareil. Après sa mort, elle a apprivoisé la chambre noire aménagée au sous-sol afin de découvrir ce que contenaient les kilomètres de pellicule qu'il avait laissés derrière. Elles contenaient pour la plupart des images d'insectes. Micha pouvait passer des heures à les photographier à l'aide d'une lentille grossissante qui capturait les détails les plus fins d'une aile, d'une carapace irisée ou d'un œil globuleux. Il avait horreur de ces bestioles qu'il désignait toutes sous le nom de cloportes, mais saison après saison, il se contraignait à les reconnaître, à les magnifier, à les fixer une à une sans ciller. « Je les déteste parce qu'elles finiront par nous dévorer. Je les observe pour la même raison », disait-il.

Après être passée à travers les quatre cent trente-deux clichés posthumes, Madeleine s'est tournée vers la caméra. Les visages de voyageurs ont constitué ses premiers sujets, l'œil rougeâtre, la bouche floue. Avec les mois, sa pratique s'est raffinée et leurs traits se sont précisés, jusqu'à mériter de figurer dans des cadres. Ils se sont multipliés, jeunes, dépouillés, le regard dur et rêveur, leurs corps tatoués, glorieux ou battus, fatigués et hâlés,

posant devant la mer ou le saule, les cheveux dans le vent. Madeleine les accroche sur le mur du corridor entre les portraits d'ancêtres persécutés et les images de son fils enfant, jamais adulte. Chaque fois qu'il passe, Madeleine se promet de le photographier. Il repart sans avoir laissé de trace sur le film argentique.

Peu à peu, elle s'est désintéressée des humains, peut-être parce qu'il est plus acceptable d'échouer quand on s'attaque à un paysage que face à un homme. Ou peut-être parce qu'elle se reconnaît davantage dans l'instable symétrie du ciel et de la mer que dans le visage d'un autre.



La nuit s'approche avec un souffle roux qui donne à la route la couleur d'un filon d'or et qui teinte d'ocre la pancarte que tient la jeune fille, où on peut lire un mot : *LOIN*. Le conducteur se range pour la seconde fois de la journée. La fille court, traînant une valise à roulettes aussi poussiéreuse que mal adaptée au mode de transport qu'elle a choisi. Avec un élan surhumain, elle hisse le monstre sur la banquette arrière avant de prendre place devant. Elle se nomme Yun et veut atteindre les extrêmes du continent : les Maritimes, l'Alaska, la Terre de Feu. Le jeune homme lui annonce qu'ils pourront faire un bout de chemin ensemble. Ravie, elle se détend. Le silence s'installe et elle ne cherche pas à allumer la radio. Elle se penche à la fenêtre et

hume l'air frais du soir. Au bout d'une heure, elle demande :

« Et toi, t'as un nom ? »

— Édouard.

— C'est joli, Édouard.

— C'est parce que j'ai été conçu sur l'île du Prince-Édouard.

— Sans blague ?

— C'est ce qu'on m'a dit. Yun, c'est quoi comme nom ?

— Coréen. Ça veut dire "mélodie".

— Tu es musicienne ?

— Pas du tout. Je suis chimiste. »

Ils passent la nuit dans une chambre dotée d'un seul lit. Yun n'aime pas embrasser avec la langue, elle dit que c'est un acte cannibale. Mais elle aime poser ses lèvres le long de la colonne vertébrale, effleurer les côtes flottantes, sillonner l'intérieur des cuisses avec la souplesse d'un arc. Ils dorment peu jusqu'à l'aube puis somnolent jusqu'à ce que la femme de ménage vienne tambouriner à leur porte. À onze heures pile, ils ont repris leur place dans la Monte Carlo.

La route devient morne. Les excès du Sud, les incongruités de sa végétation, le délire de ses affiches religieuses cèdent à la monotonie de la culture yankee. Édouard roule plus vite. Il n'y a plus de temps à perdre, la douleur gagne du terrain, il doit arriver à Montréal au plus tôt. Lorsqu'il n'en peut plus, Yun prend le relais. Elle caresse le front en sueur d'Édouard

tout en maniant la Monte Carlo d'une main imprécise qui pourtant n'effraie pas Édouard. Ils atteignent le centre-ville à la nuit tombée.

« Je ne me rappelle plus la dernière fois que j'ai vu un gratte-ciel », constate Édouard.

Sur un bout d'emballage de hamburger, il griffonne une adresse et quelques indications, puis tend les clés de la voiture à Yun.

« Tu devrais y être demain en mi-journée si tu n'arrêtes pas trop souvent.

— Tu m'as l'air faible. T'es sûr que tu ne veux pas que je reste avec toi ?

— Certain. Je serai entre bonnes mains. Un de mes amis fait la route dans quelques jours. Je te retrouverai dès que j'en aurai fini ici. »

Elle lui donne un baiser sans la langue qui pourtant le pénètre jusqu'à la moelle puis s'éloigne d'un pas vif, ses cheveux battant la mesure sur ses épaules parfaites, et Édouard jurerait qu'une fanfare passe quelque part entre les édifices de verre.



Encore une fois, la sonnerie du téléphone retentit alors que Madeleine est au lit. Cette fois, c'est bien réel : une jeune fille à l'accent indiscernable lui annonce son arrivée le lendemain. Cela fait sourire Madeleine. De telles manières sont rares chez ses invités qui se présentent généralement sans crier gare, silhouettes filiformes au bout du chemin. Depuis des années, Madeleine héberge les

passants, les voyageurs, les vagabonds de tout le continent. C'est son fils, lorsqu'il est parti à l'aventure à l'âge de dix-sept ans, qui s'est mis à donner l'adresse de sa mère aux gens qu'il rencontrait sur la route. Certains rêvent d'explorer les Maritimes, d'autres d'apprendre le français. Quelques-uns ont tout simplement besoin d'un endroit calme pour se poser, retrouver la santé, la paix, parfois leur âme.

D'abord réticente à ouvrir sa porte à des étrangers, Madeleine s'est rapidement habituée à leur compagnie jusqu'à l'apprécier sincèrement. À Grande-Anse où elle est née, personne ne peut plus l'étonner. Aucun des sept cent trente-neuf habitants n'a jamais dormi dehors, volé pour se nourrir ni sauté sur un train sans savoir où il allait. Personne ne s'est réveillé dans une ville dont il ignorait le nom. Personne n'a croisé l'amour de sa vie sur une route oubliée pour l'y perdre quelques heures plus tard avec comme seul souvenir un air de guitare, une plume de faucon, une morsure à la joue.

Elle a donc aménagé une chambre réservée à ces invités imprévus et créé des règles. L'alcool et la drogue sont interdits chez elle. Les visiteurs doivent choisir une tâche à accomplir durant leur séjour, mais cette tâche peut échapper au règne domestique. Ainsi, un jeune homme a décidé de sculpter un bas-relief à même le tronc du vieil orme, derrière la maison. Une fille a offert un récital de chant classique au village. Un couple a passé tout son séjour à charrier de l'eau de mer dans le jardin pour tenter une expérience d'étang salé (infructueuse). Enfin, la dernière règle — et

celle à laquelle Madeleine tient le plus : chaque invité doit écrire une lettre à ses parents avant de repartir.

Le système fonctionne assez bien, même si deux ou trois objets ont disparu de la maison après le passage de certains visiteurs et qu'elle a dû accompagner un de ses pensionnaires à l'hôpital psychiatrique après un troublant épisode impliquant un raton laveur et un chalumeau. Mais outre ces quelques accrocs, la présence de ces voyageurs lui fait du bien. À travers eux, elle a l'impression de retrouver Édouard. Par ailleurs, les récits et les excentricités de ses hôtes l'ont distraite de son deuil, peu après la mort de Micha, époque à laquelle les vagabondages d'Édouard ont commencé.

Il y a eu cet homme d'une trentaine d'années au maintien quasi aristocratique et aux manières étudiées. Il se nommait Frank mais insistait pour qu'on l'appelle François. Il parlait un français impeccable et se montrait serviable, poli et jovial. Sa seule particularité : quelques jours après son arrivée, il a annoncé à Madeleine qu'en ce 7 juin 1944, il célébrait la grande victoire du débarquement en Normandie. Avec plus de cinquante ans de retard, François vécut les semaines qui suivirent comme s'il s'agissait des derniers jours de la Seconde Guerre mondiale, informant Madeleine du moindre recul des forces de l'Axe, de chaque manœuvre des Alliés, lui rapportant les fêtes endiablées auxquelles il affirmait participer le soir, dans les sous-sols de Saint-Germain-des-Prés. Craignant au départ de devoir effectuer un autre voyage vers l'aile psychiatrique, Madeleine s'est rapidement

rassurée. Frank n'était ni instable, ni délirant. Il avait simplement choisi de recréer cette année cruciale pour l'histoire de l'Occident et d'en vivre chaque instant avec la même intensité que celle qu'avaient dû ressentir les Européens de l'époque. Lorsque le Troisième Reich tomba enfin, Frank délaissa son accent parisien, retrouva les années quatre-vingt-dix et reprit son sac à dos en disant à Madeleine : « Merci beaucoup, madame Sicotte, de m'avoir accueilli à Grande-Anse. Je suis un homme nouveau. » Puis il tourna les talons et Madeleine n'entendit plus jamais parler de lui.

Elle reçut aussi la visite d'une femme aux longs cheveux gris où semblaient toujours s'accrocher des feuilles mortes ou des bouts de bois, qui affirmait être complètement amnésique. Son séjour chez Madeleine en fut donc un de reconstruction totale, entreprise dans laquelle Madeleine s'investit corps et âme, tâchant par tous les moyens de l'aider à trouver des indices sur son identité, téléphonant à gauche et à droite, engageant même un hypnothérapeute gaspésien dans l'espoir de libérer quelques fragments de son histoire. La femme demandait qu'on l'appelle Missy et préférait à ces démarches une autre approche où elle reconstituait son passé par suppositions. « J'ai de longs doigts fins, je parie que j'étais pianiste de concert », lançait-elle, ou encore : « J'ai l'impression que j'ai passé ma vie entourée d'hommes, cela veut sans doute dire que j'étais prostituée ou gérante d'un bordel. » Après quelques semaines, Madeleine abandonna l'idée de trouver quelque renseignement que ce soit sur la femme qui, de toute manière, aimait mieux spéculer. Jusqu'à

ce qu'elle reçoive un coup de téléphone d'Édouard. L'informant de la situation, elle lui demanda s'il se souvenait de Missy et des circonstances dans lesquelles il l'avait rencontrée. «Vieille avec des cheveux de sorcière? Oui, elle s'appelle Cynthia, répondit-il. Je ne sais pas si elle est amnésique mais quand je l'ai rencontrée, elle se souvenait très bien de la manière dont son mari l'avait larguée pour une serveuse de chez Hooters. Elle s'est retrouvée dans la rue parce qu'il refusait de lui verser le moindre sou.» À la suite de cette conversation, Madeleine, avec mille précautions, avait approché Missy pour lui dire qu'elle avait découvert que son nom était en réalité Cynthia et qu'elle venait du Colorado. Les yeux de Missy s'étaient vidés. «Oui, c'est vrai, ma chère. Je préférerais l'oublier», avait-elle répondu avant de faire sa valise.

C'est ainsi que Madeleine comprit que ces voyageurs de passage sont tous un peu menteurs, un peu fuyards et un peu fous, et que sa maison possède pour eux une importance qui la dépasse. Elle les accueille donc sans jugement ni question, recevant ces énergumènes comme des cartes postales vivantes envoyées par son fils qui ne lui écrit jamais.



Elle est occupée à planter des laitues lorsque Yun arrive. Celle-ci a franchi le dernier kilomètre à pied, la Monte Carlo s'étant mise à fumer peu après Bathurst. Elle tire son énorme valise qui soulève la poussière du petit

chemin, annonçant sa présence de loin. Madeleine se redresse, une main couverte d'une croûte de terre en guise de visière. Les voyageurs arrivent toujours à pied. Elle laisse tomber ses outils et se dirige vers la nouvelle venue. Dès la poignée de main, Madeleine devine que son invitée n'échappe pas à la règle et traîne avec elle un mystère. Sans comprendre pourquoi, elle a l'impression que ce secret la concerne. Chassant la petite voix qui dans sa gorge brûle de mener un interrogatoire, elle fait visiter sa demeure à la jeune femme.

« Que c'est beau chez vous ! Édouard a de la chance d'avoir grandi ici.

— Je ne suis pas certaine qu'il voie les choses comme ça. En tout cas, il n'est pas pressé de revenir... »

Regrettant immédiatement ce commentaire, Madeleine se mord les lèvres. Ouvrant de grands yeux étonnés, Yun interrompt son ascension des escaliers.

« Il ne vous a pas dit ? Il arrive dans quelques jours !

— Ici ? À Grande-Anse ? »

Yun opine. Un bourdonnement remplit la poitrine de Madeleine. Elle n'a pas vu son fils depuis un an. Elle se racle la gorge.

« Comment il va, alors ?

— Il est à Montréal, il a quelques petites choses à faire avant de se mettre en route. »

Yun dépose sa valise au pied du lit des invités et son regard se sauve par la fenêtre.

L'énigme traverse la pièce, dense et ronde comme la pleine lune qui tire sur le cœur des hommes et dicte à la Terre ses humeurs, mois après mois.



En guise de corvée, Yun choisit de retirer le bois mort de la futaie qui borde la propriété. Ce qui est trop détérioré pour être conservé, elle le brûle. Le reste, elle se propose d'en faire du bois de chauffage qu'elle cordera dans la remise. Ravie de cette initiative, Madeleine retrouve la hache dans l'atelier, convaincue que la jeune fille sait déjà s'en servir. Mais dès le premier coup, elle constate que ce projet en est un d'apprentissage. La technique de Yun est peu rodée, consistant à brandir la hache le plus haut possible et à l'abattre tout en pliant le tronc, les yeux fermés, frappant le plus fort possible, généralement à côté de la cible. Après que la lame a atterri à quelques centimètres du pied de la jeune fille, Madeleine ne peut s'empêcher de lui arracher l'outil pour lui enseigner la manière de s'y prendre.

Il faut deux jours à Yun pour arriver à maîtriser le maniement de la hache, mais une fois qu'elle y parvient, chacun de ses gestes relève de la perfection. Madeleine est hypnotisée par son travail, fixant l'arc précis de la lame qui s'abat sur le billot pour le trancher en deux moitiés chargées de symboles qu'elle voudrait lire comme les lignes d'une main. Le soir, elles s'installent devant le bûcher, font griller des guimauves qu'elles ne mangent pas,

bavardent et s'imprègnent d'une odeur de fumée qu'elles rapportent dans leurs draps pour se réchauffer quand, vers quatre heures du matin, le mercure descend sous la barre des dix degrés.

Yun a découvert l'Amérique à six ans, lorsque ses parents ont quitté sa petite ville natale en Corée du Sud pour la Virginie. Elle a grandi entre les parties de soccer et le *kumon*, « l'école après l'école » où des enfants étaient soumis à d'interminables exercices de mathématiques. Inspirée par l'histoire de Tom Sawyer, Yun rêvait de bâtir un radeau et de voyager sur les fleuves du Sud. Mais elle était destinée à une carrière scientifique, et même sa fugue sur une embarcation de fortune la ramena au chemin qui avait été tracé pour elle lorsqu'elle fut interceptée par son professeur de chimie qui pêchait dans une anse.

Elle avait donc ravalé ses élans rebelles et s'était pliée à ce que ses parents avaient imaginé pour elle. À dix-huit ans, elle s'était taillé une place enviable parmi les candidats retenus au premier tour par l'Université Emory, à Atlanta. Pendant son premier été de vacances universitaires, plutôt que de se précipiter sur les stages non rémunérés que se disputaient ses condisciples, elle a réuni ses maigres économies pour se procurer une mobylette poussive qui l'a courageusement conduite jusqu'à Key West. Elle a exploré la Floride, la Louisiane et l'Alabama par les petits chemins où on l'a invitée à boire de la bière en cannette, traquée lors de nuits sans lune, assise devant des plats remplis d'œufs brouillés et de *grits*, traitée de *squinty*, de *slut* et de communiste,

et où on s'est incliné pour lui faire le baise-main. En septembre, elle est retournée à son dortoir avec des coups de soleil bibliques et un chat errant sous le bras. La bête est morte d'une pneumonie avant l'Action de grâce et sa mobylette n'a pas traversé l'hiver mais dès l'été suivant, Yun a repris la route.

Quand Édouard l'a trouvée, elle en était à son troisième voyage, cette fois déterminée à faire le tour du continent et à ne pas retourner à l'école. Sa formation en chimie ne lui avait rien apporté qui puisse se comparer de près ou de loin à l'extase qu'elle ressentait lorsqu'elle bourlinguait et, du haut de la sagesse de ses vingt et un ans, elle avait conclu qu'une carrière qui ne lui procurait pas autant de bonheur que le voyage n'en valait pas la peine.

Soir après soir, Madeleine suit le récit de ses aventures en souriant. Yun s'exprime avec une précision objective laissant deviner le moule scientifique dans lequel elle a été formée, mais aussi avec une grande douceur qui donne l'impression à son auditeur qu'il participe à une conversation et non qu'il écoute le monologue d'une voyageuse. Au quatrième soir de leurs veilles autour du feu, Madeleine se racle la gorge pour enfin répondre.

« Tu sais, j'ai l'impression que tu dois beaucoup plaire à mon fils. »

Le lendemain, la silhouette d'Édouard se dessine dans la poussière du chemin de gravier.



Assise sur la véranda, caressant Miteux sans conviction, Madeleine repère au loin la forme étrange que dessinent à contre-jour les deux corps perpétuellement enlacés de son fils et de Yun. Comme à son habitude, Édouard a à peine salué sa mère à son retour. Mais cette fois, plutôt que de se précipiter sur le réfrigérateur, il s'est enfermé dans sa chambre avec sa nouvelle amie pour n'en ressortir que deux jours plus tard. À les voir, Madeleine devine qu'ils partagent tous les deux le secret avec lequel Yun est arrivée, mais elle n'a pas trouvé le moyen d'en apprendre plus auprès de son fils qui ne lui répond que par monosyllabes. Le vent se lève, le saule pleureur se balance, lançant dans une langue étrange un message que Madeleine saisit sans parvenir à l'articuler. « Si seulement je pouvais être seule avec lui, ne serait-ce qu'un instant », dit-elle à mi-voix. La réplique lui parvient malgré elle. « Qu'est-ce que ça changerait ? »

L'après-midi venu, le soleil s'installe avec l'autorité d'un propriétaire. La voiture de Madeleine s'enfonce dans les terres, là où les propriétés paraissent plus fermes et ordonnées par comparaison avec les dunes échevelées qui bordent le littoral. Lorsqu'elle arrive chez Paul, elle le trouve marteau à la main, occupé à construire une nouvelle ruche pour sa colonie qui grandit chaque année.

« Comment vont les abeilles ? »

— Débordantes d'inspiration ! Tiens, leur dernier chef-d'œuvre... »

Nullement troublé par le va-et-vient des insectes piqueurs, il s'avance vers une ruche plus ancienne pour tirer de ses entrailles un rayon gorgé de sirop lourd et cuivré. Comme chaque fois, Madeleine admire la facilité avec laquelle Paul se meut dans cette cité miniature tout en songeant que c'est peut-être justement le fait de pouvoir dominer si aisément cet univers structuré qui lui plaît. Ici, Paul est grand, tout-puissant. Et il prend ce qu'il veut.

Il approche le rayon de miel de la bouche de Madeleine et celle-ci mange dans sa main comme un animal apprivoisé. Paul l'embrasse, sa barbe pique.

« Ton fils est revenu ? demande-t-il en reprenant son travail.

— Oui.

— Il y a une fille avec lui, il paraît. On les a vus sur la grève.

— Ils sont au bord de la fusion totale.

— C'est l'amour, alors ?

— Je ne sais pas », répond Madeleine pensivement.

Il lui semble que les aventures de son fils ne connaissent jamais ce genre de trajectoire. Ses histoires d'amour, d'après ce qu'elle a pu déduire, sont surtout des histoires de sexe.

Les abeilles dessinent des graphiques complexes dans les airs et Paul range ses outils par gestes brouillons, comme si ces objets devenaient des rebuts inutiles maintenant que leur travail est terminé. Il se retourne vers elle.

«Tu n'as pas l'air dans ton assiette, toi.

— Mais non, tout va bien.

— La maman n'aime pas partager son garçon? » lance Paul d'un ton moqueur.

Le visage de Madeleine devient bouillant. Dans son for intérieur, elle formule des réponses cinglantes. «La maman n'a plus de garçon à partager. Il n'est plus à elle depuis bien longtemps.» Mais elle se contente d'attendre que le rouge quitte ses joues en serrant les dents. Paul est de ces personnes qui croient toujours en savoir plus sur les autres qu'eux-mêmes. Ça le rend détestable, mais elle a envie de lui. C'est sans doute pour cela qu'elle continue à le voir. Son désir pour lui monte avec l'exaspération qu'il suscite. Avec son mari, c'était l'inverse. Tout était une question de douceur, et de patience. Et le fait que Micha parvienne à tirer de sa personne bourrue toute cette délicatesse l'émerveillait. Même après que le désir se fut envolé, c'est cette gentillesse qui la gagnait, qui lui faisait ouvrir les bras.

Paul continue à la regarder d'un air réjoui, comme un oncle malicieux s'amuse à faire rougir les petites filles. Il lui tend un bocal à la paroi collante.

«Tiens, tu lui apporteras ça, à ton fils. S'il est comme sa mère, c'est une bête à sucre. Et puis, c'est bon pour les amoureux.»

Madeleine accepte le pot de miel aux couleurs chatoyantes. Du menton, Paul désigne sa maison.

« Tu viens ? Il faut nourrir ta bête à toi aussi. »

Il la prend par la main et ils se dirigent vers la demeure qui de loin semble aussi creuse que la ruche neuve.



Les rayons du soleil tombent comme des piliers sur le stationnement du musée. Madeleine profite de ces premiers aperçus des chaleurs du printemps en mangeant son en-cas. Dans le hall, un groupe d'ânés attend ; le vrombissement de leurs quadriporteurs se fait entendre jusqu'à l'extérieur. Au moment où Madeleine se lève pour jeter le cœur de sa pomme, une énorme voiture brinquebalante s'arrête à sa hauteur, Yun à son bord. Cette dernière vient la saluer avant d'entreprendre un périple vers le Cap-Breton.

« Il paraît que j'ai de la famille éloignée, là-bas.

— Et tu fais confiance à ta voiture ?

— Pas du tout ! Je vais lui chanter du Patsy Cline durant tout le trajet, c'est la seule chose qui l'empêche de se rebeller, j'ai l'impression.

— Eh bien, bonne chance ! J'espère que tu repasseras nous voir un jour.

— Oh, je reviendrai vite ! Je ne pars que pour une petite semaine, le temps de laisser Édouard se poser. Il faut qu'il fasse le point, vous comprenez... »

Madeleine fait signe que oui, mais elle ne saisit pas le sens de cette phrase énigmatique,

pas plus que l'allégeance mutuelle que semblent se vouer son fils et cette jeune fille trop studieuse pour être vraiment bohème et trop imprévisible pour s'enraciner. Mais elle ressent une gratitude muette envers Yun. Les deux femmes se font la bise et Madeleine agite la main comme pour encourager le moteur grinçant de la Monte Carlo. Le bruit qu'émet la mécanique titanesque ne lui dit rien qui vaille, mais Yun pilote son monstre blanc sans s'en formaliser. Elle s'éloigne dans un tonnerre de métal et de musique country rapidement couvert par le rugissement de l'océan et Madeleine retourne à ses visiteurs roulants qui tournent en rond comme des mouettes au-dessus d'une île.



Il lui semble qu'un grondement passe sous ses pieds, comme si les racines du saule s'agitaient sous la maison. Madeleine frissonne. Ce n'est que le vent, ou bien les grandes marées qui se font sentir. Certaines vagues lui rappellent le geste des lutteurs sumos avant un combat, lorsqu'ils lèvent très haut leurs énormes jambes pour frapper le sol, pour secouer le terrain et chasser les mauvais esprits. C'est sans doute pour cela que Madeleine a toujours désiré la proximité de l'océan. Ces coups répétés sur le rivage éloignent les démons. Micha était pareil. C'est une chose qu'ils avaient en commun, ce besoin de se savoir proches de l'eau, de sentir dans chacune de leurs cellules l'aller-retour des eaux

et la texture du sel. Micha avait beaucoup de monstres à tenir en respect.

La porte claque, Miteux entre en trombe, suivi d'un Édouard à l'air épuisé revenant d'une randonnée.

« Ça va barder !

— Quoi ?

— L'orage ! T'as pas entendu le tonnerre ?

— Ah, oui. Mais j'ai cru que c'était la mer.

— Tu crois toujours que c'est la mer. »

Édouard se penche sur l'évier pour rincer son visage, sa longue tresse se mêlant à l'eau qui lui file entre les doigts. La soupe au poulet frémit encore sur le poêle ; il s'en sert un bol. Madeleine s'attable devant lui et le regarde manger. Son esprit prend un recul stellaire et elle se retrouve hébétée de voir ces mains tout à l'heure minuscules agrippées à son doigt, cette bouche qui tantôt tétait maladroitement une nourriture unique, ces membres fabriqués au-dedans d'elle maintenant si grands, magnifiés par le temps, pour toujours hors de sa portée. Elle s'empare d'un torchon et le tord sous la table pour repousser l'image trop proche de l'enfant qui a déjà été le sien. La soupe disparaît lentement puis Édouard étire un bras fatigué vers le pot de miel de Paul dans lequel il enfonce son index avec des airs de chercheur d'or. L'orage gronde toujours à l'horizon comme un invité qui hésite sur le pas de la porte.

« Maman, je suis malade. J'ai besoin d'un rein. »

Madeleine reste interdite, le torchon pendant au bout de ses doigts. Édouard se met à pleurer au-dessus du pot de miel.

«Je suis désolé, maman. Je n'ai personne d'autre à qui demander.»

Madeleine s'approche de lui et, sans réfléchir, le serre dans ses bras. Le corps d'Édouard lui paraît si large, tortueux, difficile à cerner. Il lui semble qu'il y a du miel partout, que ses mains collent à la peau de son fils, s'y attachent dans une étreinte compliquée, sucrée et salée, un nœud raté.



L'orage prend de l'ampleur, il aplatit les dahlias et les campanules et tout ce qui cherchait encore à se tenir debout. Madeleine contemple le spectacle en se remémorant comment, enceinte, elle dormait recroquevillée, rendue si inquiète par une précédente fausse couche qu'elle tentait même la nuit de protéger son petit des coups invisibles qui font disparaître les bébés avant que leurs mères ne puissent voir leurs visages. «On passe sa vie à redouter le pire. D'abord, on craint la mort subite du nourrisson et toutes les maladies congénitales qui peuvent se déclarer après la naissance. On agite les bras, on claque des doigts pour s'assurer que ses yeux voient, que ses oreilles entendent. On attend les premiers pas, les premiers mots, on élimine à chaque nouvelle étape une série de handicaps auxquels on ne veut pas penser mais qui restent toujours plantés comme des dards dans notre esprit.

« Il grandit et on détourne le regard lorsque à la télévision passent des images d'enfants chauves qui demandent à réaliser un dernier souhait. Il apprend à aller à vélo, à grimper aux arbres et on prie pour qu'il ne tombe pas. Il plonge dans les vagues et on ne quitte pas des yeux les grosses bulles sur son sillage. Il va jouer loin de la maison et on espère qu'il se souviendra de ne pas parler aux étrangers, de ne jamais monter dans une camionnette aux vitres teintées. L'adolescence arrive et on craint que nos discours sur la drogue n'aient pas suffi, on voudrait le suivre en catimini pour s'assurer qu'il ne touche pas à une goutte d'alcool avant de prendre le volant, qu'il garde toujours des condoms sur lui, qu'il ne saute pas d'une falaise trop haute en essayant d'épater les filles. Puis il devient un homme et on n'a plus le choix. Il faut lâcher prise. Et c'est maintenant que ça arrive. J'aurais dû me méfier. »

Madeleine interrompt son monologue en entendant son fils sortir de la douche. Il descend les marches lentement et s'installe au coin du feu qui lèche l'humidité de l'air. Il semble plus calme, mais une ride est apparue sur son front. Elle ne le quittera plus jamais. Des années plus tard, une femme vêtue du même drap que lui passera son doigt sur la petite faille et dira : « Et celle-là ? » Il répondra : « Je ne me souviens plus. Elle est apparue fin vingtaine. » C'est ce que Madeleine imagine avec une force désespérée. À son tour, elle s'approche du feu, pose un pied sur la dalle de l'âtre, laisse la chaleur grimper le long de sa jambe. Dehors, on entend encore quelques

coups de tonnerre au loin. L'orage se dirige vers le Labrador.

« Explique-moi ce qui se passe. »

Édouard s'empare du coin d'un coussin et le serre dans son poing.

« Il y a eu une infection : fièvre, fatigue, classique. J'ai cru que c'était une grippe. J'ai laissé ça traîner, je ne voulais pas aller à l'hôpital, ça coûte cher là-bas. Puis j'ai vu du sang dans mon urine. J'ai pensé que j'avais attrapé... tu sais... une de ces maladies... »

Madeleine hoche la tête prestement.

« Ce n'était pas ça. Ça a continué à empirer. J'avais mal au ventre, j'ai perdu du poids. J'étais crevé. Alors je suis revenu. La bactérie a eu le temps de bouffer mes reins presque au complet. On m'a mis en dialyse tout de suite. J'y suis retourné aujourd'hui... C'était ça, en fait, la randonnée. Je dois y aller trois fois par semaine maintenant. Ils m'ont dit que la seule manière de m'en sortir est la greffe. »

Madeleine porte un doigt à sa bouche et le mord. Une petite détonation retentit dans le foyer. Elle s'est toujours demandé pourquoi le bois éprouve ce genre de choc en brûlant. Peut-être s'agit-il des nœuds qui explosent. Elle pense au noyau dur dans l'abdomen d'Édouard. Elle voudrait le faire exploser, lui aussi. Un big bang anatomique. Pouf.



Lorsque le soleil quitte le zénith, une forme floue se détache du bout du chemin, grossissant à toute vitesse. Frottant ses yeux rougis par le manque de sommeil, Madeleine croit d'abord avoir affaire à une voiture, peut-être Yun qui revient déjà de son voyage. Mais la tache est trop petite, trop légère. Trop rouge. Bientôt, la structure gracile d'un vélo se révèle avec sur son dos une créature voûtée, comme repliée pour s'adapter à un cadre trop petit, des pédales trop courtes, un guidon trop étroit. Quelques instants plus tard, une femme à la stature extraordinaire descend de l'engin et salue Madeleine d'un sourire bienveillant. Ses cheveux sont roux comme une falaise de grès ; son regard est d'un bleu presque indiscernable tant les paupières sont rapprochées, ne laissant qu'une fente pour l'œil aux contours étoilés de rides profondes. Le visage de quelqu'un qui a passé sa vie à plisser les yeux face au soleil.

« Je suis Joanna, déclare la femme avec un accent touffu. Vous hébergez ? »

Madeleine contemple le corps d'amazone fatiguée. Elle doit faire au moins un mètre quatre-vingt-dix. Sa chemise d'homme flotte au vent ; ses doigts vêtus de gants coupés à la première jointure semblent aussi longs que des crayons. Son vélo est couvert d'entailles à moitié cachées par des autocollants de pays divers. Tout en déchiffrant le logo de Wall Drug qui masque un graffiti zapatiste, Madeleine cherche les mots pour expliquer à cette femme qui semble venir de traverser le globe

que le moment est mal choisi pour accueillir une visiteuse.

«La maison est un peu bouleversée ces jours-ci. Mon fils est malade.

— Je peux peut-être aider, si vous voulez. Je suis infirmière. Formée à la meilleure école de Hollande.

— Je ne sais pas. La situation est compliquée.

— Je travaille dans les camps de réfugiés, en Afrique. Compliqué, j'ai l'habitude. »



Sur la pointe, le phare se tient comme un rappel d'humanité. On évoque souvent la solitude du gardien de phare, son caractère triste, reclus. Pour Madeleine, cette vue est trop étroite, et occulte le mandat premier du phare : servir de pont lumineux entre les gens de la terre et les gens de la mer. C'est le bâtiment des multitudes, en réalité.

Elle s'est enfermée dans son bureau pour éviter les visites, après que monsieur le gardien eut dévié du trajet de sa ronde afin de lui asséner une tape maladroite sur l'épaule. Comme tout le monde, il a appris la nouvelle de la maladie d'Édouard. Sa sollicitude devrait toucher Madeleine, elle le sait, mais elle n'arrive pas à accueillir toute cette sympathie, à trouver une réponse qui ne soit pas un long hurlement désespéré. Les tests de compatibilité ont été effectués la veille, et déjà il lui semble qu'ils attendent les résultats depuis une

éternité. Elle voudrait s'endormir jusqu'à la semaine prochaine, jusqu'au moment où on leur annoncera qu'Édouard est sauvé.

Dormir, c'est tout ce que fait ce dernier entre ses séances de dialyse, se réveillant pour goûter du bout des lèvres les tisanes que lui prépare Joanna puis replonger dans le sommeil. La Néerlandaise s'est intégrée à l'écologie difficile de la maison avec une surprenante aisance, ne posant pas de questions, proposant son aide seulement là où elle est utile, et se retirant au bon moment. Son temps d'éveil correspond exactement à l'horaire du soleil. Elle passe le plus clair de son temps sur son vélo, et lorsqu'elle est à la maison, elle semble se mouler aux humeurs et aux désirs de ses occupants, coupant des fleurs quand l'ambiance est trop morne, ouvrant une fenêtre quand il fait trop chaud, fredonnant une chanson en néerlandais quand le silence se fait trop pesant. Son unique caractéristique gênante est son incompréhensible propension à se trouver derrière Madeleine quand celle-ci se met à parler toute seule. Si Madeleine dit : « Mais où ai-je donc mis le couteau à pain? », elle entend dans son dos : « Il est sous le chiffon jaune. » Quand elle murmure : « Inutile d'arroser les tomates, il va pleuvoir cette nuit », une voix renchérit : « En effet, les nuages qui viennent sont bien lourds. » Lorsqu'elle prononce : « C'est beaucoup trop long. Combien de temps encore? », Joanna lui répond simplement : « Je ne sais pas. »

Pour tromper l'insomnie, Madeleine passe ses nuits à boire des tisanes en compulsant des dictionnaires médicaux, à triturer le

pelage de Miteux dans l'espoir fou de le débarrasser de ses nœuds et à dresser des listes. Les listes de choses à faire, à nettoyer, à jeter, mais surtout, la liste des parents proches ou éloignés pouvant servir de donneurs à son fils si jamais les tests révélaient qu'elle ne peut pas lui offrir son rein.

Quand elle la montre à Édouard, il se rebiffe.

« Ta sœur Josette ? Maman, on va pas demander à une femme qui a lutté toute sa vie contre la schizophrénie de donner un rein ! Et puis, Jan et Tomas ? Je ne sais même pas qui c'est !

— Ce sont les frères de ton père.

— Je pensais qu'ils étaient tous morts durant la guerre.

— Pas tous.

— Alors tu proposes qu'on traverse l'océan pour aller expliquer à de parfaits inconnus qu'ils doivent me donner un rein ? Il n'en est pas question ! »

Résignée, Madeleine range sa liste de donneurs et glisse dans sa poche sa liste d'achats. Dès qu'elle met les pieds à l'épicerie du village, les témoignages affluent.

« J'ai un oncle diabétique qui n'a jamais trouvé de donneur, alors il est allé consulter une guérisseuse aux Îles-de-la-Madeleine. Elle lui a prescrit des algues à manger et depuis, c'est comme s'il avait *quatre* reins ! »

« La belle-sœur de ma voisine a trouvé un donneur en quelques semaines seulement —

un homme qui s'était suicidé en s'attachant un sac de plastique autour de la tête. Maintenant, elle est en pleine santé ! Mais elle n'utilise plus que des sacs de papier pour emballer son marché. »

Épuisée, Madeleine quitte le magasin sans ses provisions ; elle roule vers le phare et gare sa voiture le long de la route, refusant de passer par le musée. Les bras ouverts, elle marche lentement vers la vieille tour de bois blanc et, comme certains enlacent les arbres, elle embrasse de toute sa force cette vigile incomprise, ce guide des âmes perdues.



Après quelques jours d'insomnie tenace, Madeleine rend les armes. La nuit est claire, le vent est bon et l'air salin vient la chercher jusqu'au sous-sol où elle essaie sans grande conviction de classer des semences éparpillées par le chat quelques jours plus tôt. Sur la pointe des pieds, elle prend dans le placard des rouleaux de film vierge, attrape sa caméra, enfile des bottes de caoutchouc et sort. Elle marche dans le silence amical, dans une nuit qui semble vouloir lui parler.

Devant la mer, le spectacle est saisissant. La lune éclaire la grève jonchée de débris rejetés par la grande marée. Madeleine réalise qu'elle ne s'est pas trouvée sur la plage à la nuit tombée depuis sa jeunesse. Micha et elle venaient s'y baigner à l'heure où la fraîcheur de l'air rend l'eau chaude comme un baiser en plein hiver. Elle respire un instant la montée de

nostalgie puis déballe son équipement. Son appareil photo se met à happer comme une grande main avide tout le visible et l'invisible. À l'aide de son trépied, Madeleine coordonne de longues expositions, regardant à peine à travers l'objectif. Un tir dans le noir, une proie tombée par hasard. La lumière est incompréhensible ; elle semble émaner non pas du ciel mais du sable, du sel qui pétillie à fleur d'eau. Comme si le paysage se révélait en négatif.

À son retour, elle trouve la Monte Carlo garée devant la maison. Dans les premiers rayons du soleil, Yun s'affaire à lisser sa longue chevelure emmêlée par le vent de la route.

«Tiens ! On dirait qu'on a toutes les deux passé une nuit blanche, dit-elle en voyant s'approcher Madeleine.

— Tu as fait bon voyage ?

— Oui ! J'ai mangé des palourdes et j'ai nagé avec des phoques. Mais je n'ai pas croisé un seul Coréen.

— Étrange.

— Comment va Édouard ?

— Ça va. Il m'a tout raconté après ton départ.

— Bien. Je l'avais prévenu que je ne reviendrais pas tant qu'il ne vous aurait pas parlé.

— Comment as-tu su qu'il l'avait fait ?

— Je ne le savais pas. Mais je me doutais que la menace ferait son effet. »

Madeleine sourit avant de l'inviter à la suivre à la cuisine. La tête étrangement claire après sa nuit sur la berge, elle entreprend de préparer des crêpes. Pendant qu'elle regarde la pâte se transformer en un parchemin doré, Édouard descend, l'œil embrouillé. Apercevant Yun, il ouvre simplement les bras, d'un geste à la fois soulagé et vaincu. Elle s'élance vers lui. Madeleine fait sauter la crêpe qui atterrit dans la poêle avec un claquement sec. Miteux bondit sur le comptoir pour mieux observer les amoureux et sa maîtresse le laisse faire. Du coin de l'œil, elle voit le doigt de Yun glisser sur les lignes du front de son fils.

« Tiens ! Elle vient d'apparaître, celle-là. »



La veille de leur rendez-vous à l'hôpital, Madeleine revient à la brunante pour trouver la maison baignant dans un halo étrange. Elle réalise en s'approchant qu'il s'agit de vapeur qui danse derrière les fenêtres. Interloquée, elle entre et découvre son fils qui sommeille dans un hamac installé quelques jours plus tôt par Yun dans la salle de séjour, afin qu'il ait « le sentiment de voyager tout en restant à l'intérieur ». Son corps immobile est effleuré par des langues de brouillard jaune qui émanent de la cuisine, apportant avec elles une odeur saumâtre. Des éclats de rire lui parviennent à travers la brume.

« Attention ! Il en manque un ! s'écrie la voix de Yun.

— Tout doux, mon petit. Tout doux », rassure celle de Joanna.

Madeleine avance avec précaution et se bute à un objet dur. À ses pieds, elle aperçoit un corps cuirassé qui se déplace sans hâte et pousse un cri.

— Madeleine? C'est vous? fait la voix de Yun.

— Je vais ouvrir les fenêtres, ça ira mieux, dit Joanna.

La vapeur qui se dissipe révèle un spectacle stupéfiant. Une petite piscine gonflable est installée au centre de la cuisine, pleine de homards, d'algues et, vraisemblablement, d'eau salée. Les bestioles remuent mollement, empilées les unes sur les autres, pendant que des marmites bouillantes continuent de remplir la pièce de vapeur. Autour des homards, Yun s'agite alors que Joanna sourit d'un air serein comme si elle veillait sur la baignade d'un enfant sage.

« Ah! Voilà le fugueur! s'exclame Yun en s'emparant du crustacé qui rôdait aux pieds de Madeleine. Désolée pour la pagaille ; nous voulions vous faire une surprise. Un festin de fruits de mer pour vous remonter le moral !

— Les coquilles Saint-Jacques et les moules sont presque prêtes, mais il manque les homards.

— C'est que j'ai voulu leur offrir un dernier bain, à ces pauvres bêtes. Du coup, nous nous sommes attachées », explique Yun.

Madeleine contemple les bêtes, médusée par leur lenteur de somnambules et par leur aspect préhistorique. Puis elle lève les yeux vers les deux femmes empourprées et échevelées.

« C'est vrai que les homards sont beaucoup plus sympathiques que les moules. »

En douceur, elles réveillent Édouard puis dégustent un repas qui, à l'étonnement de Madeleine, parvient effectivement à lui réchauffer le cœur. « Il y a quelque chose dans les fruits de mer qui donne de l'espoir », songe-t-elle. Le lendemain, Édouard et elle recevront les résultats des tests de compatibilité. Chaque heure est une interminable traversée que ce repas quasi familial réussit à raccourcir un peu.

Une fois la nuit bien étendue sur la péninsule, Édouard monte se coucher et Yun et Joanna nettoient en chantonnant. En silence, Madeleine s'attarde devant la chambre de son fils pour l'écouter respirer, comme quand il était petit et que son souffle tenait la maison en apesanteur. Puis, vers minuit, les trois femmes prennent la route en direction de l'océan pour y relâcher six homards complètement déroutés.



Assis côte à côte, Madeleine et Édouard attendent dans le hall trop éclairé et pourtant gris de l'Hôpital Chaleur de Bathurst. Ces éclairages artificiels, songe Madeleine, anéantissent toute notion de saison, de jour ou de nuit,

peut-être pour diluer le sentiment du temps qui passe. L'interminable attente.

Des vieilles passent devant eux avec la patience de celles qui ne peuvent plus exiger grand-chose de leur corps ni de la science. Elles glissent avec une marchette, clopinent avec une canne ou se laissent pousser en fauteuil roulant. D'autres, stoïques, trottent sans aide. Elles sont au bord du précipice.

La mère et le fils laissent normalement une chaise vide entre eux, que ce soit au cinéma ou au salon funéraire. Mais cette fois, aucun intervalle, comme s'ils voulaient augmenter leurs chances de compatibilité en se rapprochant. Quand finalement on les appelle, Madeleine sent immédiatement que les nouvelles sont mauvaises. Elle le devine au timbre de la voix de l'infirmière ; elle le perçoit dans l'air pétrifié du bureau sans fantaisie où on les fait pénétrer. Sans savoir ce qu'on s'apprête à lui annoncer, elle comprend, au moment où le médecin prend place devant eux, que le verdict est bien pire que le pire scénario auquel elle s'est préparée. Édouard ne se doute de rien, il n'a pas entendu le coup de canon retentir quelques instants plus tôt et il ne voit pas le boulet approcher. Madeleine se tord nerveusement les mains et ses doigts ont la texture de calamars échoués.

Elle ne ressent pas de choc quand le médecin leur livre les résultats des tests, mais les épaules d'Édouard tombent. Le docteur tente de le rassurer : jeune et non fumeur, il représente un cas prioritaire pour le don d'organe. À son ton, Madeleine sent bien qu'il n'a pas

encore tout dit et une petite voix en elle le supplie silencieusement de faire vite.

« Édouard, j'aimerais parler à votre mère seul à seule si vous le permettez. Vous pouvez attendre à l'extérieur et remplir ces formulaires pendant ce temps. »

Édouard obéit. Le docteur se tourne vers Madeleine. Son regard devient sévère.

« Madame Sicotte, les tests ont révélé autre chose dont je voudrais discuter avec vous. Pour être franc, jamais je n'ai dû aborder une telle chose avec un patient. »

Madeleine ne dit rien, ne tremble pas, garde l'œil sec. Elle attend le couperet.

« Les tests n'ont pas établi de parenté génétique entre vous et votre fils.

— Pardon ?

— Selon votre ADN, vous n'êtes pas la mère d'Édouard. »

Il poursuit, elle l'entend au loin, « vous comprenez, ma responsabilité professionnelle... les services sociaux... une enquête... », mais un grondement en elle assourdit ces paroles, plus fort que tout, un cyclone, un glissement de terrain. Elle parvient à se lever et à sortir sans tomber.

Le chemin du retour longe la mer et ses tumultes invisibles ; dans la voiture, Madeleine reste muette. Édouard ne lui demande pas ce que le docteur avait à lui dire. Il triture sa tresse, s'imaginant sans doute qu'on vient de lui infliger un diagnostic terrible, à elle aussi, et qu'ils seront deux à vivoter autour de

ce maudit hôpital jusqu'à ce que la vie s'écoule hors d'eux comme d'une citerne percée. Madeleine, elle, est emportée ailleurs par ses pensées. Elle se retrouve vingt-sept ans auparavant, dans une maison sur une falaise où une sage-femme a tiré d'elle un petit corps gluant. Il était blotti dans ses bras avant même d'avoir ouvert les yeux. Elle pense au placenta, aux liquides qui déferlaient, au sang, à la merde et à la chair, toute cette chair, la sienne, meurtrie et distendue, et celle qui a traversé son ventre, celle qu'elle a tenue dans ses mains, collée contre son sein pour la faire vivre, la faire croître. Il ne devrait y avoir rien d'autre que la chair, se dit-elle. Mais non.

LE RENARD
(Monette et Angie)

Personne ne lit les lignes du trottoir comme Monette. Elle s'y retrouve telle une archéologue devant un mur de peintures rupestres. Une fissure représente un chameau, sa voisine, une tasse à café. Elle évite généralement de marcher sur les êtres vivants, alors qu'elle piétine sans merci les appareils électriques et les fusils, qui sont beaucoup plus nombreux qu'on pourrait le croire.

Il lui faut quelques instants pour saisir que ce qui se présente à elle sur le coin de rue où elle attend Angie n'appartient pas au béton, mais bien à la terre et aux êtres qui y remuent. Dès qu'elle comprend, elle étend le bras, cherchant par automatisme la poigne rassurante et les réponses brèves de sa grande sœur.

«Qu'est-ce que c'est?

— Un renard mort. Touche pas.

— Pourquoi?

— Parce que c'est sale.

— Pourquoi il est mort?

— Il a été frappé par une voiture. Il n'a pas regardé en traversant la rue.»

Dans le vol pesant des insectes nécrophages, Monette médite sur l'imprudence des bêtes et la cruauté des automobiles pendant qu'Angie la pousse sans conviction, incapable

de s'éloigner aussi vite qu'elle le voudrait. Elle sait que la simple proximité des cadavres d'animaux est délétère, elle connaît sans pouvoir les nommer les maladies et les infections qui en émanent, les esprits qui s'y attardent. Pourtant, elle ne peut détacher son regard de l'animal heurté au haut du corps. Sa tête, assaillie de mouches et de parasites, est méconnaissable alors que ses pattes gantées, fines et lestes semblent encore vivantes, repliées comme en préparation d'un bond — on pourrait presque le voir sauter, sa magnifique queue orange dressée comme un fanion, son crâne explosé le guidant malgré tout entre les buissons. Angie est prise d'un sentiment de révolte devant cette bête à qui on aurait pu prendre la queue au lieu de la tête, l'inutile plutôt que l'essentiel. Elle voudrait pleurer, elle voudrait trouver un bâton pour tapoter la carcasse, elle voudrait que celle-ci disparaisse.

Les fourrés qui bordent la route remuent et les fillettes tressaillent. Un bec dur apparaît, puis un corps sombre, luisant et robuste. Les corbeaux s'étaient cachés à l'arrivée des deux sœurs, certains dans les hauteurs des arbres, d'autres à quelques mètres de la proie qu'ils convoitaient. Maintenant habitués à la présence des humaines, ils se rapprochent subtilement, l'haleine vorace, l'appétit affûté comme une flèche. Sans réfléchir, Angie fonce vers les charognards et lance des coups de pied qui ne les atteignent pas mais qui suffisent à les chasser. Puis elle lève vers le ciel ses bras ligneux qu'elle agite frénétiquement pour effrayer ceux qui tournoient d'une branche à l'autre, et pousse des cris rauques qui

fendent le calme des terrains vagues. Devant les simagrées de sa sœur, Monette reste un moment interloquée avant de s'élancer à son tour vers les oiseaux noirs en vociférant, en grognant et en riant de toute sa petite voix.

Une fois les corbeaux dispersés, Angie conclut son intervention en jetant des herbes arrachées au hasard sur le corps de l'animal, espérant que cet assaisonnement gâchera le repas des bêtes, que les minces feuilles cachent la carcasse aux profiteurs et aux sans-cœur qui se nourrissent de l'infortune des téméraires et accompagneront le défunt de l'autre côté de la rivière qui sépare les vivants des éternels. Tâchant sans conviction d'imiter son aînée, Monette se lamente.

« Ça sent mauvais. »

Tout en tirant sur les doigts que la petite tentait d'enfoncer dans ses narines, Angie ferme les yeux, se concentre. La puanteur de la mort, elle la connaît ; une partie obscure et ancienne de son cerveau l'a apprise par cœur et elle la retrouve parfois, flottant dans le vent qui rame au-dessus du quartier, autour de certaines maisons aux volets clos, sous les ongles de certains passants. Mais aujourd'hui, sur le coin de cette rue, l'odeur qui les tient à la gorge n'y ressemble pas tout à fait. Elle reprend la main de Monette pour traverser la rue déserte.

« Ça ne sent pas mauvais. Ça sent le renard. »

UN MÊME SOUHAIT (Ariel et Marie)

Les caméras diffusent en direct des images de la maison, leur maison, avec la peinture bleue qui semble s'envoler dans l'air frisquet, les volets du premier qui ouvrent les bras, la bicyclette jaune et sa crevaillon accrochées à la balustrade et la balançoire que le vent d'août pousse comme si un revenant y était installé. L'objet semble particulièrement plaire aux journalistes qui multiplient les gros plans dessus, espérant peut-être y faire apparaître un défunt ancêtre porteur d'un secret, d'un message qui exploserait comme un feu d'artifice vite oublié.

Marie, hypnotisée par ce qui défile à l'écran, combat l'envie d'ouvrir une fenêtre pour y passer le bras et l'agiter doucement, comme les enfants qui passent devant un magasin d'électronique s'assurent qu'il s'agit bien de leur image dédoublée sur l'écran dans la vitrine, confirmant leur inconcevable profil, leur démarche incongrue volée sur le trottoir. Ariel s'approche d'elle et, avec délicatesse, éloigne sa femme comme pour l'empêcher d'être happée par une bête en furie. Il glisse quelques mots à son oreille et la lumière qui pénètre à travers les rideaux semble s'intensifier. Puis il s'avance vers les fenêtres et jette lui aussi un regard à la foule grise massée devant chez lui.

« Qu'est-ce qu'ils veulent, à la fin ? Ils n'en ont pas eu assez chez Lambert ? demande-t-il en se tournant vers Marc.

— Justement. Ils ont campé devant sa maison pendant près d'un mois, rétorque son bras droit. Ça leur a ouvert l'appétit. Et tu devrais t'habituer. Ce n'est pas la dernière fois que tu les verras monter la garde chez toi. Votre vie était publique. Désormais, elle sera transparente. »

Tout en maugréant, Ariel se remet à faire les cent pas à une vitesse telle qu'on peut presque voir un filon d'or dans son sillage. Il se revoit, trois nuits plus tôt, face aux traits soudain difformes des vétérans du parti, ceux qu'on appelle les Policiers justement pour le rôle qu'ils jouent dans la fabrication de cette inéluctable transparence. Pendant des heures, ils ont confronté Ariel à son passé, cherchant dans son haleine brûlante d'indignation d'hypothétiques squelettes, scrutant le film de sueur luisant sur son front pour y déceler un aveu de culpabilité. Après que la vie parallèle de Daniel Lambert, l'ex-leader de l'opposition, eut explosé à la une d'un tabloïd à grand renfort de témoignages de prostituées à peine pubères, le parti ne pouvait se permettre une nouvelle bourde. La brutalité des questions des Policiers était proportionnelle à l'ampleur de leur gaffe.

Humilié, Ariel a cédé aux vétérans les renseignements qu'ils demandaient d'un ton mêlé de fiel et de satisfaction, sachant d'une part que son parcours était irréprochable, et d'autre part qu'il anéantirait la carrière des

trois hommes dès qu'il prendrait la tête du Parti des travailleurs.

Aujourd'hui, à quelques minutes du verdict officiel, il jubile. La proximité du pouvoir est telle que la texture des objets et la composition de ses propres cellules lui semblent modifiées. Seules quelques minutes le séparent de ce qu'il se prépare à devenir depuis la fin de son adolescence. Un meneur d'hommes.

Fouetté par cette perspective, il retourne au discours auquel il travaille depuis la veille avec l'aide de Marc, chasse une virgule, insère un point d'exclamation puis reprend sa ronde d'un pas conquérant. Marie, elle, est toujours rivée à l'écran, mais elle a changé de chaîne. Des images troubles d'une énième tempête sur la côte apparaissent avant de faire place à deux ou trois prédicateurs l'un à la suite de l'autre. Le dernier anime un talk-show où un portrait-robot combinant le visage du démon et celui de Daniel Lambert vaut mille mots. Marie éteint le téléviseur et s'approche d'Ariel, traverse l'aura fiévreuse qui l'entoure et pose sa main sur sa nuque.

«Et toi, ils vont te mettre une auréole, Golden Boy?»

Ariel sourit, embrasse le front pâle de sa femme où s'agite toujours un essaim de petites ailes nerveuses. Au même moment, la sonnerie du téléphone retentit. Le comité a fini de délibérer. Comme si elles flairaient l'arrivée de la grande nouvelle, les caméras se rapprochent, créant autour de la maison une mâchoire serrée, entrouverte un instant encore avant de croquer la pomme.



Marie suffoque. Elle a la sensation d'avoir été plongée dans l'eau, de regarder la fête qui se déroule autour d'elle à travers un bocal de verre grossier. Elle s'adosse à une poutre, se concentre sur sa respiration ; ses poumons ne se remplissent pas d'eau, et des odeurs de victoire viennent enrayer le tourbillon vaseux qui siffle dans sa poitrine. À tâtons, elle trouve au fond de son sac à main une boîte de bonbons. Elle gobe un comprimé qui laisse une trace amère en disparaissant au fond de sa gorge. Elle attend un moment puis, d'un autre contenant, elle tire une dragée mentholée. Un froid salubre envahit sa bouche. Elle est prête à retourner dans la foule au milieu de laquelle rayonne Ariel.

Celui-ci attrape la main toute fraîche de sa femme et la serre. Il lui semble que le poing anguleux rapetisse au creux de sa paume pour devenir un noyau dur et concentré, une pierre précieuse cachée qui lui donne accès à une zone silencieuse et intacte de son être, là où il a laissé toutes les choses dont il a dû se départir pour arriver où il est. Marie, avec son cœur pur, son intégrité à toute épreuve, son idéalisme à fleur de peau... Si, en réalité, ces qualités constituent des embûches à la vie politique, le fait pour Ariel d'avoir à ses côtés une femme si limpide lui donne le sentiment de n'avoir pas renoncé à ce qui l'a amené à faire ce métier. Contre lui, il perçoit le frémissement de son bras. Elle ne se sent pas bien. Il se tourne vers elle ; elle le rassure du regard. C'est en train de passer.

L'air de la maison bicentenaire où a grandi Ariel est teinté de l'odeur des jonquilles. Certaines personnes se font un point d'honneur, lorsqu'elles organisent une fête, de prévoir suffisamment d'alcool pour soûler leurs invités jusqu'à l'inconscience. Les parents d'Ariel, eux, misent sur les arrangements floraux. Des bouquets larges comme des Cadillac trônent dans tous les coins, faisant presque de l'ombre aux plateaux étagés de petits fours et de douceurs. Les Goldstein n'ont jamais connu d'occasion aussi importante de célébrer leur fils unique, de lui témoigner leur immense fierté. Car depuis l'arrivée d'Ariel dans leur vie, ils le savent voué à une destinée brillante. Certes, le chemin pour y parvenir a été tortueux, passant par la scène artistique interlope où Ariel se produisait comme slameur, par de petites amies indigestes et des coupes de cheveux encore plus douteuses, mais dès son entrée à la faculté de droit, ils ont été rassurés. Son adolescence n'était rien d'autre que la forge où les talents de leur fils se sont consolidés.

Au milieu des toasts d'oncles, de tantes et de vieux amis, Ariel accueille les louanges avec la même fierté magnanime qu'il affichait le jour de sa bar-mitsva. Le sourire goguenard, ses camarades du secondaire le taquent.

« Tu ne résisteras pas à la vraie politique, *good boy* Goldstein. Tu vas craquer au premier pot-de-vin !

— Voyons, mon garçon est au-dessus de ça ! s'insurge M^{me} Goldstein.

— Quand on est le meilleur, pas besoin de tricher », renchérit son père en lui donnant une tape affectueuse dans le dos.

Marie sourit. Les réunions familiales chez les Goldstein la plongent toujours dans un ravissement mélancolique. Son mari a grandi dans une telle opulence de bons sentiments. Rien d'étonnant à ce qu'il possède cette indéfectible confiance en l'avenir et en lui. Rien de comparable à sa propre enfance, vécue sous le joug d'un clan puissant où elle détonnait de façon trop criante. À bien des égards, c'est sa rencontre avec Ariel qui l'a tirée de sa timidité farouche et de ses attermoissements professionnels. S'il n'avait pas été là pour l'encourager, elle n'aurait jamais eu l'audace de mettre sur pied son association humanitaire, ni la force de donner la réplique aux hommes puissants dont, paradoxalement, son mari fait maintenant partie.

Une main ferme vient se poser sur son épaule. Sans même se retourner, Marie devine qu'il s'agit de Rachel, sa sœur. Du haut de sa stature de guerrière, celle-ci débite ses félicitations avant d'offrir des excuses laconiques pour l'absence de leurs parents. Marie l'interrompt. Elle sait très bien pourquoi ces derniers ne sont pas venus. Il est déjà suffisamment difficile pour son père de vivre avec le fait d'avoir un fédéraliste confirmé pour gendre ; être vu dans une fête travailliste serait son coup de grâce. Marie embrasse sa sœur, ses joues rubicondes et les muscles puissants de sa mâchoire canine. Rachel dépasse d'une demi-tête la plupart des convives.

Au milieu des siens, Ariel continue de serrer des mains. Le geste appris à la perfection relève d'habitude de l'automatisme. Mais, depuis ce matin, alors qu'il a prononcé son allocution officielle devant les membres du parti, cette action lui procure une satisfaction intense. Enfin, il n'est plus celui qui essaie, qui tente sa chance, celui qui quémende la confiance d'autrui, qui travaille dans l'ombre. Il a récompensé les espoirs que ses parents avaient placés en lui ; il a prouvé hors de tout doute sa supériorité et tous, jusqu'aux gailards qui quinze ans plus tôt le démolissaient sur une patinoire, sont forcés de le reconnaître. Il s'oblige à ne pas penser à la tâche colossale qui l'attend pour savourer ce moment. Demain, il se mettra au travail. Pour l'instant, il improvise un petit discours qui rappelle à ceux qui le connaissent bien l'époque où, armé d'une guitare désaccordée, il inventait des vers et des rimes pour un public intoxiqué.

Lorsqu'il remercie Marie, elle porte la main à sa poitrine. Elle est étourdie. C'est peut-être la fatigue, ou encore les pilules ; elle a l'impression que le sol cède sous ses pieds. Ou alors l'odeur des jonquilles lui monte à la tête. Elle entend leur sève gronder dans leurs tiges, leurs étamines lancer des messages nébuleux dans les airs. Pendant une fraction de seconde, elle croit les saisir. Puis, comme le reste, cela passe.



La première chose à faire. Face au cynisme de la population, face aux cinq guerres dans lesquelles le pays est embourbé, face à la naissance de bidonvilles en périphérie des métropoles canadiennes et à l'épidémie de cancers environnementaux, la première chose à faire n'est ni d'aborder un retrait des forces, ni de parler de programmes sociaux ou de pollution atmosphérique. Les dossiers qu'Ariel a préparés depuis les derniers mois sont relégués au second rang par la directrice des relations publiques.

« La première chose à faire, annonce cette dernière, c'est de te définir comme un homme normal. Le mari fidèle. Le bon fils. Le voisin avenant. Le futur père de famille. L'anti-Lambert, quoi ! Il faut compenser les frasques de ton prédécesseur — et ton jeune âge — par une impression d'intégrité.

— Une impression ? Parce que j'ai l'air de quoi ? D'un vieux satrape corrompu ?

— Non. Mais le public n'en sait rien, lui. Il faut le lui montrer.

— On va me mettre un macaron ? Goldstein le bon garçon ? »

Il tapote son bureau avec impatience. Il savait bien qu'une fois chef, il devrait se soumettre à certaines mises en scène, mais cela lui déplait. Soigner son image, c'est ce qu'il fait depuis des années. Il lui tarde de passer aux choses sérieuses, de plonger les mains dans l'inaccessible substance que, depuis ses

premiers pas au sein du parti, il espère pouvoir modeler. Insensible à l'humeur de son chef, la relationniste continue d'exposer ses idées.

« Tout tourne autour de Marie et toi. Il faut qu'on vous suive le plus possible durant les premières semaines, qu'on vous voie au restaurant, qu'on vous surprenne alors que vous faites vos courses. Dans tes entrevues, tu lances quelques blagues sur la vie conjugale. Tu dois être accessible et ressembler à Monsieur Tout-le-monde.

— De toute manière, renchérit Marc, vous allez être l'objet d'une filature soutenue à présent. Le moindre passant va vous prendre en photo, relayer tous vos faits et gestes sur les réseaux sociaux. Le premier ministre Milton évite d'être vu en public pour cette raison. Toi, tu joues le jeu inverse. Une fois que tu seras devenu un visage sympathique et familier pour les Canadiens, on pourra attaquer les autres questions. Juste à temps pour les élections. »

De mauvaise grâce, Ariel ouvre le dossier que lui a remis la relationniste mais il n'arrive pas à se concentrer. Le petit bureau de député où il s'était habitué à travailler seul lui semble loin. Ses nouveaux pénates bourdonnent du matin au soir, éclatent à toute heure d'enjeux cruciaux et pourtant tellement insignifiants. Il pense à ses parents, qui l'imaginent planchant sur le salut de la nation, et il a un peu honte en tournant une page tapissée des douze modèles de chemises à privilégier, classés par degrés allant de « balade impromptue » à « cérémonie protocolaire ». Puis il pense à Marie.

Quand il lui racontera sa journée, elle se gardera de le critiquer, bien sûr, mais c'est son silence qui sera le plus douloureux. Elle a observé chaque compromis qu'il a fait depuis ses débuts comme député sans mot dire, son inconcevable droiture surplombant les décisions difficiles auxquelles Ariel consentait. Il faut qu'il remporte cette élection. Il suffirait d'une seule intervention de sa part, d'une infime rectification de la trajectoire funeste que connaît le pays pour qu'il gagne le pari qu'il a fait.

Résistant à la rumeur agaçante qui l'entoure, il s'accroche encore un instant à l'image brillante et nébuleuse de sa femme, il la fait danser un moment au-dessus des immeubles d'Ottawa pour ensuite rouvrir les yeux, signer une lettre officielle, faire suivre un courriel, éclaircir sa voix, répondre à un homologue, ajuster son nœud de cravate, serrer une main, trouver le ton juste, raffiner un argument, monter dans les sondages, soutenir son point de vue, viser plus haut, nuancer sans mentir, retentir sans crier, plier sans rompre.



« Il y a toujours quelque chose qui clignote », peste Marie, posant un châle sur ses yeux sans parvenir à faire disparaître les lueurs glacées provenant de l'ordinateur, du téléphone portable, du routeur, de la radio satellite, du réveille-matin qui se mettra à hurler pour les tirer du sommeil dans moins de trois heures. Plus que trois heures pour dormir. Cette idée vient remuer les bêtes qui courent dans les

parties les plus insoumises de son corps, ses mains frileuses, ses cheveux qui fouillent les orifices de son visage, ses pieds parcourus de spasmes minuscules. Le cliquetis de sa montre, sur la commode, ponctue les tics qui animent ses extrémités. Elle serre les dents.

Quand on cherche le sommeil, le moindre froissement, la plus petite oscillation de l'air ambiant devient insupportable. Marie en est à sa quatrième heure d'éveil et à sa troisième nuit consécutive de lutte avec l'insomnie. Mais elle s'oblige à ne pas bouger. Elle sait que du plus profond d'un rêve, Ariel arrive à distinguer les mouvements souples du sommeil de ceux de l'éveil, fermes et saillants ; en quelques secondes, il serait assis dans le lit à lui demander ce qui ne va pas.

Et il y aurait tant à répondre à cette question. Depuis que la position d'Ariel à la tête du parti a été confirmée, Marie s'est mise à se faire un sang d'encre. C'est inattendu. Elle aurait cru qu'elle ne ressentirait rien d'autre que de la joie en voyant le travail acharné de son mari enfin récompensé. Pourtant, dès le coup de téléphone qui est venu sceller leur avenir, un pressentiment sinistre l'a envahie. Elle a l'impression qu'ils ne seront plus jamais seuls et que cette promiscuité les détruira. Même ici, dans leur chambre à coucher où personne d'autre qu'eux ne met les pieds, on dirait qu'ils sont là. Les conseillers, les délégués, les porte-parole : un cabinet fantôme autour de leur lit, flanqué de journalistes aux manières de dobermans et dans les placards, sous le sommier, des hordes de lobbyistes qui

eux aussi attendent leur os. Et ça ne fait que commencer.

Elle n'aime pas l'idée que la nation entière connaisse maintenant son nom. Elle n'aime pas la perspective d'être scrutée, que l'on puisse deviner derrière son fond de teint sa fatigue, le rouge qui lui monte aux joues, la nervosité qui s'accumule au creux de ses poings ; elle qui n'a pas de secret, il lui semble avoir soudain tant à cacher quant à ses goûts, ses faiblesses et rares lâchetés, sa famille, ses origines, ses erreurs de jeunesse. Elle n'oserait jamais articuler ce malaise devant Ariel qui est mieux accoutumé à la vie publique. Il ne comprendrait pas pourquoi les choses lui semblent maintenant si pesantes. Il ne verrait pas le fait qu'ils ne s'appartiennent plus, qu'ils ne forment plus une unité fermée, encore moins une famille en devenir. La charpente de la maison émet un craquement et elle sursaute malgré elle.

À l'est du lit, Ariel rêve d'une gigantesque haie, une ligne d'arbres si serrée qu'elle bloque la vue. De l'autre côté, il entend l'orage qui avance avec vacarme, avec des pas d'ogre affamé. Soudain, les arbres s'abattent à l'unisson. Il ouvre les yeux, se tourne vers l'ouest, et étend une caresse sur le dos de sa femme.

« Qu'est-ce qui ne va pas, amour ? »

Sans attendre la réponse, il se redresse, allume la lampe de chevet qui tue d'un coup la constellation de clignotements. Le visage froissé de Marie apparaît. Ariel se lève, tend la main à sa femme et l'entraîne au rez-de-chaussée. Dans la cuisine, il fait bouillir un lait

bien gras auquel il ajoute une goutte de rhum. Puis il ouvre la porte sur la nuit vaste comme une mer. Marie avance sur la galerie, replace la couverture pelucheuse sur la balançoire, s'assoit près d'Ariel. Ils se laissent bercer par la douceur de la fin août et ses vents à rebours qui ne savent plus quelle saison amener. Sous une fine couche de nuages, les Perséides s'étiolent. Le silence est parfait.

« Tu vois ? dit Ariel. Il n'y a personne. Pas de journalistes, pas d'entourage. La nuit reste à nous. »

Marie opine, réchauffée par les vapeurs tendres qui s'échappent de sa tasse.

« Notre noyau n'a pas bougé, amour. Il est plus petit mais il est plus dense. Ce qu'on y met ne change pas. Et ça ne regarde que nous.

— Un enfant ?

— Des secrets. De nouvelles lunes de miel, des escapades dans des auberges que les satellites ne voient pas. Un enfant, bien sûr. Autant d'enfants que tu voudras. Tu ne me crois pas ? »

Marie pince les lèvres. Alors, doucement, Ariel se lève, lui enlève sa tasse des mains, puis s'agenouille devant elle pour fendre sa chemise de nuit bouton par bouton. Après le douzième, il plongera dans l'enceinte étroite des seins de sa femme, là où son odeur est la plus sucrée, et lui fera l'amour avec une ardeur particulière, rendue possible seulement une fois l'an quand les saisons hésitent entre le chaud et le froid, confondues par des cycles climatiques incompréhensibles, par

des courants marins qui ne se reconnaissent plus.



Lors de leur première rencontre, ils se sont évanouis. Ariel s'est présenté avec un pamphlet de l'association étudiante, Marie a approché ses doigts de la main qu'il lui tendait avec insistance, leurs paumes sont entrées en contact et, en parfaite synchronie, ils se sont affaissés sur la pelouse desséchée du campus. En reprenant connaissance, ils n'avaient aucun souvenir de leur chute, seule l'impression qu'une onde chaude avait balayé leur corps, persistant comme une brûlure agréable sur la peau après une journée au soleil. Des étudiants qui lisaient non loin d'eux leur ont raconté qu'ils étaient restés inertes pendant plus de trois minutes. Croyant qu'il s'agissait d'acteurs répétant une scène, ils n'avaient pas tenté de les ranimer.

Cet étrange préambule ne les a pas empêchés de se donner rendez-vous quelques jours plus tard dans les courants d'air d'un café du campus de l'Université McGill. Ariel est arrivé par-derrière, a posé sa main sur l'épaule tendue de Marie et, avant même qu'elle n'ait pu se retourner pour le reconnaître, les deux s'affalaient au sol, un plongeon sans violence, presque gracieux. Cette fois, on a voulu les réveiller mais sans succès. Leur inertie, si inoffensive qu'elle fût, était entêtée.

Leur troisième évanouissement se produisit lorsqu'ils tentèrent de se faire la bise dans un

hall de l'université. Un étudiant en médecine, témoin de la scène, attendit qu'ils reviennent à eux pour vérifier leurs signes vitaux et leur conseiller de consulter un spécialiste, ce qu'ils firent dès la semaine suivante. Les docteurs ne purent concevoir d'autre explication qu'une forme mystérieuse d'épilepsie simultanée, supposition qui ne trouvait appui dans aucun résultat de test. Sur papier, ils semblaient absolument normaux.

Les évanouissements ne diminuèrent en fréquence et en intensité que lorsqu'ils se mirent à faire l'amour. Quand, quelques mois après la chute initiale, ils emménagèrent ensemble, les manifestations de leur épilepsie amoureuse disparurent complètement. Mais il en resta des traces dans chaque toucher, dans le moindre effleurement. Une sorte de frémissement qui agitait leurs cellules comme un petit séisme invisible.



« Avec un tel début de campagne, difficile de ne pas voir en Ariel Goldstein le messie qu'attendait le Parti des travailleurs », susurre la voix radiophonique depuis les quatre points cardinaux. « Cela suffira-t-il pour que le parti reprenne les rênes du pays qui lui échappent depuis vingt ans ? Il reste trois semaines aux Canadiens pour en décider. »

D'un geste de la main, Marc éteint le récepteur et le silence tombe comme un rideau tout autour d'eux. Il lève son verre :

« À notre messie ! »

L'assemblée éclate de rire avant de l'imiter. Le fait de voir l'ancien militaire trinquer avec autant d'allégresse déleste les esprits. Ce déjeuner amical arrive comme un trou dans les nuages pour les membres de la petite équipe qui travaille sans relâche depuis le déclenchement des élections. Ariel les regarde tour à tour avec fierté et, même s'il ne l'admettrait jamais, avec un certain soulagement de les savoir à ses côtés. Grâce à eux, les erreurs de débutant sur lesquelles comptait le Parti national ne sont jamais survenues. Ses premières semaines à la Chambre des communes ont été l'occasion de consolider sa réputation et de gagner des points auprès de la population. Avec le début de la campagne électorale, son aisance s'est accrue. Briller dans les foules, parmi les « gens ordinaires », c'est ce qu'il fait le mieux, et il le sait.

À sa droite, Marie a la tête qui tourne et les idées qui gondolent. Elle n'a pas l'habitude de boire du vin avant midi, mais quelque chose dans la géométrie des lieux, dans la couleur des murs, dans la cuisson impeccable du soufflé à la citrouille l'invite à exagérer. Tout, chez Marc et Emmanuelle, relève de la perfection. Leur maison sur les flancs du mont Royal, leur mobilier minimaliste, leur chaîne stéréo intelligente et leur champagne biologique sont à la fois extravagants et sublimement nécessaires.

« Merde ! s'écrie soudain la relationniste en brisant la sérénité du repas. Les médias évangélistes ont trouvé des passages de la Bible mettant en garde contre la venue d'un prophète impie. C'est sur tous les blogs.

— Parce qu'Ariel est juif? C'est ridicule! Personne ne va prendre ça au sérieux! s'exclame Emmanuelle.

— Dans ta bulle de verre progressiste, non. Dans le reste du monde, absolument», rétorque Marc.

Marie se lève et s'avance vers la fenêtre. Les prises de bec entre leurs hôtes la fatiguent. Elle sait à quel point Marc est cher à Ariel mais Emmanuelle, une artiste impétueuse, la met mal à l'aise. Elle ne parvient pas à comprendre leur manière de se poser davantage en adversaires qu'en amoureux ni leur habitude de s'affronter en public. Dès qu'il est question de politique, Marc attaque Emmanuelle qui pour sa part s'efforce d'afficher la plus grande candeur possible, comme si elle se faisait un point d'honneur de rester ignorante du monde dont fait partie son mari.

Apparemment ravie de trouver un prétexte pour quitter la table, Emmanuelle vient rejoindre Marie à la fenêtre.

«C'est pénible, les campagnes électorales, non? Ariel doit te manquer...»

Marie acquiesce, ses pensées éparpillées autour d'elle. Elle s'ennuie follement d'Ariel. Mais ce qu'elle n'a pas la force d'expliquer à Emmanuelle, c'est qu'il lui manque même lorsqu'elle l'accompagne dans les événements partisans, même lorsqu'elle apparaît à ses côtés à la sortie de l'autocar électoral, lorsqu'elle lui tend une brioche offerte par un marchand pro-travailliste ou qu'il répète devant elle un discours inédit. Se retrouver avec lui, devant la mer ou un lac, loin de tout,

c'est ce qu'elle voudrait. Il leur reste la nuit, bien sûr, l'étoffe opaque où ils se blottissent quelques heures avant de ressortir dans le monde, mais cela ne suffit pas. Marie voudrait creuser des puits, des tunnels, des galeries souterraines, plonger dans les profondeurs de leur amour, émerger à bout de souffle avec entre les mains un trésor ou un animal inconnu. Mais la campagne accapare tout.

Emmanuelle reste à ses côtés un moment en grignotant des raisins puis s'éloigne, sans doute irritée par le mutisme de Marie. Celle-ci fixe le paysage dominé par la maison. La ville, vue de cet angle, lui donne toujours un certain vertige. Sur le mont Royal, des milliers de chiens et leurs maîtres sillonnent les sentiers, creusant des ornières sur le dos de la montagne. Les outardes exécutent des manœuvres pythagoriciennes en vue de leur départ. Le Saint-Laurent gronde comme un ogre. Centimètre par centimètre, il mange les berges. Bientôt, la ville ne sera plus qu'un immense lit pour un fleuve stérile. Chaque fois qu'elle pense à la montée des eaux, Marie a envie de pleurer. Ariel la rejoint et l'entoure de ses bras.

« On apprendra à respirer sous l'eau », souffle-t-il.



Le Canada n'est jamais si froid que sur une autoroute du nord de l'Ontario en pleine nuit. Ici, c'est déjà l'hiver ; une fine couche crayeuse recouvre la chaussée où le vent

façonne des arabesques chétives. L'éclairage glacial des lampadaires blanchit l'intérieur de l'autocar électoral avec une cadence synco-pée, une lumière tellement crue qu'Ariel a l'impression de pouvoir l'entendre, sifflante et acide près de son oreille.

Le convoi roule depuis six heures déjà. L'équipe doit atteindre Kapuskasing à l'aube pour y visiter une mine reconvertie en salle de cinéma. Comme bien des villes de la région ont été fermées dans les dernières décennies, Ariel doit rassurer les résidents, bien que l'épais dossier qu'il a sous les yeux n'ait rien d'encourageant. Il soupire. Autour de lui, Marc et ses autres conseillers sommeillent, leurs corps ployés dans des postures abra-cadabrantes. À l'avant du véhicule, le chauffeur est invisible dans son énorme fauteuil de velours. Le véhicule pourrait tout aussi bien se conduire tout seul.

Par la fenêtre, des hameaux morts-vivants défilent à toute vitesse, émettant des lueurs faibles, des fumées ténues. Ici, la misère n'a nulle part où se cacher, et les pensées d'Ariel non plus. Il est beaucoup plus facile de se convaincre qu'on peut changer les choses depuis Ottawa ou Montréal ou Toronto. Devant ces zones abandonnées par le progrès et dépouillées des comforts qu'on leur avait promis, le déclin paraît inexorable. Presque au hasard, Ariel fouille les banques de données montées par son équipe. Malgré le sérieux des travaux effectués sur les questions de pauvreté, rien ne parvient à en toucher le cœur; aucun terme, aucune définition n'est assez proche, assez franche, assez incisive.

Il se lève et secoue ses membres ankylosés. Le convoi pénètre une zone non éclairée de la route, et c'est comme si l'autocar plongeait sous l'eau, descendait vers un abysse où dorment des fossiles lourds et redoutables. Avec une lenteur de mime, il passe sa main devant les visages de ses collègues afin de vérifier qu'ils sont bien endormis. Cette ruse d'enfant le fait sourire. Puis il se dirige à pas de loup vers l'arrière du véhicule, où on lui a aménagé une sorte d'alcôve. Il y retrouve ses effets personnels, le vieux jersey d'Andreï Markov qui lui sert de porte-bonheur, une biographie de Pierre Elliott Trudeau que lui a offerte son père quelques jours plus tôt, et un étroit étui de forme triangulaire. Souriant, il fait sauter les fermoirs qui claquent comme deux petits fouets. Une guitare miniature repose dans l'écrin matelassé. C'est le cadeau que lui a fait Marie au début de sa tournée. *Pour que tu ne t'ennuies pas sur la route. Pour que tu ne te perdes pas en chemin*, disait la carte.

D'un geste amoureux, Ariel tire l'instrument délicat de son étui et appuie ses lèvres fatiguées sur le manche. Le baiser y laisse un goût de vernis qui lui pince la langue. Puis, calé dans son fauteuil, il caresse les cordes en sourdine, attentif à ne réveiller personne. Une mélodie s'échappe, tout en mineur, la gamme qui ne trouve jamais le bonheur mais qui ne désespère pas.



Marie ferme la porte de sa chambre d'enfant qui sert maintenant de domaine à Frère

Jacques, le malamute de ses parents. Elle se laisse choir à côté de la bête qui somnole sur le tapis, caressant son poil dru comme les épis d'un grain fort et nourrissant, humant son odeur grasse. D'aussi loin qu'elle se souvienne, sa famille a toujours eu des malamutes. Une race endurente, loyale et digne, à l'image de tout ce que les Leclerc valorisent. Marie enfouit son visage dans la fourrure poivre et sel ; le chien gémit de bonheur. Elle aurait envie de glisser un ou deux secrets dans le pelage compact, d'y crier, même, mais elle se contente de l'embrasser.

La petite pièce au toit en pente est demeurée intacte depuis son départ, il y a quinze ans. Chaque fois qu'elle y remet les pieds, Marie revit son enfance à rebours, en commençant par le matin où elle a bouclé ses valises, à la fois terrifiée et euphorique à l'idée de quitter sa ville natale pour le campus de l'Université McGill, où sa vie allait enfin prendre son essor. Puis son adolescence défile, morne et terrible ; elle se retrouve courbée sur ses livres d'école, réfugiée dans l'univers scolaire, le seul domaine où elle se permettait des excès, le seul espace où elle pouvait exceller sans attirer l'attention. Elle contemple le spectre des villes de Lego qu'elle construisait avec Rachel, et celui des poupées qu'elle fabriquait les dimanches après-midi, petites effigies de papier mâché à qui elle disait sa façon de penser quand elle en avait trop sur le cœur. Elle s'allonge sur son lit, enveloppée de cette texture particulière que possède l'air d'une pièce où on a vécu assez longtemps pour y connaître l'ennui, ce mélange de poussière vivante et de temps mort.

Le trajet jusqu'à la demeure de ses parents l'a épuisée. Des reporters les attendaient, Ariel et elle, devant la maison. Il a fallu la voix de stentor de son père pour ouvrir un passage dans la masse agglomérée sous les grands érables de la cour. Martial a ensuite accueilli sa fille dans ses bras. Depuis sa petite enfance, c'est dans de tels moments que leur relation prend un peu d'étoffe : Marie en difficulté, Martial la protégeant. Autrement, la petite fille fragile et l'homme plus grand que nature se repoussent comme des aimants inversés, la première effrayée par le second, ce dernier trop maladroit pour la rassurer.

« Est-ce qu'ils vont nous lâcher un jour, ceux-là ? » a jappé Hortense depuis la cuisine. On en avait déjà assez avec toutes ces intrusions dans notre système informatique ! Seize heures, qu'il a fallu aux *geeks* de ton père pour remettre sur pied le réseau de la compagnie. »

Du fond de la salle à manger, Rachel s'est levée pour intervenir, sa silhouette dominant soudain la pièce comme si une colonne grecque y avait poussé.

« Maman, je te le répète : le piratage n'a rien à voir avec le nouveau poste d'Ariel. Ça nous arrivait avant, ça va nous arriver encore. »

Responsable de l'exploitation pour l'entreprise familiale, Rachel suit de près tous les cas d'intrusion et a déjà confié à Marie que les incidents avaient doublé en fréquence depuis le début de la campagne électorale. Reconnaisante de ce petit mensonge, Marie s'est abandonnée aux accolades étouffantes de sa

sœur et de sa mère au milieu des aboiements tonitruants de Frère Jacques.

Comme toujours chez les Leclerc, le repas a été expéditif, régi par une suite d'opérations quasi militaires. Dès que Martial eut soufflé les soixante et une bougies de son colossal gâteau au chocolat, Ariel a pris congé. Malgré sa tristesse de le voir partir à l'autre bout du pays pour un énième rallye, Marie en était soulagée. Durant tout le repas, ses parents n'ont pas cessé de le harceler de questions et de sous-entendus. Dans ces moments qui se multiplient depuis quelques mois, même Marie n'arrive pas à déterminer si l'intention des Leclerc est de châtier Ariel pour son allégeance fédéraliste ou bien de l'influencer dans ses décisions concernant le Québec. Dans un cas comme dans l'autre, l'effet est raté. Sensible ou pas à leurs positions, Ariel bouille intérieurement de se faire sermonner par ses beaux-parents.

En fin de soirée, Marie contemple ses peines d'enfant qui roulent sur le parquet de sa chambre comme des billes ternes. Revenir à Saint-Roch, c'est reboire en concentré la douloureuse solitude qui, pour Marie, est à l'origine de tout. Elle avale un somnifère ; Frère Jacques remue les pattes, pourchassant en rêve une proie plus rapide que lui. De l'étage, elle entend des ronflements cavernaux qui lui piquent la peau comme le baiser d'une barbe naissante.

La tête enfoncée dans un oreiller dégonflé, elle prend une grande respiration puis plonge la main entre le sommier et le petit matelas au centre creux. Elle retrouve son singe en

peluche collé au sommier avachi. Sa fourrure synthétique a acquis la rudesse d'une vieille chaussette de laine à force d'être flattée, agrippée, bécotée, couverte de larmes ou vêtue d'habits inutiles destinés à la protéger des intempéries. Marie caresse le jouet aplati enfoui sous le matelas depuis près de deux décennies, mais elle ne le tire pas de sa cachette. Lorsqu'elle le lâche enfin, à moitié endormie, elle a l'impression fugace d'entendre battre un cœur de chiffon à travers son oreiller.



Curieusement, ils ont mis du temps avant de se rendre compte qu'ils avaient tous les deux été adoptés. Marie, toujours poursuivie par l'ombre de ses origines, préférait attendre avant d'en parler, gardant la vérité scellée dans sa poitrine. Quant à Ariel, son sentiment de faire partie de la famille Goldstein était si fort qu'il pensait rarement au fait qu'il avait vu le jour ailleurs, que des mains étrangères l'avaient accueilli en ce monde avant de le remettre à quelqu'un d'autre comme un témoin dans une course à relais qui devait aboutir à un faîte encore obscur alors.

C'est à l'occasion de leur première escapade à la campagne, au camp rudimentaire qui appartenait aux Leclerc depuis des générations, qu'ils avaient pris conscience de la similitude de leurs parcours. La coïncidence ne les avait étonnés qu'à moitié. Elle expliquait l'extraordinaire compréhension qui existait entre eux depuis la première minute.

Ayant beaucoup lu sur le sujet, Marie savait que les enfants adoptés développent souvent des amitiés spontanées entre eux, parfois sans connaître quoi que ce soit de leurs propres origines. Leurs départs fracturés les portent les uns vers les autres, comme guidés par un cheval triste.

«Toi, on te l'a appris à quel âge?

— J'avais huit ans, je crois. Un garçon de ma classe m'avait demandé pourquoi mes parents étaient roux et moi brun. Quand j'ai posé la question à mon père, il m'a tout dit.

— Tu ne t'es jamais demandé qui étaient tes vrais parents?

— Non. Je n'ai aucun souvenir qui n'implique pas les Goldstein. Je n'avais que quelques jours quand je suis arrivé dans la famille. J'aurais aussi bien pu y naître. Et toi?

— C'est flou. Ce que je crois me rappeler, je l'ai sans doute imaginé. Mes parents m'ont expliqué d'où je venais dès mes quatre ans. Le lendemain, les avions fonçaient dans le World Trade Center. J'ai longtemps cru que les deux événements étaient reliés.

— Ça t'a fait de la peine?

— Au début, non. Ils m'ont expliqué que ma mère était adolescente au moment où elle a accouché, et qu'elle était trop pauvre pour s'occuper d'un bébé. L'explication me semblait acceptable. Mais en grandissant, je l'ai remise en question. Et j'enviais Rachel d'être une enfant biologique.

— Tu l'envies toujours?

— Non. Mais j'aurais aimé lui ressembler. J'ai toujours eu l'impression d'être le seul accroc à l'illusion de la famille parfaite.

— Moi, je suis bien content que tu ne ressembles pas aux Martiaux. »

Marie sourit du terme inventé par son amoureux pour se moquer gentiment de sa famille. Quelque chose lui dit que l'expression ne déplairait pas à son père.

« Et toi ? Tu sais qui était ta mère naturelle ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était juive, parce que mes parents tenaient à ce que la descendance se poursuive.

— Et te voilà avec une *shiksa*, menaçant de briser la lignée.

— J'ai bien peur qu'on brise tous les deux la pureté de nos lignées, ma chérie... »

En riant, ils s'étaient serrés sous un sac de couchage molletonné que les moustiques parvenaient tout de même à pénétrer, la peau moite, les membres en fusion. Ils formaient un nid de chaleur et de désir dans la forêt pleine de mousse et de troncs étendus. Enfin, la lune avait laissé tomber son reflet ciselé sur le lac parfaitement lisse et, d'un coup, Marie s'était levée pour y plonger, son corps blanc convoquant les poissons nocturnes, faisant danser des algues phosphorescentes de la surface jusqu'à leurs racines invisibles.



Une envie folle de jardiner le taraude depuis des jours. Il tombe une pluie en éclats de verre, le sol se contracte de froid, novembre injecte un venin stérile dans l'air, bref, rien ne pourrait pousser ni même prendre racine dans la terre, mais Ariel est obsédé par l'idée de plonger ses mains dans l'humus, de le retourner et d'y planter des rangs de laitue et des touffes de ciboulette. Chaque fois qu'il pose ses doigts sur le clavier pour réviser un discours édulcoré, c'est cette image incongrue qui apparaît à l'écran.

Le corps engourdi, il se lève et s'approche de la fenêtre ruisselante. Le monde extérieur est brouillé, inintelligible. Annulé. Ariel se met à pleurer. Une première depuis le début de la campagne. Jusqu'ici, il a subi des migraines brûlantes, il a été torpillé par des crampes redoutables et assailli par des sueurs qui couvrent la peau comme du métal en fusion, mais malgré tout le stress et la frustration, il avait tenu les larmes en respect. Mais cette nuit, à la veille des élections et à quelques heures du dernier coup à donner, la colère intérieure qui le galvanisait cède le pas à autre chose. La déception. Une rafale vient lancer une giclée de pluie sur la vitre et Ariel recule d'un pas.

Un bruit feutré cascade depuis l'étage. Les pieds de Marie possèdent, entre autres fabuleux attributs, la faculté d'émettre contre un plancher de bois le son d'un pinceau sur une toile blanche. La note chuchotée du début du monde. Il écoute le rythme délicat qui s'approche jusqu'à fondre sur lui. Elle l'entoure de

ses bras et il a un peu honte. C'est elle qui, depuis des semaines, subit sa campagne à lui. Elle, qui n'a rien demandé, s'est fait photographier, apostropher, caricaturer ; les journalistes ont analysé sa coiffure, ses tenues, sa manière de sourire aux vieillards, décortiqué son élocution, ses études, sa famille. C'est elle qui ne dort plus, qui se bourre d'anxiolytiques et fait le planton à ses côtés durant les apparitions publiques. Et c'est lui qui pleure.

« On dirait qu'on va se noyer.

— Mais non. La pluie va s'arrêter. Et demain, à la même heure, on va célébrer ta victoire. »

Ariel baisse le regard vers sa femme.

« Quelle victoire ? Cette élection, je voulais la gagner selon mes termes. Et je n'ai pas arrêté de faire des compromis. Ce n'est plus mon programme que je défends. C'est son emballage.

— Pour arriver à ses fins, les compromis sont inévitables, tu le sais bien.

— Tu n'en fais pas, toi, de compromis.

— Et je n'arrive jamais à mes fins. »

Ariel sourit faiblement. Marie se trompe, songe-t-il. Travailler tous les jours pour une cause qu'on a soi-même définie, dans les conditions qu'on a choisies constitue une forme de victoire à laquelle, de plus en plus, il sent qu'il n'aura jamais accès. Comme si elle entendait son mari penser, Marie saisit son visage entre ses mains et serre les doigts.

« Tu as mené une campagne extraordinaire. Tu as défendu tes valeurs, et des idées extrêmement importantes, quoi que tu puisses en penser. Tes objectifs sont tellement élevés que tu crois toujours échouer. Mais tu as réussi là où on n'espérait même plus que quelqu'un essaie. Et moi, je suis très, très fière de toi. »

Les joues en feu, Ariel se penche sur sa femme pour l'embrasser. Dans ses jambes, elle perçoit un écho ténu de leurs évanouissements d'autrefois, et elle sourit.

« Allez, laisse ton discours et viens. Je vais déboucher la bouteille de cognac que mon oncle nous a donnée à notre mariage. À moins que tu préfères la garder pour ton anniversaire ? »

Ariel hausse les épaules.

« Je n'ai pas d'anniversaire cette année.

— Mais oui, et tu n'auras pas le choix. Je te prépare une surprise ! Trente-cinq ans, ça se fête ! »

Ariel s'illumine. Né un 24 décembre, son anniversaire tombe dans l'ombre de la fête juive et de la fête chrétienne, année après année éclipsé par les débordements de guirlandes et de *dreidels*. Néanmoins, Marie persiste à le célébrer, sachant que son mari ne peut résister au plaisir enfantin des cadeaux, des surprises, de tenir entre ses mains quelque chose de lumineux. À cette simple évocation, il oublie la pluie, le discours et ses envies potagères. Il a de nouveau sept ans et le monde a retrouvé son lustre magique. Cette partie de lui doit rester en vie pour qu'il gagne

cette élection, voilà l'unique certitude de Marie.

Ariel pousse sur l'ordinateur qui se replie sur son texte comme une grande main fatiguée. Dehors, le vent est devenu une plainte, un sifflement aigu, presque un appel à l'aide.

«Tu entends quelque chose?» demande Ariel.

Ils se dévisagent un instant. Marie court à la porte et touche la poignée, il lui semble qu'elle l'a à peine effleurée et voilà le battant qui pivote sur ses gonds, qui laisse entrer l'eau, la rage et le délire de la météo. Puis, la tempête se tait l'espace d'une seconde et une créature difforme franchit le seuil à toute vitesse pour venir se planter sur la table à café, promontoire improvisé d'où elle étudie les lieux. Lorsqu'elle cesse de bouger, Marie et Ariel parviennent enfin à l'examiner, à reconnaître des formes sous la couche de boue qui tombe en flaques à ses pieds. C'est un chat.

«D'où tu sors, toi?»

Il ouvre d'immenses yeux dorés et émet un miaulement qui veut tout dire. Il n'est venu de nulle part. Il n'a jamais connu de litière, de foyer, ni les mamelles d'une chatte. Il a surgi de la boue un soir de tempête pour courir vers la lumière, vers la promesse de chaleur. Et il ne la quittera plus.



Le nouveau premier ministre du Canada. Il est jeune. Rassembleur. Il a des idées. De l'éner-

gie. Du charme. Le sens de la répartie. John F. Kennedy. Il parle quatre langues, dont l'hébreu et l'inuktitut. Il sait amadouer les Québécois. Il est le plus jeune politicien à accéder à ce poste, et le premier Juif. Sa femme est francophone. Jolie. Jacqueline Kennedy. Il n'est pas athée, mais pas pratiquant. Il joue de la guitare. Il aime les brioches. Il en a mangé dans chaque ville de sa tournée électorale, parce qu'on lui en a offert partout où il passait. Il se débrouille bien au hockey, encore mieux au tennis. Il connaît ses classiques. Neil Young, Cronenberg, Atwood, et Terry Fox. *Canadiana*. Il est épileptique, selon ses dossiers médicaux. Il ne fume pas. Boit modérément. Jogge. Ne refuse pas un tour de moto quand on a un casque pour lui. Il a fait de la moto quatre fois au cours de la campagne. Il a voté dans sa circonscription de Montréal-Ouest, à deux pas de là où il a grandi. Là où les vieux le connaissent. L'appellent Golden Boy, comme tout le monde. Il va changer la face du pays. Donner une voix à la majorité silencieuse. Frustrée. Accablée. Cynique. Endormie. Ariel Goldstein va faire le ménage. Renvoyer les fonctionnaires corrompus. Investir dans les écoles. Rétablir le droit à l'avortement. Sortir nos enfants des prisons. Botter le cul aux médias. Tendre la main aux révoltés, déjouer les terroristes, dompter les milices. Mettre fin au racisme. Transformer jusqu'au dernier taudis en palais. Renverser les changements climatiques. Instaurer la paix universelle. Ariel Goldstein, le vingt-sixième premier ministre du Canada. Golden Boy.



Les flashes des appareils photo rendent la foule scintillante et surtout, indistincte. Les partisans se séparent comme les eaux de la mer Morte sur le passage du couple, qui se retrouve sur scène en quelques instants, porté par une lame de fond. Tous deux s'approchent du lutrin, Marie pose un baiser convenable sur la joue fiévreuse de son mari puis recule. Ariel demeure seul devant le micro. Ses mains se tordent un peu, mais le public ne remarque rien. Il ne voit que le sourire de gagnant d'Ariel. Même dans son dos, Marie perçoit ce sourire ainsi que la respiration profonde qui suit. « On a fait de ce pays un endroit qui ne nous ressemble plus. »

Les applaudissements reprennent, Ariel laisse passer l'onde. Sans le voir, il devine où se trouve le peloton des stratèges. Leurs mains battent avec une régularité de métro-
nome et une force autocongratatoire, la satisfaction du travail bien fait, la suffisance de la victoire. Dans son for intérieur, Ariel jubile. Il ne travaille plus pour eux. Son discours se poursuit en promesses et en remerciements. Il avait l'impression de n'avoir pas bien appris son texte, mais maintenant qu'il est sur scène et qu'il contemple cette mer écumant d'une joie si sauvagement collective, les mots lui viennent aussi naturellement que s'il les inventait à mesure. Ses angoisses de la veille ont fait place à cette euphorie presque incongrue qui s'empare de lui quand il parle en public. Il y a des années, un camarade lui avait demandé où il puisait sa confiance lors

de ses performances oratoires. «J'ai toujours la sensation de ne m'adresser qu'à une seule personne», avait répondu Ariel. C'était vrai avant qu'il ne connaisse Marie. Depuis, il sait que c'est à elle qu'il a toujours parlé.

La fête explose dans un étrange mélange de dignité et d'excès, le désir de ménager son image se butant à l'impression exaltante de voir l'horizon s'élargir à vue d'œil, et au besoin de danser devant toutes ces nouvelles possibilités. À la fin de la soirée, Marie, Ariel, Marc et Emmanuelle restent seuls à boire de l'eau minérale dans l'espoir de retrouver un semblant de respectabilité avant l'aube. La jubilation fait place à la contemplation des mois à venir, à l'anticipation de la période de grands remaniements qui les attend.

«C'est bizarre, énonce Marie, on dirait que tout vient de basculer. Et ça n'a pris qu'une journée.

— Et 11 558 voix, renchérit Ariel.

— C'est ça, la politique, ajoute Marc. Il y a deux mondes possibles et en quelques instants, tout se décide, on est plongé dans l'un ou l'autre et notre vie est transformée.

— C'est comme tomber amoureux! s'exclame Emmanuelle, les joues rosacées.

— Je ne suis pas d'accord, rétorque Marie. L'amour n'est pas l'affaire de quelques instants. C'est une chose qui existe depuis toujours au fond de nous et qui remonte à la surface au moment où on l'appelle. Une permanence de l'être.»

Le silence tombe entre les quatre comparses, puis Marc émet un petit rire sec vite interrompu par Emmanuelle qui fixe Marie, le regard perçant.

« Chut. C'est important, ce qu'elle vient de dire. »

Maudissant le vin ontarien qui la pousse à de tels épanchements, Marie tire discrètement sur la manche d'Ariel. Ce dernier annonce leur départ d'une voix fatiguée par les discours et les interminables conversations de la soirée. Main dans la main, le premier ministre et la première dame sortent dans l'air vif pour prendre place dans la voiture qui est maintenant la leur, deux gardes du corps assis à l'avant. Marie frissonne. Ils sont devenus des corps que l'on doit garder. Il y a désormais un mal indistinct qui rôde, contre lequel il faut des remparts.



Le chat n'a pas aimé le voyage vers la capitale. Sitôt que la voiture s'est ébranlée, il s'est mis à feuler dans sa cage et à griffer des adversaires invisibles. Installé depuis deux semaines dans la résidence officielle, il n'a rien perdu de sa rancœur, pestant chaque fois que quelqu'un s'approche de lui et laissant dans les coins des flaques d'urine que les occupants prennent des heures à localiser en humant l'air comme des bêtes maladroites jusqu'à trouver le pot aux roses. Ni Marie ni Ariel ne comprennent exactement pourquoi l'animal, qu'ils ont baptisé Crapule, les a adoptés. Il ne désire d'eux

ni affection ni soins, et lève le nez sur la plupart des repas qu'on lui sert, insistant pour aller dénicher sa pitance dehors. Ils s'expliquent encore moins l'attachement bonasse qu'ils ressentent envers lui.

La résidence officielle est habitée d'ombres, de mirages calcifiés et d'un air atone, héritage des générations d'hommes qui y ont vécu en se sachant de passage, dans la terreur d'en être chassés trop vite et parfois dans l'horreur de s'en sentir prisonniers. Une longue lignée de premières dames a refait la peinture, changé les tapisseries et renouvelé le mobilier dans l'espoir de s'approprier les lieux sans jamais arriver à être à l'aise entre ces murs qui, imperceptiblement, se rapprochent d'année en année, épaissis par les couches de couleur qu'on y applique à tout bout de champ.

Marie n'avait pas prévu changer la décoration. Pour elle, cette demeure n'est qu'un pied-à-terre. Son chez-soi reste Montréal, la petite maison lézardée où Ariel et elle habitent depuis leur mariage, ses poutres qui craquent, sa cour échevelée, ses fenêtres troubles. Mais Ariel, révélant alors une surprenante tendance à la superstition, est monté sur ses grands chevaux. Vivre dans le décor de l'ancien pouvoir entraînerait sans nul doute une malédiction politique. Marie a donc engagé un designer merveilleusement autoritaire et se plie à ses injonctions sans réfléchir. Oui, du vert acidulé dans la cuisine. Très bien, un mur mauve dans la salle de séjour. Des luminaires surdimensionnés. Un œuf d'acier géant dans le hall, pourquoi pas ?

Rassuré par les changements qui transfigurent sa nouvelle demeure, Ariel attaque le processus de transition avec une vigueur renouvelée. Il a tourné le dos aux hauts et aux bas de la campagne électorale, prêt à faire table rase, prononçant pour lui-même des phrases toutes faites qui lui donnent du cœur au ventre entre chaque réunion. Marie, le matin, l'entend marmotter entre ses dents des mots qui ressemblent à « premier jour du reste de ma carrière » pendant qu'il noue sa cravate. Les rênes d'une nation pèsent des tonnes et son attelage est composé de chiens qui s'ignorent les uns les autres. Il a besoin de proverbes pour se convaincre qu'il saura les mener dans la bonne direction.

Marie, de son côté, tente de s'acclimater au rythme engourdi du travail à domicile. Elle n'a pas l'habitude de ces frontières imprécises entre le travail et l'intimité, et cette démarcation semble disparaître de toutes les sphères de sa vie. Elle déambule en pyjama et perd des heures à visionner des inepties plutôt que d'organiser son colloque sur la peine de mort. Le chat lui griffe les chevilles quand elle le croise, convaincu que des ennemis se cachent sous les longs pans de sa robe de chambre. C'est dans cet état que la surprennent les parents d'Ariel lorsqu'ils débarquent sans crier gare.

« Tu es malade, ma chérie ? s'enquiert aussitôt sa belle-mère en posant le dos de ses doigts minces sur la joue de sa bru.

— Mais non, je suis simplement un peu lente, aujourd'hui », répond Marie, consciente d'alimenter par son air hébété les conjectures

des Goldstein qui attendent sa première grossesse avec presque plus d'impatience qu'elle.

Sous leurs regards inquisiteurs, elle leur fait visiter la maison en tâchant de ramasser les bribes d'elle-même qui flottent sur les planchers. Les Goldstein se déploient comme une volée d'oiseaux, leur présence survoltée remplissant les boudoirs condamnés, leurs battements d'ailes abattant le silence dont Marie s'était parée. Après avoir pris d'assaut la cuisine, les chaînes de télévision et l'organisation des placards, ils s'attaquent au dressage du chat. Marie se réfugie à la salle de bain pour croquer des pilules qui aplatissent le brouhaha invasif qui l'entoure. Le soir venu, ses hôtes refusent d'aller se coucher et veillent jusqu'à minuit pour pouvoir accueillir Ariel. À son retour, ils ignorent sa fatigue pour le bombarder de questions et de conseils aussi désordonnés que péremptoirs. Les Goldstein n'ont jamais su partager leur fils, mais pour la première fois, Marie en a mal au cœur. Au bout de quelques jours, elle annonce qu'une affaire urgente l'appelle au Québec. Elle monte dans le train et regarde passer les kilomètres entre sa nouvelle et son ancienne vie comme on égrène un chapelet. Depuis son bureau, Ariel perçoit un subtil roulis. Sa femme lui manque déjà.



Les célébrations du temps des Fêtes ont commencé des semaines à l'avance. La soirée du parti. Le cocktail des donateurs. Le gala des médias. Le dîner du cabinet. Mais c'est le

repas en tête à tête avec Marc et Emmanuelle qui fait le plus de bien à Ariel. De la masse des adversaires et des faux alliés qui se presse autour de lui depuis un mois, son bras droit émerge comme un véritable ami qui ne cache derrière son dos ni calomnies, ni lame. Dans leur chère vieille maison de Notre-Dame-de-Grâce, entre la beauté nivéale de Marie et la prestance droite et solide de Marc, Ariel trouve que son monde est bon. Seule Emmanuelle, qu'un air boudeur ne quitte pas, vient jurer dans le tableau. Celle-ci supporte mal le nouvel horaire de Marc et passe son temps à insinuer qu'il lui est infidèle. De toute évidence, une veille de Noël en compagnie du premier ministre ne figurait pas dans ses projets de vacances. Ariel tente d'ignorer la mauvaise humeur qui émane d'elle en caressant le genou de Marie. Celle-ci s'empare de ses doigts avec une violence quasi animale qui, depuis le début de la soirée, habite chacun de ses gestes. Il pourrait lui faire l'amour sur-le-champ.

Dès le départ de leurs hôtes, Ariel attrape Marie par les hanches. Il sent les mots s'avancer, prêts à se matérialiser dans sa bouche ourlée des goûts sucrés du porto. Il veut lui faire un enfant. Ce soir. Il ne veut plus attendre le moment stratégique, la stabilité de son règne, les conditions gagnantes. Il veut donner à sa femme tout ce qu'elle désire, immédiatement.

La sonnerie du téléphone vient interrompre son élan. Marie en profite pour s'éclipser à pas de souris. Dans leur chambre, elle trouve les deux enveloppes qu'elle a préparées.

Son cœur bat si fort qu'elle chancelle. Elle n'a pas pris de médicaments depuis le début de la semaine. Elle voulait avoir la tête claire pour ce moment qu'elle planifie depuis des mois, dans le plus grand secret. Elle redescend l'escalier en s'accrochant à la balustrade, comme si elle se trouvait sur un bateau en pleine tempête. À travers le bourdonnement qui lui traverse la tête, elle entend Ariel qui semonce une attachée politique.

«T'as pas un père, une tante, un voisin, Odile? Un colocataire malgache? Alors tu vas raccrocher, mettre un chandail propre et sortir de ton bureau pour aller lui souhaiter joyeux Noël et, si tu y arrives, boire un verre d'un truc alcoolisé. N'importe quoi. Du rince-bouche s'il le faut. Et tu ne m'appelles plus pour des conneries de blogues amateurs. Pour les vingt-quatre prochaines heures, je n'existe plus.»

Lorsqu'il raccroche, Marie se tient devant lui, le teint opalin, le regard poignant.

«Bon anniversaire!»

Ariel sourit et se rapproche, prêt à plonger sous la jupe de sa femme. Celle-ci l'interrompt d'une main tremblante qui lui tend une enveloppe ornée d'un ruban doré. Son autre main tient une seconde enveloppe tout aussi épaisse.

«Tu m'as apporté du travail? Un dossier à régler durant le congé? Tu es trop bonne pour moi!» raille-t-il en s'emparant de son présent avec un clin d'œil.

Marie ne rit pas. Solennelle, elle pose sa main sur celle de son mari pour l'empêcher d'ouvrir l'enveloppe trop vite.

« Ce qui se trouve là-dedans, c'est une surprise pour nous deux. J'ai voulu nous donner la chance de mieux nous connaître, de mieux nous comprendre. Ces documents... »

Elle s'interrompt, étouffée par un filtre invisible. Ariel l'entraîne vers la causeuse, vers les douceurs de l'être.

« Ces documents contiennent l'identité de nos mères biologiques. »

Ariel s'arrête. Chacun de ses mouvements, celui du bras qui guidait, celui de la colonne vertébrale qui s'enroulait, celui du souffle qui revenait fidèlement, tout se suspend.

« Je sais que tu aurais préféré attendre, mais... si on pense à faire des enfants, ça me semble important de savoir d'où nous venons. Je n'envisage pas que le contenu de ces enveloppes sorte des murs de cette maison. On les jettera au feu après, si tu veux. Tes parents n'en sauront rien. C'est pour nous. Pour le noyau. Ça nous appartient. »

Ariel s'affale sur un coussin, avale une gorgée de porto en contemplant la boucle dorée et les secrets qu'elle enserre.

« Tu n'as aucune idée de ce qu'on va découvrir là-dedans ? »

— Non, j'ai tout fait pour attendre qu'on les ouvre ensemble.

— Bon. Alors, allons-y. »

Il y a des moments auxquels rien ne peut nous préparer. Comme de s'évanouir en serrant la main d'une inconnue. Ou bien de lire le nom de sa mère pour la première fois. On ne connaît pas les gestes, leur teneur. On ne sait plus comment respirer, cligner des yeux, avaler les pierres qui s'accumulent dans la bouche. Ariel défait la boucle, glisse le paquet de feuilles hors de l'enveloppe, le parcourt des yeux. Du bout des lèvres, il murmure le nom d'une femme pendant que Marie, à ses côtés, répète les mêmes actions. À son tour, elle prononce un nom. Comme un écho. Une ritournelle empoisonnée.

Ils restent de glace l'un à côté de l'autre, pendant longues minutes, incapables de parler, incapables de pleurer, paralysés dans un moment qui ressemble à celui que connaissent les suicidaires, les minutes assourdissantes qui s'écoulent avant qu'ils ne se décident à appuyer sur la gâchette. Enfin, Marie tend la main. Ariel lui passe ses papiers, elle lui remet les siens. Il n'y a pas d'erreur. C'est écrit noir sur blanc. Eva Volant. Deux fois le même nom. Deux lignes parallèles qui pourtant se rejoignent à la source. Une aberration géométrique. Trente-trois ans plus tôt, Eva Volant, une adolescente de quinze ans, donne naissance à deux bébés prématurés. Elle donne la fille en adoption, veut garder le fils. Un mois plus tard, le garçon est remis à une agence privée. Les trois ne devaient plus jamais se croiser.

Il leur faut des heures après les vomissements, les cris, les coups dans les murs et les convulsions pour recommencer à parler.

« Je t'aime », disent-ils d'une même voix blanche. Puis Ariel enfile son manteau et sort dans l'hiver qui craque comme un millier d'os.



Ils avaient souhaité un mariage intime mais évidemment, les convenances, la politesse et les innombrables relations de leurs familles respectives les avaient forcés à revoir leur liste d'invités. En tout, deux cent dix personnes s'étaient rassemblées pour les regarder se faire des promesses dans le plus beau jardin de la Belle Province, au pied d'un saule pleureur entouré de rosiers sauvages. Tout avait été de travers, à commencer par un orage quelques minutes avant le début de la cérémonie, jusqu'à l'indigestion qu'Ariel avait miraculeusement pu contenir au moment de prononcer ses vœux, en passant par la porte qui s'était refermée sur la main de Marie le matin des noces. Quand il lui avait glissé l'alliance au doigt, l'ongle de son annulaire était devenu tout noir. Pourtant, rien dans ces incidents malheureux ne leur était apparu comme un mauvais présage. Ils étaient si euphoriques de se marier qu'il leur fallait regarder attentivement les photos de la journée pour se souvenir qu'il avait plu, qu'ils étaient malade et blessée, que la traîne de Marie avait pris feu durant la première danse, qu'un chien errant avait fait irruption pour voler un jarret de l'agneau cuit sur la broche. Ces cafouillages les faisaient rire. Des noces catastrophiques, un mariage heureux, répétaient-ils.

Au petit matin, ils s'étaient éclipsés de la tente où des danseurs ivres continuaient de tanguer. Le ciel de nouveau limpide laissait filtrer une lune d'une luminosité irréaliste. Ils avaient suivi un petit sentier sinueux jusqu'au lac. Ils avaient blagué sur le monstre qui vivait dans ses eaux, l'avaient sommé de se montrer. Puis ils s'étaient étendus sur le quai pour faire l'amour dans une joie si exquise qu'il leur avait semblé entendre de la musique, une guitare désaccordée... Le matin les avait surpris endormis sur le vieux bois laineux, tous deux enveloppés dans les mille feuilles de la robe nuptiale. C'était, croyaient-ils, le début d'une éternité.



« Qui d'autre sait ?

— Personne.

— Les gens que tu as contactés ? Pour retrouver les pistes ?

— Deux agences différentes. La tienne, tu le sais, s'occupait exclusivement d'adoptions d'enfants juifs — ou soi-disant juifs. La mienne était gérée par des chrétiens réformistes et œuvrait à la grandeur du continent. Personne ne fera le recoupement.

— Et le gouvernement ? Ils ont des dossiers, des archives...

— Sûrement. Mais il faudrait que quelqu'un fasse des recherches très précises pour parvenir à retracer le lien.

— Ce qui risque certainement d'arriver durant les quatre années de mon mandat.

— Je ne sais pas quoi te dire. Je...

— Ne t'excuse pas, Marie. On l'aurait appris tôt ou tard. »

Leur conversation fond pour ne devenir que sanglots. Les mots ne valent plus rien de toute façon. Interdit de se répéter leur amour, impossible de feindre la froideur. Impensable d'articuler leur dégoût. Ils se sont téléphoné tous les jours depuis la nuit du 24 décembre quand Ariel est reparti à Ottawa au petit matin, les premières fois pour ne rien dire, pour entendre le souffle de l'autre, s'habituer à ce que cette vertigineuse symétrie comporte. Puis, à demi-mot, ils ont tenté d'aborder la suite des choses. La séparation de fait ; le mariage d'apparences. Plus tard, l'annonce publique. Ils attendront quelques mois pour cela. Il leur faut d'abord arriver à l'appréhender eux-mêmes. D'ici là, ils peuvent encore, lorsque la panique les prend d'assaut, s'accrocher au voile de l'illusion. Il ne s'est rien passé. Ils sont toujours mariés.

Marie demande un congé de maladie. Pendant des semaines, elle erre dans le sillage de Crapule qui trouve le moyen, même en janvier, de rapporter des carcasses sanguinolentes dont elle n'a pas la force de se débarrasser. Elle dort, pleure et maigrit, prostrée devant un écran qui, à l'instar du chat, parvient chaque jour à lui livrer l'hécatombe du monde extérieur. La neige a enseveli le sud-est du pays ; à Toronto, elle atteint le premier étage des immeubles. Huit personnes sont

mortes asphyxiées. Des hélicoptères de l'armée tournoient sans relâche pour repérer les résidents en détresse et pourtant, chaque jour, deux ou trois victimes disparaissent, englouties par l'hiver. Dans l'Ouest, des manifestations de chrétiens fondamentalistes paralysent les villes. À l'aide de croix rutilantes, les protestants brisent les vitrines des commerces et les pare-brise des voitures. Ils s'opposent au retour du cours de biologie au secondaire, une promesse électorale dont Ariel vient de s'acquitter. Dans chaque segment de trente secondes, Marie a l'impression de le retrouver. Elle imagine les décisions qu'il doit prendre, ses hésitations, ses mains moites à onze heures du soir et les magnifiques rides qui strient son front dans les moments de conflit. Parfois, elle va jusqu'à proférer des conseils comme s'il était là à lui exposer ses soucis. Ils ne sont pas faits pour être séparés. C'est la terrible conclusion qu'elle tire de la découverte de leurs origines.

De son côté, Ariel ne dort plus. Ses nuits sont habitées par des monstres, des oiseaux préhistoriques qui lui dévorent le foie. Pour leur échapper, il se plonge dans le travail, surveillant de près les opérations de sauvetage à Toronto. Il s'adresse quotidiennement aux manifestants évangélistes. Il prépare la rentrée parlementaire avec acharnement et insiste pour suivre l'évolution de chaque dossier ministériel. Il en fait trop, mais on met cela sur le compte du zèle des débuts. Personne ne soupçonne que l'excès de travail d'un chef d'État cache une catastrophe personnelle.

Une semaine avant la rentrée, une éruption de violence au Québec impose la tenue d'une réunion d'urgence. Des voitures explosent dans la métropole. Le schéma est toujours le même : de jeunes chômeurs des régions s'en prennent aux institutions non francophones de Montréal. Face à ces attentats, les organisations néo-loyalistes répondent par des menaces équivalentes. Dans les rues, les accrochages se multiplient. Le cabinet travailliste déborde de bonnes idées pour calmer le jeu.

« Je crois qu'une tournée au Québec s'impose, Goldstein.

— Avec votre chère épouse, il est temps d'entreprendre une opération de charme pour éteindre les torches de nos éternels péquenots en colère.

— Un tel langage ne peut que les séduire, c'est certain, rétorque Ariel.

— Vous pourriez commencer par la région natale de Marie? Montrer que vous êtes, par alliance, un garçon de la place?

— Quelques photos avec votre belle-famille, ce serait encore mieux! Quoi de mieux que de tremper dans la soupe séparatiste pour déjouer les chiens enragés.

— Les Leclerc seront ravis, j'en suis sûr. »

Les sarcasmes peu convaincus d'Ariel échappent aux conseillers qui repartent heureux de la collaboration de leur chef. Une fois la porte de son bureau refermée, Ariel s'effondre. Marc reste interdit.

« Voyons ! Tu savais bien que le Québec, ce serait délicat ! »

Ariel secoue la tête.

« J'ai quelque chose à te dire. J'ai besoin de ton aide et de ta discrétion absolue. On pourrait tout perdre. »



Les explosions inquiètent Marie. Si la tendance se poursuit, les figures politiques deviendront les prochaines cibles. Quelques jours après le deuxième attentat de l'année nouvelle, sa sœur débarque chez elle avec l'intention de la soustraire aux dangers de la grande ville.

« Tu es en congé de maladie ? Viens te rétablir à Saint-Roch. C'est pas au milieu des bombes que tu vas retrouver la forme. Qu'est-ce que tu as, au fait ? »

Marie soupire. Elle n'a aucune envie de quitter son foyer dont chaque angle lui rappelle Ariel. Elle peut passer des heures étendue dans leur placard à renifler l'odeur des vêtements qu'il ne portera plus, à frôler les murs où il s'est adossé, à travers lesquels leur amour a vécu. Épousseter est impensable. Chaque particule contient un peu de lui, de son ADN si proche du sien. Faute de pouvoir le voir, elle veut se vautrer dans sa poussière, s'enduire de ce qui reste de lui.

Rachel examine son air livide en sourcil-lant. Elle ne connaît que trois remèdes aux maux de l'existence : de l'exercice, un steak à

l'os et une bonne nuit de sommeil. C'est le traitement qu'elle entreprend d'infliger à sa neurasthénique de sœur, dans cet ordre, durant les six jours qu'elle décide de passer dans le chaos de la ville. Marie chancelle au cours des promenades, vomit à la seule vue de viande rouge et fait les cent pas toute la nuit, mais Rachel ne se laisse pas démonter. Jusqu'au matin où elle trouve sa sœur inanimée sur le plancher de la salle de bain, un pot de comprimés vide à ses côtés.



C'est en blanc qu'elle imaginait l'orée de la mort ; c'est le contraire qu'elle découvre. Pendant quarante-huit heures, elle a l'impression d'être attaquée par une peinture de Jackson Pollock. Un réseau de veines agitées qui se resserre autour d'elle, qui tourmente ses bras et ses jambes comme pour la noyer, pour étouffer cette partie d'elle qui veut encore vivre et damner celle qui essaie de mourir. Pour cette raison, elle décide de se battre. Elle veut bien en finir, mais pas comme ça, pas comme le dernier béluga pris dans un filet sale.

Elle s'éveille dans son lit, Rachel à sa droite, un médecin à sa gauche. Les premières paroles qu'ils lui adressent constituent des bredouillis informes. Ses réponses ne sont guère plus claires. Les mots et les sons ambiants lui parviennent comme de doux clapotis, comme si elle avait la tête sous l'eau. Le docteur balbutie quelques recommandations avant de lui faire une injection. Elle plonge

cette fois dans une mer d'or liquide. Pendant des heures, elle croit nager dans du miel, battant des membres avec une lenteur pesante et délicieuse, un exercice qui la réconforte. Elle ne mourra pas. Sa vie ne s'arrête pas ici.

Quand elle émerge de nouveau, la lumière du matin est devenue une couverture bienveillante jetée sur la maison comme sur un meuble qu'on veut protéger durant une absence prolongée. À ses côtés, Rachel sommeille, le visage agité de spasmes, en grande discussion avec un personnage rêvé.

« Où est Ariel ? » parvient à articuler Marie.

Sa sœur s'éveille ; comme à son habitude, elle est instantanément debout, l'esprit clair, prête pour l'action.

« Je ne l'ai pas appelé. Il ne sait pas ce qui s'est passé. Je n'ai avisé personne, en fait, sauf le docteur. »

Consternée, Marie tourne la tête. Sa bouche est pâteuse. Elle fait un geste en direction d'un verre d'eau posé sur la table de nuit, mais son bras retombe comme une voile dégonflée. Rachel l'aide à boire une gorgée puis se lève pour tirer une liasse de feuilles d'un tiroir. Les documents, les papiers maudits. Eva Volant. Un coup de sang ranime instantanément les membres de Marie qui se redresse.

« Pendant que tu étais inconsciente, j'ai trouvé ceci. J'ai cru bon de garder le secret sur ta tentative de suicide pour le moment. D'éviter d'ameuter les journalistes. La famille d'Ariel. La nôtre. »

Impossible de dire si son ton est dégoûté, accusateur ou indulgent. Ou rien de tout cela. Face aux tragédies et aux dilemmes moraux, Rachel reste généralement neutre. Une tête froide. Partagée entre sa rancœur envers l'indiscrétion de sa sœur et sa reconnaissance pour sa présence d'esprit, Marie ne dit rien. Sauf :

« Je crois que j'ai envie de viande rouge, maintenant. »



En février, un homme s'introduit sur le terrain de la résidence officielle au milieu de la nuit et se met à tirer dans les fenêtres. Les gardes du corps l'abattent au moment où éclate le cinquième carreau. Ariel, qui prenait une douche, n'a même pas conscience de l'attaque. L'agresseur est identifié comme Rachad Maliki, un homme aux prises avec des problèmes psychiatriques. La sécurité autour du 24, Sussex est resserrée de même que la surveillance des milices de suprémacistes blancs qui y trouvent une raison de plus pour traquer tout homme au visage plus foncé que le leur. Mais l'affaire a pour effet de fouetter Ariel, de la même manière que sa tentative de suicide ramène Marie au monde des vivants. Elle retourne à ses envolées sur l'équité intergénérationnelle ; Ariel arrive désormais à dormir, à manger, à fonctionner comme un homme et non seulement comme un homme d'État. Ils parviennent à apparaître ensemble dans des événements officiels. À les voir, on ne se doute de rien. Le tremblement qui les secoue

de l'intérieur est invisible. Ils se parlent peu, ne se touchent pas, se regardent à peine. Trop dangereux. À l'instar de Tristan et Iseult, il leur faut une épée, une lame qui les empêche de tomber l'un sur l'autre comme les particules d'une étoile qui s'effondre sur elle-même.

Un dimanche matin, un voisin vient frapper à la porte de la résidence montréalaise de bonne heure, l'air embarrassé.

« Pardon, Marie... Est-ce que vous êtes sortie de la maison aujourd'hui? »

Marie secoue la tête et avance sur le balcon, les pieds à peine protégés par des chaussettes floconneuses. Sur le mur, on a écrit en lettres vertes : *Marie Leclerc, chienne de Goldstein. Rase-toi la tête, pute des Juifs.*

Le voisin a à peine le temps de lui offrir de l'aider à repeindre. Elle ferme et verrouille la porte, fait les cent pas autour du téléphone, puis compose le numéro d'Ariel. Depuis janvier, ils ont cessé de communiquer directement. Leurs contacts s'effectuent par l'intermédiaire de Marc qui organise leurs apparitions avec discrétion et efficacité. Marie a écrit mille lettres à Ariel sans les lui envoyer. Elle les range dans les manches du peignoir de son mari, vêtement autrement plat et lugubre, peau vide. Avec le temps, sa forme se renfloue grâce aux couches successives de papier.

« C'est toi? répond Ariel à la première sonnerie.

— C'est moi. Je ne sais pas quoi faire. »

Elle lui rapporte le message qu'on a tatoué sur la maison. Bien sûr, elle sait ce qu'il faudrait faire : prendre des photos puis dissimuler l'inscription en attendant la police. Ce n'est pas là qu'elle hésite. Ce qui la tarade, c'est l'envie de grimper sur un gratte-ciel, une montagne ou n'importe quel promontoire et d'embrasser son mari au nez de la nation, de répliquer à cet assaut par un coup d'éclat. Cet affront, plus que tout le reste, vient ronger le mur péniblement érigé entre eux. Cela, elle ne sait comment le dire à Ariel. De toute manière, c'est inutile.

« Ne t'inquiète pas. Je m'en occupe. »

Elle raccroche, renversée par les quelques phrases échangées. Il en faut si peu. Elle glisse au sol comme une flaque d'eau. Planté devant elle, le chat Crapule la regarde d'un air méprisant. S'il possédait des pouces opposables, elle jurerait que c'est lui le coupable.

Toute la journée, elle attend les gens du gouvernement, ceux que vraisemblablement Ariel aura envoyés pour régler l'affaire avant l'arrivée des médias. En vain. Vers huit heures du soir, du grabuge lui parvient à l'extérieur. Convaincue que les vandales sont de retour, elle s'empare de sa bombe de poivre de Cayenne, l'eau bénite des femmes seules et nerveuses. Mais quelques secondes avant d'ouvrir la porte, elle lâche son arme sur le sol. C'est Ariel qui se trouve derrière le battant ; elle en est soudainement et absolument certaine.

Elle le découvre en manteau de ski, mains nues, grelottant en essayant de faire sauter le

couvercle d'un contenant de peinture à l'aide d'une branche sèche pendant que ses deux gardes du corps rôdent autour de la maison.

«Azur épicé», c'était bien ça, la couleur?»

Incapable de faire autrement, Marie lui ouvre les bras.



Après avoir révélé son terrible secret à Marc, Ariel a dû jurer solennellement de ne plus jamais se retrouver seul avec Marie. À cette condition, son bras droit s'est débrouillé pour effacer toute trace bureaucratique du lien de parenté entre le premier ministre et la première dame. Marie, quant à elle, a fait la même promesse à Rachel. Pourtant, ils n'ont pas le sentiment de tricher. Ils sont les vraies victimes, floués par le réel, depuis leur naissance voués à une embuscade, un piège inévitable qu'ils ne méritaient pas.

Ils font l'amour toute la nuit, portés par une crue qui les élève au-delà de la honte et de la biologie ; ils jouissent à tour de rôle, inconscients, le corps délié, la peau lavée. Ils réitèrent le seul mode d'existence possible pour eux — être ensemble. Ariel calque du doigt les traits épurés du visage de sa femme enfoui sous un drap humide.

«Je n'ai jamais trouvé qu'on se ressemblait, déclare-t-il tristement.

— On nous l'a déjà dit, pourtant.

— On dit ça de tous les amoureux. Les gens qui s'aiment finissent par prendre un air de famille.

— Les gens qui s'aiment sont tous des jumeaux, à l'origine. Les parties d'un être qui aurait été séparé en deux. Platon le décrivait comme un corps à quatre jambes et quatre bras que Zeus aurait tranché en deux par crainte de son pouvoir. Les moitiés sont condamnées à se chercher pour se retrouver. »

Un coup de vent passe, la charpente chancelle, faisant dégringoler une pluie de mots d'amour dans la pièce. Le langage du bois. Cette maison les comprend.

Des appels répétés les réveillent. Il leur faut un moment pour défaire l'enchevêtrement de leurs membres nus. La sonnerie du téléphone est un fracas incongru autour de leur noyau où rien ne garde son sens, un champ magnétique qui renverse les lois de la physique. Ils se lèvent, ni heureux, ni tristes, simplement repus, comblés de la même certitude qui porte les oiseaux migrants. Après quelques pas chancelants dans la ouate du matin, Ariel trouve son peignoir rembourré de lettres qui s'échappent des manches alors qu'il y reprend sa place. Marie flotte vers le rez-de-chaussée, déniché un sac de bagels surgelés et fait chauffer le four. La chaleur se propage rapidement. Ariel rôde autour des odeurs familières retrouvées, appelant le chat qui n'est pas rentré la veille.

« Tu dois retourner à Ottawa dès maintenant ? »

— Ça dépend des nouvelles », répond Ariel en allumant le téléviseur.

Un étrange déjà-vu se matérialise à l'écran. Leur maison. La balançoire vide clouée sur place par le poids de la neige. Sur le balcon, le pot de peinture abandonné la veille, la couche de bleu qui dissimule à moitié les injures vertes. Au bas de l'image, un titre défile. *Un autre scandale pour le Parti des travailleurs du Canada*. Les mots s'égrènent avec une lenteur agonisante. Marie écarte doucement les rideaux puis se retourne, l'air défait.

« Ils sont là », confirme-t-elle.

La barre déroulante continue sa course inéluctable. *Le premier ministre...* lit Ariel. La lentille ratisse le terrain. Les branches d'arbres cassées par la glace apparaissent. ... *marié...* poursuit le texte. La caméra frôle la voiture de fonction où les gardes du corps attendent, impassibles. ... *à sa sœur*, conclut le téléviseur. À cet instant précis, Ariel et Marie font en chœur le même souhait muet : ne plus jamais quitter les murs de cette demeure.

L'ESCALIER (Monette et Angie)

Angie a repris ses esprits. La marche a sur elle cet effet apaisant qu'elle ne saurait expliquer, qui monte de ses jambes à sa tête comme le froid grimpe lorsqu'elle sort nu-pieds, le soir. Elle est maintenant un peu honteuse de s'être emportée, d'avoir laissé Monette voir sa colère contre les oiseaux, ses gestes inutiles et sentimentaux. Dans la nature, des animaux meurent tous les jours, c'est ce que Mam affirme, et il ne faut pas s'en désoler davantage qu'on ne se réjouit de la naissance de leurs rejetons. Monette se retourne quelques fois pour tenter d'apercevoir les corbeaux, et Angie ne lui demande pas s'ils sont revenus.

Les fillettes quittent la série de terrains vagues pour retrouver une portion plus habitée de la rue, où les bâtiments sont plus hauts, plus vénérables. Angie tâte pour une énième fois la monnaie logée dans la poche de son short. Tout est là, tout va bien. Elles atteignent le pont qui enjambe un des innombrables cours d'eau sillonnant la ville, verdâtre, malodorant, et pourtant grouillant d'une formidable activité de sous-espèces de poissons, de salamandres et de têtards empêtrés dans une vase translucide laissant deviner les mouvements et soubresauts de ses habitants.

S'arrêtant à la moitié du pont, Monette penche la tête, puis lève des yeux suppliants vers Angie qui acquiesce du menton. Ravie, la petite gonfle les joues avec application avant

de lâcher vers la rivière un crachat qui émet un bruit appréciable en touchant la surface de l'eau. Satisfaite, elle reprend sa marche. Lorsqu'elle traverse seule, Angie se permet d'y laisser tomber un objet trouvé, le plus souvent un bout de bois qui flottera jusqu'à la mer. Mais pas aujourd'hui.

La rue s'anime peu à peu. De vieilles femmes balaient leur galerie avec une vigueur inattendue ; des enfants lancent des ballons dans des paniers de basketball aux mailles lâches. Des passants vont et viennent vers des magasins sans nom qui ont mystérieusement survécu à l'arrivée des grands mails en périphérie de Savannah. Dans la poche d'Angie, les pièces de monnaie tintent. Du coin de l'œil, elle reconnaît quelques filles de son école mais fait mine de ne pas les apercevoir.

Un ballon roule jusqu'aux pieds de Monette qui se penche aussitôt pour le ramasser, interrompue au dernier instant par sa sœur qui a flairé le piège. Derrière une haie, deux garçons rigolent en sourdine. Du bout de la semelle, Angie leur renvoie leur ballon couvert de crotte de chien et pousse sa cadette vers l'autre côté de la rue. Elles arrivent bientôt.

Une demi-douzaine d'adolescents sont avachis dans l'escalier de l'épicerie, vieille bâtisse dont on pourrait jurer, de loin, qu'elle est montée sur pilotis, une idée pas si saugrenue compte tenu du climat du littoral géorgien. Les jeunes mâchouillent des jujubes, du *jerky* de bœuf poivré, s'envoient des claques en se passant subrepticement des objets invisibles, s'exerçant aux gestes clandestins qui feront

leur pain quotidien dans un avenir trop proche. Voyant arriver les deux fillettes, ils les examinent de ce regard oblique qui parvient à fixer sans jamais croiser les yeux, ce regard appuyé dont Monette ne comprend pas encore le poids et qu'Angie a déjà appris à esquiver.

Intimidée par le groupe qui leur laisse peu d'espace pour gravir les marches, Monette s'arrête, mais Angie la pousse, consciente de l'importance de ne pas ralentir, de ne pas prêter le flanc à la meute. Nerveuse, la petite trébuche en grimpant l'escalier ; les garçons ricanent. Angie voit les épaules menues s'affaisser et, prestement, elle soulève sa sœur pour la remettre sur ses pieds. Comme lorsqu'elle marche dans le boisé, il lui semble que des serpents peuvent surgir de part et d'autre pour s'entortiller autour de ses pieds ; elle aurait envie de courir jusqu'à l'intérieur du magasin mais se retient, dressant son corps anguleux d'une manière qu'elle veut forte et altière. Enfin, Monette atteint la porte, étire le bras pour l'ouvrir sans parvenir à tourner la poignée. Angie vient à sa rescousse et bientôt, le tintement familier de la cloche oxydée se fait entendre. La rue disparaît ; l'air conditionné les happe avec une tendresse engourdie.

LA QUEUE DU CHAT (Simon et Carmen)

La pluie est si dense qu'on ne voit ni la baie, ni le bout du pont. Seules les lumières du rivage, celles du port et des pauvres bateaux qui s'en arrachent percent l'obscurité. Il est pourtant tôt. Carmen étire le cou pour essayer de discerner Alcatraz dans la tempête. Elle a toujours un regard pour l'île quand elle traverse la baie. Le fait de ne pas l'apercevoir l'agace.

« Regarde devant, grogne Simon sur le siège du passager.

— Si seulement ils faisaient fonctionner le phare. »

Elle fouine dans son sac à main, en tire son portable, lit un message alors que son frère soupire d'impatience à ses côtés.

« Tu sais combien de personnes meurent chaque année en tripotant leur téléphone au volant? »

Carmen hausse les épaules. Au fond d'elle-même, elle est persuadée de posséder plus que deux yeux. Lorsqu'elle regarde le paysage, elle parvient tout de même à surveiller la route devant elle. Quand elle envoie un texto, elle perçoit sans difficulté la grimace exaspérée de Simon. C'est la course qui lui a permis de développer ça. Une sorte de double vue, ou plutôt de double conscience. Une capacité à être dans son corps et ailleurs en

même temps. Simon partage ce don avec elle, seulement il ne le sait pas. Il est trop concentré sur le droit chemin pour se laisser dériver ainsi. Simon a fait des choix auxquels il s'attache, dans lesquels il marche comme un soldat.

« As-tu entendu parler de cette histoire de reconstitution, sur Alcatraz ? C'était il y a quelques mois, à l'automne, je crois bien. Une bande de jeunes ont profité d'un jour férié, alors que l'île était fermée aux touristes, pour y débarquer de nuit. Ils ont investi les cellules, les postes de garde, et ont recréé la vie du pénitencier dans les années cinquante. Ils ont laissé une longue corde de draps noués pendue à une fenêtre. Ça ne te dit rien ? Vous avez bien dû enquêter. »

Simon grommelle quelques mots qui ressemblent à « juridiction de la garde côtière » avant de se pencher pour allumer la radio. La voix de Barack Obama retentit, prononçant un message à la nation que le frère et la sœur n'écotent que d'une oreille. Le pont touche à terre. À leur droite, les dinosaures du port d'Oakland continuent de décharger les cargos avec de grands mouvements elliptiques, la pluie ne dérangeant pas le moins du monde leur mécanique grinçante. En passant près d'Emeryville, Carmen tente de distinguer, dans les hautes tours d'habitation, la fenêtre de l'appartement de leur mère. Tout comme l'île d'Alcatraz, le logement est vide, éteint et impossible à repérer dans la grisaille. Elle s'engage dans une rue large et lavée par l'averse. Au loin, l'enseigne lumineuse de l'hôpital les guide. Ici, toutes les fenêtres sont éclairées.



Dès qu'il pose le pied hors de la voiture, Simon perçoit la secousse. Instinctivement, il regarde autour de lui. Le stationnement est vaste et rien ne peut leur tomber dessus, hormis un lampadaire. Mais il faudrait être malchanceux. La main appuyée sur le toit ruisselant de l'auto, il attend. De l'autre côté du véhicule, Carmen l'imité, attentive aux ondes sismiques qui grondent sous leurs pieds. Les habitants de la région ont une attitude contradictoire par rapport aux tremblements de terre. D'un côté, ils y sont si habitués qu'ils ne se réveillent même plus quand un séisme survient la nuit. Mais ils entretiennent la conscience aiguë que l'un d'eux pourrait être « *the big one* », celui qui plongera la côte dans l'océan Pacifique, engloutissant des siècles d'histoire et inondant le reste d'un tsunami sans précédent. Simon consulte sa montre. Plus d'une minute. Rien ne s'effondre ; l'hôpital ne paraît nullement troublé. Enfin, le grondement régresse, retournant dans les entrailles bouillonnantes d'où il a émergé, et le sol se stabilise. Carmen verrouille les portières et ils se dirigent vers l'entrée des visiteurs.

« Francisca Lopez, demande Simon d'un ton sec à la réceptionniste.

— 224 », répond celle-ci du tac au tac.

Le plancher des couloirs est jonché d'objets épars. Le séisme a tout de même remué l'hôpital. Des préposés s'affairent à tout ramasser, d'autres vont et viennent dans les chambres d'où fusent des râlements épouvantés.

Du fond du corridor, une voix granuleuse leur parvient avec plus de force. À mesure qu'ils approchent, son appel devient plus distinct.

« Au secours ! À l'aide ! »

Une infirmière rougeaude sort de la chambre 224 alors que Carmen et Simon y arrivent.

« Vous êtes ses enfants ? Tant mieux, vous allez pouvoir la calmer. Elle vient de lancer sa bassine contre le mur.

— Elle était vide, j'espère ?

— À votre avis ? » répond l'infirmière en brandissant de sa main gantée un chiffon imbibé d'urine.

Carmen entre la première. Les lumières sont tamisées, les draps en bataille. Dessous se trouve une minuscule femme dont les os cassants semblent enveloppés non pas de chair mais d'un fin papier froissé. Elle s'égosille.

« Au secours ! Ne me laissez pas ici ! »

Carmen pose la main sur son bras rachitique.

« On est là, maman. Tout va bien. »

Se tournant vers elle, Frannie ouvre d'immenses yeux noirs aux pupilles indiscernables.

« Simon ? Carmen ? Dieu du ciel, vous allez me sortir d'ici. Cet immeuble de merde va s'écrouler et ces connards de médecins vont me laisser crever toute seule. »

Simon s'approche. Il sait qu'il devrait toucher sa mère pour la rassurer, poser un baiser sur son front, mais il n'y arrive pas. Depuis des années maintenant, le dédain tiède qu'il ressentait pour le corps de Frannie s'est transformé en aversion. Sa maigreur et son regard creux l'horripilent. Il s'avance et caresse l'oreiller, à quelques centimètres de sa joue.

« Le tremblement de terre est terminé, maman, fait Carmen. Il n'était pas tellement fort. Rien ne menace de s'effondrer.

— Menteuse ! » crie Frannie à sa fille.

Simon intervient.

« Regarde, on est ici, avec toi. Tu sais bien qu'on ne resterait pas là si c'était dangereux. »

Frannie pose un regard adouci sur lui.

« Si tu le dis, mon garçon. »

Tendant les mains, elle réclame ses draps. Carmen la couvre et son corps disparaît sous le coton verdâtre. Ces couleurs d'hôpital jurent avec l'énergie ardente de la patiente. Difficile de croire qu'elle a souffert d'un malaise cardiaque le jour même. Simon pense à sa femme. Quand il lui a proposé de les accompagner à l'hôpital, c'est exactement la prédiction sur laquelle elle a fondé son refus. « Je parie que vous allez la trouver en pleine forme, ta mère. Inutile de se déplacer pour ça ! » Elle s'est replongée dans un de ses innombrables dossiers urgents et Simon a claqué la porte avec fureur. Le fait de découvrir qu'elle avait raison l'enrage encore plus.

Il s'extirpe de ses pensées pour constater que Frannie placote depuis plusieurs minutes. Il n'a rien saisi de son monologue, mais heureusement, Carmen est attentive. Elle hoche la tête, ponctue le récit de « hum-hum » bien rythmés, tirant d'elle-même cette extraordinaire endurance que Simon n'a jamais pu s'expliquer. Enfant, il s'amusait à lui lancer des défis pour tester cette aptitude phénoménale. Il lui demandait de rester en équilibre sur la tête ou encore de garder un piment jalapeño dans sa bouche le plus longtemps possible. Si elle mettait fin à l'expérience, c'était toujours pour des raisons extérieures — l'intervention de Frannie, par exemple. Mais le plus souvent, c'était Simon lui-même qui, au bout d'un temps qui lui paraissait une éternité, venait la supplier d'arrêter, se maudissant d'avoir imposé une telle torture à sa sœur.



L'infirmière croisée plus tôt revient, armée d'une bassine propre. Ses gestes secs trahissent son mépris pour la patiente mais elle demeure coite. Alors qu'elle s'apprête à ressortir, Frannie lui lance :

« La prochaine fois, ne me laissez pas mariner dans ma pisse pendant une heure. Ça vous évitera que je fasse des dégâts. »

Carmen lève les yeux au ciel, se demandant s'il est possible de donner du pourboire à des employés d'hôpital. Du coin de l'œil, elle remarque que Simon danse sur un pied

puis sur l'autre. Quelque chose le tracasse. Carmen l'entraîne dans le couloir.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Il y a que j'aimerais bien voir son dossier médical. Elle a l'air plus en santé qu'un quart-arrière en début de saison. Je ne veux pas qu'on la fasse moisir ici pour rien.

— Tu veux dire que *tu* n'as pas envie de moisir ici. »

Simon esquisse un sourire contrit.

« Bon, reste avec elle, je vais aller m'informer. »

Elle s'élance dans le corridor qui retrouve petit à petit un semblant d'ordre. Les gémissements ont cessé, les flacons de médicaments éclatés sur le sol ont disparu. L'aile gériatrique a repris son atmosphère cotonneuse ponctuée de bips et de bourdonnements, lignes de vie des agonisants. Le poste des infirmiers apparaît au confluent de trois longs corridors ; Carmen aurait voulu avoir à marcher encore un kilomètre pour le trouver. Elle arrive à tolérer sa mère beaucoup mieux que son frère, mais à petites doses. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle s'est mise à courir. Adolescente, elle avait besoin d'un prétexte pour sortir de la maison et rares étaient les excuses acceptables aux yeux de Frannie. La course de fond s'est présentée comme la suite naturelle des choses : partir plus loin, plus longtemps. Si les cadets de l'armée ont réchappé Simon, ce sont les marathons qui ont sauvé Carmen.

Une employée obèse prend en note sa requête, lui assurant qu'un médecin viendra les rencontrer sous peu. À pas lents, Carmen retourne vers la chambre 224. À quelques portes de là, un vieil homme l'interpelle.

« *Hija ! Hija mia !* »

Carmen reste interdite un moment, fixant les yeux hagards, les sourcils tourmentés, la lèvre inférieure déformée.

« Je ne suis pas votre fille, monsieur. Désolée. »

Dans la chambre, Simon fait la sentinelle au pied du lit, les bras croisés, pendant que Frannie offre ses conseils sur les programmes d'études que devraient choisir Alan et Jessica, les enfants de Simon. Chaque jour depuis leur naissance, elle a trouvé quelque chose à dire au sujet de leur éducation, de leur alimentation, de leurs loisirs et de leur tenue vestimentaire. Simon subit ces interventions en fulminant intérieurement. Carmen, elle, est épargnée par cette litanie depuis le jour où elle a annoncé à sa mère que son avenir ne comprenait ni mari, ni progéniture.

Lorsqu'elle aperçoit sa fille, Frannie lui fait signe de s'approcher et lui chuchote : « Le sac ! Le sac ! » Sous une table, Carmen déniché un grand cabas de plastique. Avec un air de conspiratrice, Frannie ordonne à Simon de fermer la porte.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? »

— Rien. Seulement Bâtard. »

Carmen et Simon échangent un regard alarmé. Bâtard est le chat de gouttière que Frannie a adopté trente ans plus tôt. Elle l'a aimé d'un tel amour (ce qui, dans son cas, signifiait qu'elle lui criait dessus les trois quarts du temps) qu'à sa mort, elle n'a pu se résoudre à s'en séparer.

Délicatement, Frannie ouvre le sac, dévoilant le corps figé de l'animal, ses rayures intactes, ses oreilles dressées pour l'éternité.

« Maman ! s'écrie Simon. Range ça tout de suite ! Tu sais ce qui se passerait si quelqu'un voyait ça ? »

— Ça, ça... C'est pas un *ça*, c'est un chat. Un adorable minet ! » rétorque Frannie en flatant tendrement le pelage sec de la bête.

Carmen ne peut s'empêcher de sourire. Jadis, les moments où sa mère caressait son chat étaient les seuls épisodes de calme dans la maison, rares instants auxquels elle s'accrochait pour se rappeler que Frannie possédait un cœur. Allergique, Simon n'a jamais pu supporter l'animal qui, malheureusement pour lui, a bénéficié d'une longévité hors du commun. Par chance, sa version taxidermique semble ne pas produire d'allergènes.

« Simon a raison, maman, il faut le remettre dans le sac. On va te le confisquer si on le trouve. »

Outrée, Frannie saisit Bâtard par le cou pour le brandir bien haut.

« Je voudrais bien les voir essayer ! Personne ne me séparera de mon minet ! »

Tant bien que mal, le frère et la sœur parviennent à s'emparer de l'animal et à le cacher juste comme on frappe à la porte.



Le médecin est un homme échevelé, ce qui ne dit rien qui vaille à Simon. Certaines professions, dont la sienne et celle de docteur, exigent un certain ordre dans la tenue. Un policier ou un médecin hirsutes donnent à ceux qu'ils doivent servir et protéger une impression de chaos, d'incertitude dans un moment où plus rien ne tient en place.

À l'écart de Frannie, il résume le contenu d'un dossier apparemment étoffé. Contrairement à ce que soupçonnait Simon, leur mère est bien malade. Un sérieux malaise cardiaque l'a frappée le matin même. Les tests ont révélé que son cœur fonctionne à une fraction de sa capacité et que son sang, trop épais, la met à risque de subir des embolies ou des infarctus fatals. À ces mots, Simon sonde son propre cœur, à la recherche de tristesse, de peur. Mais c'est comme si l'espace s'était contracté tout d'un coup, jusqu'à ne contenir qu'un grain de sel, une miette de pain.

« Nous lui administrons des anticoagulants dans l'espoir que le sang se clarifie. D'ici un ou deux jours, elle pourra rentrer chez elle à condition d'être surveillée de près par un proche. »

Carmen réprime un soupir.

« Et son cœur ? Ça se répare ? s'enquiert-elle.

— À son âge, non. Tout ce qu'on peut faire, c'est l'aider à vivre avec ce qu'il en reste. »

Sur ces mots, le docteur se tait, fixant en alternance la sœur et le frère, en attente de commentaires ou de questions. Mais il n'y a rien à dire. Vivre avec ce qui reste du cœur de leur mère, c'est ce qu'ils font depuis des années.

« Alors, je suis mourante ? lance Frannie lorsqu'ils rentrent dans la chambre.

— Non, maman. Mais il faudra faire attention à ton cœur.

— Ah ! Mon cœur ! Vous savez bien qu'il s'est arrêté il y a des années. Quand j'ai perdu votre père. »

Simon se fige. Sa femme lui dit qu'il ressemble à un chien quand il fait ça. Pour tendre l'oreille, il cesse de bouger complètement. Il attend de repérer le gibier. Mais Frannie change de sujet. Pour une centième, une millième fois, la réponse lui échappe ; le lièvre file dans les hautes herbes, là où Simon ne s'aventure jamais. La vérité sur leur père est une proie rusée et agile malgré son poids. Leur Moby Dick personnel, à Carmen et lui. L'un des exploits de la vie de Frannie aura été de trouver le moyen d'évoquer leur père presque chaque jour sans jamais révéler son identité. Encore aujourd'hui, à quarante-trois et quarante-cinq ans, le frère et la sœur se téléphonent régulièrement, en plein jour comme au milieu de la nuit, pour se faire part d'une nouvelle piste, parfois crédible, mais

relevant le plus souvent de la science-fiction. Un homme qui leur ressemble, dans l'autobus. Une lettre déchirée trouvée dans les affaires de Frannie. Un commentaire sibyllin de la part d'une vieille amie de leur mère.

Claire tolère mal ces enquêtes et ces coups de fil tardifs. Femme terre à terre, elle considère qu'une personne parvenue à l'âge mûr sans connaître son père peut très bien finir sa vie dans cet état d'ignorance autour duquel elle s'est constituée. «Faites-vous une raison, pour l'amour!» Ce qu'elle articule moins volontiers, c'est son agacement face à la place que prend cette quête, à la complicité qu'elle nourrit entre son mari et sa belle-sœur. Une lutte commune qu'elle ne peut partager ni comprendre.

En regardant sa mère, Simon a soudain l'impression de le voir, ce pauvre organe rongé par les années, un cœur luisant faiblement à travers sa poitrine comme pour réclamer qu'on s'en occupe, qu'on surmonte enfin les méchancetés de Frannie pour le toucher, lui, ce muscle rouillé, à la fois innocent et coupable. Il détourne les yeux.



Frannie a repris possession de son chat empaillé qu'elle a cette fois sorti entièrement de son emballage, révélant du coup qu'il lui manque la moitié de la queue.

«Mais enfin, qu'est-ce qui lui est arrivé?» demande Carmen.

— Je ne sais pas. La petite va passer tout à l'heure pour m'apporter le bout qui manque. C'est sûrement elle qui l'a arraché pour se venger. Elle doit être jalouse.

— Sûrement, soupire Carmen, essayant d'imaginer l'adorable étudiante qui s'occupe de sa mère trois jours par semaine en train d'arracher la queue de Bâtard pendant la sieste de Frannie.

— Je devrais toujours vérifier le contenu de son sac quand elle s'en va, ajoute cette dernière. Les Noires sont toutes des voleuses.

— Maman ! »

Carmen se retient de rappeler à sa mère comment elle-même a souffert de tels préjugés, et surtout combien elle détestait qu'on lui inflige cette fouille humiliante lorsqu'elle travaillait comme femme de ménage pour les riches des collines. C'est ainsi qu'elle en était venue à délester ses patrons de leurs possessions. « Puisqu'ils me prennent déjà pour une voleuse, à quoi bon être honnête ? » Futée, elle ne s'emparait que de petits objets qu'elle cachait là où elle était certaine de ne pas être inspectée, dans son soutien-gorge, entre ses deux seins qu'elle avait plantureux à l'époque. Simon refusait en pleurant les jouets qu'elle leur rapportait, si bien que Carmen finissait par les retourner en douce chez leurs propriétaires. L'histoire de son enfance : loucher entre les frasques de sa mère et la rigidité de son frère. Elle s'étonne elle-même d'avoir poussé si droit. Il lui semble qu'elle aurait dû se développer comme le tronc

tortueux d'un de ces arbres qui cherchent le soleil tout en tentant d'échapper aux insectes.

Frannie parle au chat et la tension recule dans la pièce ; même les instruments médicaux paraissent moins pointus. Simon pianote sur son téléphone ; les infirmières passent devant la chambre sans s'arrêter et Carmen croit entendre le myocarde de sa mère se contracter, entêté, résistant. À moins que ce soit son propre cœur.

Puis le battement devient plus distinct et serré, comme le roulement d'un tambour souterrain. Pour la deuxième fois ce soir, Simon et Carmen échangent un regard tellurique et, d'un même élan, se postent de part et d'autre de leur mère, leurs corps arqués au-dessus de ses membres cassants, priant pour que le sol ne s'ouvre pas sous le lit. Frannie se met à glapir, les bras serrant Bâtard sur son ventre, pendant que la secousse s'empare du bâtiment entier. La réplique est plus forte que le premier tremblement de terre, du moins c'est l'impression que donnent les vibrations qu'elle soulève dans l'hôpital. « C'est lui ! Ça y est ! *The big one!* » crie Frannie avant de s'étrangler dans un râle déchirant. Agrippée aux poignées du lit, Carmen tente de repérer quelque chose de stable, mais son regard ne rencontre que du mouvement. Même Simon apparaît embrouillé. Elle ferme les yeux.

Lorsqu'enfin la secousse cesse, elle est surprise de trouver la chambre pratiquement intacte. Puis elle se redresse et constate qu'elle fait erreur. Les yeux éteints, la bouche ouverte, le teint gris, Frannie n'est pas intacte.

En un éclair, Simon appuie sur le bouton d'urgence et se penche sur elle.

« Elle ne respire plus ! »

Avec des gestes sûrs, il entreprend un massage cardiaque. Quelques instants plus tard, une infirmière arrive, échange quelques mots avec Simon pour repartir aussitôt en quête d'un médecin. Carmen recule, le pouce coincé entre les dents. La côte californienne n'est sans doute pas tombée dans le Pacifique mais Frannie avait raison : c'était bel et bien son *big one*.



Quand le médecin quitte la chambre, Frannie est toujours inconsciente, cette fois sous l'emprise d'un nouveau cocktail médicamenteux administré par intraveineuse. Son visage est méconnaissable. Simon se souvient de la mort du père de Claire, quelques années auparavant. La même métamorphose s'était produite sur ses traits. Comme si un morceau trop important se détachait de l'être, comme un bout de banquise qui s'effondre, défigurant l'ensemble. Cet infarctus, c'était ça. Le grand coup, le point de non-retour. Surgissant de nulle part, des larmes montent et il se détourne pour les cacher à Carmen. Celle-ci s'approche quand même et le prend par les épaules.

« Tu l'as sauvée, Simon.

— Je ne sais pas. »

Est-ce réellement un sauvetage que de ressusciter une femme de cet âge, malade à l'endroit et à l'envers, percluse de fiel et de mauvais sang? Il n'a fait que ce pour quoi il est conditionné : maintenir la vie, préserver l'ordre des choses. Ne pas laisser mourir sa mère, coûte que coûte. Il maudit ses réflexes et il se maudit de n'avoir pas pu empêcher le séisme, de n'avoir pas prévu la réplique.

« Si elle avait été sous sédatif, elle n'aurait rien senti du tremblement de terre. Son cœur n'aurait pas flanché.

— Il aurait flanché plus tard. Le docteur l'a dit. C'est un vieux muscle nécrosé. »

Lorsqu'une nouvelle équipe médicale investit les lieux afin d'effectuer d'autres tests, Carmen propose d'aller manger une bouchée à la cafétéria. L'état de Frannie est stable et ils doivent quitter la chambre de toute manière. Réalisant qu'il est affamé, Simon accepte. Une fois de plus, ils parcourent des corridors encombrés de débris, dont l'aspect reste toutefois moins désastreux que celui de Frannie. Arrivés à la cantine, ils se butent à une porte close. La secousse a provoqué un petit incendie, leur explique-t-on. La cuisine est fermée jusqu'à nouvel ordre.

Ils optent donc pour une des multiples *taquerías* qui demeurent ouvertes toute la nuit autour du campus de Berkeley. Carmen prend le volant et contourne les branches et les poubelles vides qui jonchent les rues où zigzaguent des grappes d'étudiants survoltés. « On se croirait à l'Halloween », commente-t-elle en entrant dans le restaurant.

Ils n'échangent pas un mot pendant leur repas. Simon se doute de ce qui défile dans la tête de sa sœur. Il se souvient trop bien des années de Carmen à Berkeley. Il venait lui rendre visite, dormait sur le plancher de sa chambre de coop, réduit insalubre qu'elle partageait avec une fille obèse qui ronflait horriblement, où il s'éveillait toutes les heures par crainte d'être attaqué par un rat. Admise avec l'intention de se consacrer aux mathématiques, Carmen avait opté, au bout d'un an, pour les études féministes. Elle s'était rasé les cheveux et jointe à la haie d'activistes bordant l'allée principale du campus, distribuant aux passants des tracts radicaux pour le compte d'un petit cercle responsable de la publication d'un mensuel intitulé *Queen Sappho*. À la même époque, Simon entrait à l'académie policière et voyait d'un œil suspicieux les nouveaux intérêts de sa sœur, surtout après qu'elle eut été arrêtée lors d'une manifestation. Il n'avait pourtant jamais cessé de lui rendre visite, et jamais Carmen ne lui avait servi son discours antipatriarcal. Leur relation échappait à la guerre des sexes.

Un clochard fait irruption dans le restaurant en claudiquant, brandissant une bible fatiguée. Aussitôt, les cuisiniers se dirigent vers lui pour le repousser vers la sortie.

« Le Jugement dernier ! C'est écrit ici ! La terre a tremblé ; c'est l'heure de vérité pour les fourbes ; c'est la récompense des justes. La terre réclame la vérité. »

Quelques instants plus tard, il est refoulé dans l'obscurité remuante de la rue.



Carmen garde un souvenir un peu fétide de ses années d'université. C'est là qu'elle a compris qui elle était, bien sûr, et ce fut une époque de grande effervescence. Mais les excès physiques et idéologiques qu'elle y a commis lui donnent mal au cœur lorsqu'elle y repense. En regardant les étudiants qui les entourent, elle n'arrive plus à sentir le poulx de leur belle naïveté et de l'enthousiasme de leurs premiers pas dans le monde ; elle ne voit que la suffisance et le radicalisme infects qui les caractérisent.

Ses meilleurs souvenirs sont ceux de ses courses sur la colline de Berkeley. Chaque matin, peu importe la nuit qui avait précédé, elle s'enfonçait dans la forêt aux odeurs volages et elle grimpait jusqu'au plus haut sommet de la ville, où elle pouvait planter ses deux pieds dans la terre humide en contemplant le réservoir de San Pablo d'un côté, la baie de San Francisco de l'autre et, par temps clair, imaginer au sud-ouest le toit mou de San José sous lequel vivait toujours son frère cadet.

En y repensant, elle constate que c'est dans ce qui lui semblait alors secondaire que les germes de sa vie future résidaient. Ce n'est pas le groupe qui a eu le dessus, mais son individualité ; ce ne sont pas ses études qui l'ont portée, mais sa passion pour la course — l'abstrait ne domine plus son existence. Après la fin de sa carrière olympique, elle n'a recherché que les emplois les plus terre à terre, incapable de se replonger dans la dialectique dont

elle avait dû se parer afin de définir son identité.

Elle parvient à engloutir la dernière bouchée de son burrito, un peu honteuse de trouver autant d'appétit alors que sa mère lutte entre la vie et la mort à quelques pâtés de maisons. La vérité est que Frannie a imposé il y a longtemps ce détachement à ses enfants. Il leur aurait été impossible de survivre, de devenir des adultes complets si chacune de ses sautes d'humeur les avait affectés. Sauf qu'en se protégeant du mauvais, on se protège aussi du bon, du fondamental. L'état de sa mère laisse Carmen prise dans un étrange mouvement d'aller-retour entre la compassion et la tristesse, mais elle ne ressent pas d'angoisse. Simon éprouve-t-il le même détachement ? Triturant la styromousse de son gobelet de café vide, il a l'air plutôt agité.

« Tu crois que c'était la dernière fois qu'on pouvait lui parler ? » demande-t-il.

Carmen hausse les épaules en signe d'ignorance.

« Ce serait dommage, poursuit Simon. Elle a des choses à nous dire. »

Subitement, elle comprend d'où vient la nervosité de son frère.

« Je sais bien, répond-elle. Mais même si elle revient à elle, rien ne nous assure qu'elle se décidera à nous raconter... »

Simon baisse le menton. Il pense à leur père, bien sûr. Après toutes ces années, les questions, les enquêtes, les fouilles clandestines dans les affaires de Frannie, les

démarches auprès d'autres membres de la famille, c'est le seul espoir qui leur reste. La possibilité qu'au dernier moment, leur mère finisse enfin par défaire l'étau d'acier qu'elle maintient autour de ce secret.

À cause de cet entêtement farouche de Frannie, Simon a longtemps entretenu l'idée que leur père était un criminel. Peu après avoir obtenu son titre de policier, il s'est mis à fouiner du côté des prisons, à la recherche d'un Hispanique qui aurait vécu à l'une des nombreuses adresses antérieures de leur mère. Patiemment, Carmen l'a suivi dans les pénitenciers où ils ont rencontré une douzaine de détenus qui avaient leur menton, leurs sourcils, un vague air de famille. Aucun ne se souvenait de Francisca Lopez, sauf un qui espérait sans doute en tirer une libération conditionnelle. C'était quelques mois avant le mariage de Simon. Il aurait aimé pouvoir inviter son père à ses noces. S'ils l'avaient trouvé, songe Carmen, peut-être Simon aurait-il fait des choix complètement différents. Peut-être ne serait-il pas marié à Claire, mais à une femme généreuse qui le respecterait et qui ne le tromperait pas avec d'obscurs consultants en gestion. Peut-être que si Simon finissait par apporter une réponse à la question la plus ancienne de leur existence, il mettrait enfin un terme à ce mariage pourri.

Comme chaque fois que Carmen pense à la femme de son frère, elle se fâche.

« Comment va ta nouvelle copine ? demande Simon, comme s'il lisait dans ses pensées.

— C'est fini.

— Déjà ?

— Ça ne marchait pas.

— Ben voyons !

— On n'était pas compatibles, je te dis ! Et figure-toi que certaines personnes considèrent le fait d'être malheureux en couple comme un motif valable de rupture !

— Arrête. Tu n'as pas d'enfants, tu ne peux pas te mettre à ma place.

— Justement.

— Quoi ? »

Carmen détourne le regard.

« Elle voulait un enfant ? Tu as refusé ? Carmen, tu vas en perdre combien de cette façon avant de changer d'idée ?

— Tu connais mon opinion sur le sujet.

— Mais tu as tort ! Ce n'est pas parce qu'on a eu Frannie comme mère qu'on va reproduire ses erreurs. Je suis à des lieues d'être le genre de parent qu'elle a été pour nous.

— Peut-être, mais tu t'es trouvé une femme qui n'en est pas si loin.

— Ce n'est pas vrai. Claire est peut-être froide, mais elle n'est pas folle.

— Elle est incapable d'aimer.

— Et toi aussi, on dirait ! Tu fais tout pour rester seule. »

Le frère fixe la sœur d'un regard de renard avant de s'emparer de son verre pour aller le remplir de nouveau. Carmen rumine leur

conversation. Il a raison, bien sûr, son frère a toujours raison, et toujours tort en même temps. Parce que l'amour qu'elle lui porte à lui, depuis qu'elle l'a accompagné dans ses premiers pas, prouve qu'elle a eu le dessus. Les enfants qu'on abandonne des jours durant, qu'on prive de nourriture pour les punir et qu'on frappe avec des disques vinyle ne se transforment pas tous en monstres. Certains deviennent coureurs de fond.



La pluie a repris à l'extérieur, revêtant la nuit d'un manteau d'hécatombe. Des couples pressés de perdre leur virginité courent d'un auvent à l'autre pour arriver le plus vite possible aux dortoirs miraculeusement déserts en ce dimanche soir. Le café devient plus acide à chaque gorgée et Simon boit sans compassion pour son estomac qui criera grâce sous peu. Il ne peut s'empêcher de donner en partie raison à sa sœur. Qu'est-ce qu'il connaît véritablement aux enfants, à la science de transformer des bébés en adultes heureux ? À treize ans, son fils Alan semble ne jamais vouloir devenir quoi que ce soit à part un blob boulimique d'animation japonaise et de croustilles au fromage. Quant à sa fille, chaque centimètre de liberté gagné ne lui sert qu'à s'éloigner des valeurs que Simon tente de lui transmettre et à s'enfoncer toujours plus dans la marginalité. Lorsqu'il a pris la décision de se marier et de fonder une famille, Simon n'aurait jamais cru qu'on puisse se sentir aussi loin des personnes censées nous être les plus proches.

«Tu sais, je pense que Jessica gagnerait à passer du temps avec toi.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça?

— Je ne sais pas. Elle change.

— Elle est gaie?

— Je ne crois pas. Elle est seulement... différente. Et les gens dont elle s'entoure... C'est peut-être une phase comme celle que tu as traversée.

— Ce n'est pas toujours une simple phase. »

Simon soupire. Le café commence déjà à fomentier une révolte dans son œsophage. Il repense à Jessica, rentrée à onze heures du soir la veille, ressortie en douce par l'escalier de secours à une heure, revenue par la même voie à cinq heures du matin avec des contorsions de bête de cirque. Il pense aux bonbonnes de peinture, au pied-de-biche et autres outils trouvés au fond de son placard. Il revoit le tract chiffonné dans sa corbeille, couvert d'indications codées, et les photos d'un vieux bunker militaire dissimulées sous son matelas. Chaque fois qu'il fouille dans les affaires de sa fille, c'est à la recherche de drogue, de condoms, les armes du crime ordinaires des adolescentes. Mais ce qu'il trouve est beaucoup plus troublant et énigmatique.

Il a été bien plus facile de confirmer que Claire le trompait. Il a suffi d'une inspection rapide de son sac de sport dans lequel des vêtements parfaitement propres cachaient des dessous de dentelle noire. Curieusement, il admire la complexité du secret de sa fille. Elle, au moins, ne réduit pas Simon à un cliché

pathétique. Il n'a jamais parlé à Claire de ses découvertes — celles concernant ses infidélités n'en valent pas la peine et celles au sujet de Jessica sont trop étranges. Il refuse de les soumettre aux réactions banales de sa femme.

«Tu te souviens de Marcus Wilson?» demande Carmen en le tirant de ses réflexions.

Elle non plus ne peut s'empêcher de penser à leur père, ce soir. Simon opine du menton, submergé par les souvenirs. Ils avaient quatorze et seize ans. Exaspérée par leurs questions incessantes au sujet de leurs origines, Frannie leur avait ordonné de prendre un grand parapluie et de l'attendre dans la voiture. Ils avaient roulé pendant une heure sous l'averse drue jusqu'à un cimetière ruisse-
lant perché à flanc de colline. Là, Frannie les avait guidés d'un pas courroucé vers une tombe modeste appartenant à un certain Marcus Wilson, mort douze ans plus tôt.

«Le voilà, votre père. C'était un alcoolique, il s'est tué en rentrant d'un bar en voiture quand vous étiez tout petits. Maintenant, ne m'en parlez plus!»

Elle avait tourné les talons aussi furieusement qu'elle était venue, laissant son fils et sa fille seuls devant la tombe. Carmen avait pleuré; Simon l'avait imitée, moins par tristesse que par souci de réagir convenablement. En réalité, il lui avait fallu plusieurs semaines pour s'habituer à cette révélation, pour l'intégrer à son histoire personnelle. Il avait un père, ce père avait un nom, un âge qui ne changerait plus, une résidence finale.

Pendant près d'un an, Carmen et lui avaient fréquenté la sépulture de Marcus Wilson assidûment, d'abord avec timidité, puis en prenant leurs aises, y laissant des fleurs, des friandises, s'y allongeant pour enfin oser parler à leur père. Carmen lui avait demandé de l'aider à obtenir une bonne note dans son S.A.T.¹ Simon y allait parfois seul pour lui confier ses inquiétudes face aux filles, aux crises de Frannie. Il pouvait y rester des heures, adossé au granit de la stèle.

Cette routine aurait pu se poursuivre toute leur vie, si seulement Frannie avait choisi un monument plus isolé, plus anonyme, un mort oublié de tous. Mais en juin de l'année suivant leur rencontre avec Marcus Wilson, alors que Simon et Carmen se préparaient à pique-niquer au cimetière, ils trouvèrent devant sa pierre tombale trois personnes recueillies, une vieille femme et deux garçons d'une vingtaine d'années, tous noirs.

Simon voulut rebrousser chemin sur-le-champ, mais Carmen ne put s'empêcher de s'approcher de la famille. En retrait, Simon attendit alors qu'elle interrompait leurs prières. Elle revint quelques instants plus tard, la mine défaite. Les deux garçons étaient les fils de Marcus Wilson, la vieille femme, sa mère. Wilson était décédé d'un cancer qu'il avait combattu pendant les cinq dernières années de sa vie.

« Il a été enterré ici parce que c'est sa ville natale, mais il est mort à Chicago. Il vivait là

1. Test standardisé d'admission à l'université.

avec sa famille. Il n'aurait pas pu connaître maman, encore moins lui faire deux enfants. Deux enfants latinos. »

Il leur avait fallu des mois pour annoncer à Frannie qu'ils avaient découvert le pot aux roses. Lorsqu'ils osèrent l'avouer, celle-ci ne comprit pas de quoi parlaient ses enfants. Le cimetière, la pluie, Marcus Wilson : elle les avait oubliés.



Une accalmie leur permet de regagner la voiture sans être engloutis. La Jeep de Carmen est recouverte de disques blancs ; des jeunes ont joué au frisbee avec les assiettes en carton de la pizzeria d'à côté. Simon trépigne d'envie d'en interpeller quelques-uns, mais Carmen parvient à le distraire en lui demandant de vérifier l'huile. Pendant qu'il s'exécute, une femme d'un certain âge s'arrête à leur hauteur.

« Pardon, je crois vous avoir déjà vue quelque part... Vous êtes une athlète, non ?

— Coureuse. Carmen Lopez.

— C'est ça ! Aux Jeux de Barcelone... Vous étiez fantastique ! Et puis à Atlanta ! Mais qu'est-ce qui s'est passé...

— Je vous remercie ! » coupe Carmen en s'engouffrant dans l'auto. Simon a à peine le temps de s'installer à ses côtés avant qu'elle ne démarre.

Le stationnement de l'hôpital est presque désert. Sept autres voitures y sont garées. Sept

autres familles veillent un mourant, ou attendent un enfant. C'est si peu. Carmen regarde son frère, étranglée par l'impression qu'ils sont seuls au monde.



L'hôpital fourmille toujours d'employés occupés à faire disparaître les traces du second tremblement de terre dans l'aile gériatrique, comme si l'absence de débris pouvait faire oublier les secousses qui arracheront ces vieux à l'existence un par un, morceau par morceau. Dans la chambre 224, une équipe de préposés s'affaire et on demande à Carmen et Simon d'attendre à l'extérieur. Ils préparent Frannie pour la nuit, explique une infirmière. Simon ignore ce que cela peut signifier. Lui mettent-ils un pyjama? Lui brossent-ils les dents? Peut-être leur mère est-elle nue, ses infinies blessures, ses laideurs et saillies exposées au grand air; peut-être espère-t-on leur épargner, à Carmen et lui, un spectacle qui les transformerait à jamais...

Alors qu'ils attendent, un docteur vient se présenter à eux, celui-ci bien coiffé quoique affligé de cernes de sueur sous les manches de son sarrau. Mais Simon peut très bien pardonner ce genre d'écart. La transpiration est le signe de l'effort vital, de l'investissement dans quelque chose. Un symptôme que lui-même chérit sur son corps, la confirmation récurrente qu'il n'est pas un mauvais policier, qu'il se soucie véritablement de son prochain.

Le médecin leur explique sans détour que le cœur de Frannie a de nouveau flanché pendant leur absence.

« Si j'étais vous, je resterais à ses côtés cette nuit. »

Les infirmières sortent en file indienne, avec l'air coupable de celles qui ont présidé à la fin d'un empire sans tenter l'impossible et, une à une, Simon leur pardonne.



Dans la pénombre, le corps de Frannie repose, simple assemblage d'os et de chairs mornes que plus rien ne tient ensemble ; son visage est déformé par les tubes qui font office de lignes de vie. Carmen et Simon tirent des chaises de chaque côté de leur mère, prêts à une nuit blanche comme un drapeau, longue comme un mât.

Ils ne disent plus rien. Parfois, ils caressent un bras, une joue, terrifiés par des esquisses de gestes qui n'ont jamais été possibles auparavant. Simon porte constamment sa main à sa poitrine ; elle brûle, il lui faudrait du lait, Carmen songe à se lever pour aller lui en chercher mais elle ne bouge pas. Il faut rester là. Le monde entier est désormais concentré ici.

Les heures passent. Carmen a dormi, à en juger par son impression de trous dans le temps. À un moment, elle constate que Bâtard est réapparu, lové contre l'épaule de sa maîtresse. Le tableau est presque joli, étrange

nature à moitié morte. Simon a dû faire ça. Simon et son grand cœur, sous toutes ses couches de règles et de restrictions.

Plus tard, elle se surprend à chanter. Ça a sans doute commencé dans son sommeil, car elle ne se souvient pas d'avoir entamé cette vieille sérénade mexicaine inexacte et désespérante ; elle ne sait même pas où elle peut l'avoir apprise. Frannie ne leur chantait jamais de berceuses. Pourtant un fragment d'enfance surgit d'entre ses lèvres pour cajoler la mourante, pour l'attirer dans ses rares zones de bonheur, l'y déposer comme on couche un bambin à l'abri, dans l'odeur du lait et des couvertures chaudes.

C'est d'abord la main, ensuite les paupières qui s'animent, tentant férocement de s'ouvrir, puis le bras qui s'élève vers le menton en tremblotant. Frannie essaie d'arracher les tubes qui lui montent dans les narines. Simon fait de son mieux pour l'en empêcher mais comme toujours, c'est peine perdue ; sa mère sait ce qu'elle veut. Un grand râle s'échappe de sa gorge. Elle est de retour.



Sa respiration est un archet qui glisse sur un violon sans cordes. Sa poitrine pousse de toutes ses forces pour guider l'air à l'intérieur, pour permettre un autre souffle. Ses pieds sont complètement frigorifiés ; déjà, le sang a abandonné, cela ne sert plus à rien de faire le grand tour. Il nourrit ce qui est indispensable, le nid palpitant de l'abdomen, la tour

impérieuse du cerveau, mais les extrémités sont désormais laissées à elles-mêmes. La gorge reste suffisamment irriguée, car il le faut. Il faut encore prononcer quelques paroles. Mais lesquelles ? Il est impossible de voir quoi que ce soit, devant les yeux plus rien qu'une turbulence, comme lorsqu'on essaie de percer les reflets du soleil qui dansent à la surface de la mer pour en distinguer les profondeurs. La colonne vertébrale vient scier le tronc où les muscles ont cessé de retenir les parois du chapiteau. Seules les côtes font encore leur travail. C'est suffisant. C'est assez pour finir ce qu'il reste à finir. Francisca Lopez ne mourra pas en silence.

« Je veux... »

Chaque atome de la pièce se rapproche d'elle comme si l'énergie du monde se concentrait autour de sa bouche pour l'aider à poursuivre. L'univers est une oreille tendue.

« Je veux... »

L'attente devient bourdonnement, la noirceur se fait lumineuse, il manque encore quelque chose, un petit effort.

« Je veux du beurre d'arachide. »

Ça y est, c'est dit, maintenant l'agitation intérieure peut se calmer, plus qu'un bon coup de vent et ce sera terminé. À travers le long souffle qui l'emporte, Francisca arrive à peine à entendre une voix murmurer : « Maman, tu es allergique aux arachides. » La voilà loin, à présent.



Le frère et la sœur se dévisagent, incrédules, dépeignés, abattus. L'électrocardiogramme émet un long timbre que Carmen se décide à tuer en appuyant sur un bouton chromé. Simon se lève, tourne en rond quatre fois dans la chambre, puis s'empare du chat et le lance sur le mur de toutes ses forces.

« Du beurre d'arachide?! »

Carmen ramasse la tête de l'animal qui roule au pied du lit.

« Elle délirait, Simon. »

Il s'affale sur sa chaise et plonge le front entre ses doigts. Carmen s'approche et pose ses mains sur ses épaules. Le corps de Frannie semble disparaître lentement, se dissoudre dans les draps où elle a uriné. L'odeur ne les dérange pas ; elle se fond dans la pièce dont les murs ont retenu les effluves de mille morts, ceux de la bile, de la peur, de la transpiration, des haleines damnées et des lèvres boursouflées qui, au dernier moment, disent n'importe quoi, parce que la fin d'une vie n'est jamais une rédemption, parce qu'on meurt comme on a vécu. Dans l'absurde et le mensonge.

On frappe trois coups feutrés puis la porte s'ouvre. Simon se lève, Carmen s'approche, tous deux éblouis par la lumière chimique qui surgit du corridor. Devant eux se tient une jeune femme à la posture oscillante. Elle regarde vers le lit, ses yeux se remplissent d'eau.

« Je suis arrivée trop tard », murmure-t-elle.

Plongeant la main dans son sac, elle tend aux orphelins deux bouts de papier et un tas de poils confus. La queue du chat Bâtard.

DES MINES D'OR EN RUSSIE (Monette et Angie)

Pour qui fréquente les supermarchés, les éta-lages de la petite épicerie de monsieur Dodge semblent avoir été victimes d'un rationne-ment digne de l'époque des guerres mon-diales. Mais pour Monette, leur contenu n'est rien de moins que princier. Elle va et vient entre deux rangées : celle des confiseries, par-semée de sucettes, de réglisses, de gommes à mâcher et de jujubes qui étincellent avec le magnétisme de pierres précieuses, et celle des pâtisseries, moins attrayantes pour l'œil, mais dont les possibilités dépassent largement celles des simples bonbons — le chocolat, la vanille, la légèreté du gâteau éponge et la fabuleuse densité du brownie.

Se détachant d'une fiche d'inventaire, mon-sieur Dodge fait mine de porter assistance à la fillette.

«Que puis-je vous conseiller, mademoi-selle? Je vois que vous regardez les gommes au savon. Un choix judicieux, si je puis me permettre ; vous en profiterez bien plus long-temps que d'un jujube vite englouti. Et puis, ça prévient les gros mots.»

Monette dévisage l'épicier d'un air suspi-cieux. Nullement démonté, celui-ci désigne un autre présentoir.

«Sinon, nous offrons cette semaine un excellent rapport qualité-prix sur les beignets au sucre en poudre. Mais attention : ils laissent

sur les vêtements des traces que maman peut facilement repérer ! »

Ignorant complètement ces recommandations, Monette continue d'arpenter la rangée des pâtisseries, satisfaite d'avoir su échapper au baratin du vendeur. Pendant qu'elle s'empare un à un des paquets gourmands pour les examiner de plus près, Angie feuillette des magazines. La première page de l'un montre un énorme troupeau de vaches mortes. Sur un autre, une coureuse s'éloigne d'un peloton serré. Au milieu de la dernière revue, Angie se perd dans les photos vertigineuses de mines d'or en Russie. Après avoir fait le tour du photoreportage, elle comprend qu'elle doit venir en aide à sa cadette qui éprouve autant de difficulté à choisir une gâterie qu'à attacher ses chaussures. S'approchant de son petit corps qui danse de gauche à droite, elle saisit délicatement les paquets faisant l'objet de sa convoitise et lit à haute voix :

« Sucre, farine enrichie, huile de canola hydrogénée... »

Monette écoute avec attention la litanie que reprend sa sœur pour trois produits différents avant de fixer son choix sur un biscuit à la mélasse, sans doute séduite par les termes *niacine* et *couleur marron numéro vingt-huit*. Monsieur Dodge hoche la tête en fin connaisseur, approuvant le verdict de la petite qui, libérée du fardeau de la décision, le salue désormais avec bonne humeur. Angie prend quelques secondes pour profiter de la fraîcheur du magasin avant d'ouvrir la porte, de replonger dans la touffeur de la matinée qui s'étire et dans l'étoffe suffocante tissée par les

garçons qui, peut-être en prévision de la sortie des deux fillettes, ont resserré leurs rangs de sorte qu'il est pratiquement impossible de descendre l'escalier.

Agrippée à son biscuit, Monette lève un regard désespéré vers sa sœur. Cette dernière cède immédiatement à la muette supplication et soulève l'enfant qui entortille ses membres dodus autour d'elle. D'un ton ferme, Angie ordonne :

« Faites de la place. »

Comme par enchantement, les garçons se divisent, créant une allée claire où Angie peut poser un pied après l'autre, avec précaution, gardant tant bien que mal l'équilibre sous le poids de son précieux fardeau. Elle sait que, dans son dos, Monette a fermé les yeux ; elle sent aussi le biscuit à la mélasse bien calé entre son épaule et la poitrine de sa sœur, à l'abri des regards. Lorsqu'elle atteint le trottoir, une voix fuse derrière elle, arrogant organe à la mue toute récente.

« Dommage ; tu mettras une jupe la prochaine fois. Y a rien à voir de l'extérieur, mais peut-être que sous ton short t'as quelque chose qui en vaut la peine. »

Sans broncher, Angie dépose Monette sur le sol et cette dernière traverse prestement la rue, comme pour planter une frontière définitive entre elles et les adolescents. La tête haute, Angie la rejoint. Derrière son dos, elle sent la meute qui s'ébranle lentement. Les garçons se lèvent un à un, le postérieur engourdi, les jambes paresseuses, et descendent dans la rue en s'assurant d'être remarqués.

Faisant mine d'arranger une des nattes de sa sœur, Angie attend. Il est impératif de savoir quelle direction ils prendront. Priant pour qu'ils continuent vers le sud, elle fait durer la retouche pendant que Monette triture l'emballage de sa gâterie, déjà indifférente à ce qui se trame sur le trottoir opposé.

Ils paraissent hésiter une éternité avant de se mettre en route. Ils se déplacent vers le nord, vers le poney et leur maison où Mam s'acharne à frotter le plancher à l'aide de cette vieille brosse au caractère quasi animal qui a toujours existé. Sans plus attendre, Angie guide sa sœur vers l'un des multiples sentiers qui s'enfoncent vers le boisé.

« Où on va ? s'enquiert Monette.

— On passe par la voie ferrée pour rentrer. »

La petite fronce les sourcils. Elle n'aime pas les détours.

« On va peut-être voir un train ! » l'encourage l'aînée.

Monette se rassérène. C'est vrai, il y a toujours le train.

NE FAIRE QU'UN
(Madeleine et Madeleine)

Bien qu'elle se soit arraché des dizaines de cheveux gris, lutte perdue d'avance et désormais abandonnée, celui-ci fait un peu plus mal que les autres. Elle s'y reprend à trois fois, entortillant son index autour d'un des poils du sommet de son crâne, sans oser tirer. C'est finalement un craquement à l'étage qui lui fait porter le coup de grâce. À la hâte, elle glisse le fil délavé dans un sac de plastique identique à celui qui contient une mèche volée sur le peigne d'Édouard, puis couvre les formulaires d'une nappe froissée. Quelques secondes plus tard, Joanna surgit, déjà vêtue de son cuissard de cycliste, prête à entreprendre les quelque quatre-vingts kilomètres qu'elle parcourt quotidiennement « pour garder la forme ». Elle offre son plus large sourire pour ensuite sortir sans faire de bruit, laissant Madeleine s'émerveiller qu'une personne aussi imposante puisse avoir une présence aussi feutrée.

Seule de nouveau, elle finit de remplir le questionnaire avant de tout insérer dans l'enveloppe adressée à un laboratoire privé qui reçoit habituellement des cheveux d'hommes malchanceux, cocus ou suspicieux à outrance. « C'est sans doute la première fois qu'ils auront à tester un cheveu de la mère », murmure Madeleine en léchant le rabat. Elle n'a parlé à personne de ces nouvelles démarches, craignant de compliquer davantage la situation.

À l'hôpital, on a répété les analyses sanguines pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur, mais les résultats sont revenus avec la même absurde précision. Le travailleur social à qui on a confié le dossier semble déjà considérer Madeleine comme une coupable, un monstre qui aurait volé le bébé d'une autre. Le fait qu'elle soit veuve et sans autre enfant n'aide pas son cas. Un mari aurait pu témoigner en sa faveur ; un second enfant aurait permis de mettre en perspective les incompréhensibles révélations de son ADN. Une parenté vivante ou saine d'esprit aurait pu étoffer la défense qu'elle cherche faiblement à se constituer. Mais elle est seule.

L'enveloppe scellée, Madeleine rassemble son équipement de photographie pour sortir. Dehors, la lumière se fait impériale après des heures de fausse modestie. Le printemps commence à grésiller et soulève des parfums qui, chaque année, étonnent Madeleine comme si elle ne les avait jamais connus. La vase qui s'échauffe dans l'étang artificiel. Le vert-de-gris, sur la sculpture de bronze à côté des hémérocailles. Sa propre sueur, qui prend des tournures nouvelles lorsque le mercure s'aventure au-delà d'un certain seuil.

Avec précaution, elle ajuste l'objectif macro à l'appareil qu'elle fixe ensuite à un petit trépied avant de poser le bras devant la lentille. Depuis quelques jours, elle ne s'intéresse véritablement qu'à un sujet : sa peau. Elle la photographie sous ses angles les plus divers, de la chair de poule aux rides des doigts après qu'ils ont trempé dans l'eau, avide d'en pénétrer les pores, d'en traverser les couches

comme autant de cloisons qui la séparent de la vérité. Elle comprend désormais ce que son défunt mari cherchait à trouver dans ses plans rapprochés d'antennes et de pattes d'insectes. La vérité dans le minuscule. *The devil in the details.*



À l'heure du réveil d'Édouard, Madeleine est déjà sur la route. Elle préfère ne pas tomber sur son fils et ce dernier semble partager ce souhait. Elle arrive chez Paul pour trouver la maison silencieuse, béante de toutes parts, volets au vent, fenêtres ouvertes. Paul est absent. Madeleine lance quelques appels qui restent sans réponse. Décontenancée, elle se dirige vers les ruches. Elle s'est toujours tenue loin de la colonie d'abeilles, moins par crainte que par incompréhension. Mais aujourd'hui, quelque chose l'y pousse. Elle veut sentir l'essaim tourner autour d'elle, permettre aux plus curieuses des ouvrières de se poser sur ses cheveux, de butiner à ses vêtements, à l'éclat de ses bagues ; elle veut laisser le bourdonnement lui souffler un message qu'elle seule saisira.

Mais là où une vibration permanente devrait régner, elle ne trouve que le silence. Intriguée, elle s'approche, examine les structures de bois que leur propriétaire entretient avec tant de soin. Elles sont désertes. Aucune abeille en vue.

« Paul ? » crie de nouveau Madeleine.

Brusquement, elle se laisse choir au milieu des ruches et fond en sanglots. Pour la première fois depuis qu'Édouard lui a annoncé sa maladie, elle se permet de plonger au cœur du mal et de s'enfoncer là où plus rien ne tient, où le sol cède sous chaque pas. Elle enfouit ses doigts dans la terre meuble et observe ses membres se tordre de désarroi. Elle voudrait se déchirer en deux.

Au bout d'un long moment, des mains pesantes atterrissent sur ses épaules. Paul s'assoit derrière elle et la serre avec la force d'un monstre marin. Le genre d'étreinte qui coupe les sanglots et soulève la tête. Ça et là, des flaques de miel sourdent du sol.

« C'est dur, la maladie d'un proche. C'est normal de s'en faire. »

Madeleine ne répond pas. Comment expliquer à un homme habitué à la petitesse de la péninsule et à l'univers cartésien des abeilles qu'elle doit se battre pour prouver l'évidence ? Comment lui raconter qu'elle vient de glisser deux cheveux dans une enveloppe dans l'espoir de démontrer qu'elle est bien la mère de celui à qui elle a donné naissance ? Comment lui dire, surtout, qu'il n'y a rien, absolument rien de normal là-dedans ? Elle sèche ses larmes et regarde autour d'elle. Les ruches sont toujours aussi calmes.

« Où elles sont passées, tes abeilles ? »

Paul hausse les épaules.

« Volatilisées. »

— Comment ça ?

— Je ne sais pas. J'avais déjà entendu parler du phénomène, mais pour être honnête, je n'y croyais pas. Je ne croyais pas que ça pouvait arriver chez moi. »

Il s'approche de ses ruches, les effleure de la main. Sans l'essaim, elles paraissent plus petites, comme un village de poupées où Paul se déplace en géant triste. Au-dessus, de grands oiseaux traversent le ciel en éclaireurs, repèrent les barachois, remontent vers le rivage comme des flèches. Madeleine se lève, secoue ses vêtements poisseux et se dirige vers sa voiture. Elle part toujours sans dire au revoir. Paul la regarde s'éloigner puis tourne les talons pour pénétrer dans les champs indomptés où les insectes forment des conciliabules sournois et où, peut-être, ses abeilles ont pris le maquis.



Quand Joanna n'est pas sur son vélo, elle cuisine. Des lasagnes aux aubergines truffées de basilic, des tajines si épicés qu'ils donnent le vertige, des pains qui soupirent en sortant du four, des feuilletés aux légumes qui craquent comme des feuilles mortes tirées des pages d'un vieux dictionnaire. Cela aussi, elle le fait sans bruit ni bavardage, créant autour d'elle une sorte d'enceinte impénétrable que personne n'ose traverser pour lui offrir de l'aide ou lui voler un morceau de carotte. Mais Madeleine ne peut s'empêcher de la regarder depuis la pièce voisine. Lorsque leurs regards se croisent, Joanna lui dit, avec des airs de magicienne :

« Je fais du thé, vous en voulez ? »

Madeleine accepte et s'assoit devant son hôte comme si c'était elle, l'invitée. Souriante, Joanna s'adresse à elle avec un ton donnant l'impression que la conversation est entamée depuis le point du jour.

« Et vous allez bien ? »

Il est difficile de se plaindre devant une personne dont chacune des rides laisse deviner la douleur qu'il a fallu regarder, subir et surmonter pour mener une existence comme la sienne. Madeleine dodeline de la tête d'un air incertain, incapable de tirer une réponse claire des eaux troubles de sa situation.

« Votre fils est malade. Mais ses chances de rétablissement sont très bonnes. Pourquoi toute cette lourdeur dans votre maison ? » reprend Joanna.

Impossible de mentir à une femme comme elle. Avec un soupir, Madeleine laisse monter la vérité jusqu'à ses lèvres.

« C'est moi. Lors des tests, mon sang n'a pas dit ce qu'il fallait. Non seulement ils n'ont pas établi de compatibilité pour un don d'organe, mais les médecins croient qu'Édouard n'est pas mon fils.

— Et vous, vous êtes certaine qu'il est le vôtre ? Vous savez, c'est très rare, mais il arrive que les pouponnières soient le lieu d'erreurs regrettables. Il est possible de vérifier auprès de l'hôpital où vous avez accouché ?

— J'ai accouché chez une sage-femme. J'étais sa seule patiente ce jour-là.

— Hmm. Dans ce cas, c'est très étrange. »

Elle se lève et se penche sur une marmite pour vérifier l'état de son mijoté.

« Mais je suis certaine que vous aurez bientôt des éclaircissements et que l'explication est beaucoup moins terrifiante que ce que vous imaginez. Je vous le promets », insiste-t-elle devant l'air sombre de Madeleine.

De l'autre côté de la fenêtre, Miteux fait son apparition, comme convoqué par la prédiction de la Néerlandaise. Des chardons, des épines et d'autres petites choses presque vivantes hantent son pelage. Il regarde les deux femmes d'un air implorant et, d'un geste plein de compassion, Joanna glisse par l'ouverture du carreau un bout de fromage à trous qu'il s'empresse de faire disparaître.



Quand Madeleine était petite, elle aurait tout donné pour qu'on lui apprenne qu'elle n'était pas la fille de ses parents. Elle rêvait qu'un jour, un homme en complet se présente à la maison pour annoncer une erreur commise des années auparavant, alors qu'on l'avait malencontreusement échangée contre une enfant du voisinage ou, mieux encore, qu'elle était la fille de voyageurs étrangers qui venaient la récupérer en pleurant de joie pour la ramener en Bavière ou en Castille, ou dans un autre lieu où abondent les châteaux et les spectres de chevaliers sans tête.

Étant donné le peu de prévoyance de ses parents, une telle méprise n'aurait pas été si saugrenue si ce n'était de la ressemblance frappante qui existait entre eux et leur progéniture. Bien sûr, Madeleine ne voyait pas cette ressemblance. Pour les membres d'une même famille, les traits communs se perdent souvent dans l'océan des différences que l'on s'efforce de relever, a fortiori quand « être le portrait de ses parents » est un concept relevant à la fois de l'insulte et de la malédiction.

La brochure du laboratoire de génétique demande de patienter cinq jours ouvrables avant d'obtenir une réponse. Cinq jours que Madeleine passe sans manger, sans dormir, tanguant du hall du musée jusqu'au phare où elle va s'adosser à la fin de ses journées. Elle s'y assoupit un soir ; le gardien l'y trouve après l'heure de la fermeture et insiste pour la reconduire chez elle. Elle ne lui a rien dit de ses soucis, mais après des années à se côtoyer, l'un et l'autre arrivent à se deviner sans peine.

Il la raccompagne jusque dans son jardin envahi par les moustiques et, perdue dans ses questionnements, elle oublie de le remercier. Son fils lui ressemble-t-il ? Elle a toujours vu beaucoup plus de Micha que d'elle-même dans son physique comme dans sa manière d'être. Édouard n'a-t-il pas hérité de ce besoin d'espace, de liberté et de voyage qui caractérisait son père ? « Sauf que Micha n'a jamais voyagé ; il s'est exilé », se répond-elle intérieurement. Mais il possède le détachement de son père, son côté renfermé... « Sa mère n'est guère différente », réplique encore la voix.

«Ce n'est pas la même chose, riposte-t-elle, agacée, faisant sursauter Yun que Madeleine n'avait pas vue, juchée sur une branche d'arbre.

— Désolée, ajoute-t-elle à l'intention de la jeune fille qui continue de se hisser vers la cime du hêtre comme si elle espérait y dénicher des noix de coco.

— Pas de quoi, je suis bien d'accord avec vous. Les choses ne sont jamais les mêmes. »



Quand on voyage pendant des mois, il n'en faut pas beaucoup pour se sentir chez soi. Durant ses années de vagabondage, Édouard a trouvé refuge dans des autobus abandonnés, des cavernes sommaires en contrebas de voies ferrées, des hangars désaffectés où trois personnes dormaient tour à tour sur un matelas défoncé, et il a appris à chérir ces endroits avec l'affection que d'autres réservent à leur maison natale. Mais rien n'a jamais pu égaler la cabane de Nora.

Bâtie avec des feuilles de bois contre-plaqué dépareillées et de la tôle ondulée, elle aurait pu rappeler les constructions des bidonvilles si elle n'avait pas possédé ce caractère si bizarrement artistique. Malgré ses dimensions plus que modestes, la bicoque était dotée d'une douzaine de fenêtres percées à des hauteurs différentes qui répandaient sur le plancher des figures géométriques qui changeaient en fonction de l'heure du jour. Nora maintenait les lieux propres et

quiconque franchissait son seuil devait respecter l'ordre quasi maniaque qu'elle dictait à son environnement.

Nettement plus âgée que la plupart des gens qui passaient chez elle, Nora n'était pas tout à fait vieille. À vingt-deux ans, le critère sur lequel se basait Édouard pour arriver à cette conclusion était qu'il la trouvait encore désirable. Jamais elle ne consentit à raconter d'où elle venait, ni ce qui l'avait menée à se bâtir un logis si isolé, caché un kilomètre à l'intérieur des terres gouvernementales en Oregon. De toute évidence, elle avait vécu une période d'errance avant d'aboutir là puisqu'elle connaissait par cœur le réseau de chemins de fer américain de même que la manière de passer la frontière canadienne vers l'Alberta. Elle avait toujours un conseil à donner à ses visiteurs qu'elle traitait avec un mélange de bienveillance et de paternalisme bourru, mais elle ne s'étendait jamais sur ses propres voyages. On arrivait chez elle les mains pleines, accompagné d'un habitué de la maison, et elle s'emparait des vivres pour les transformer en repas phénoménaux assaisonnés d'épices sans nom qu'elle identifiait à leur odeur. Parfois, elle confisquait sans demander la permission un morceau de vêtement ou un objet qui pouvait contribuer à améliorer sa cabane et personne n'osait protester contre cette taxe arbitraire. On était bien chez Nora et on payait le prix qu'elle jugeait bon d'imposer.

Édouard avait passé chez elle un mois complet. Il avait laissé repartir les compagnons avec lesquels il était arrivé, préférant se mettre

au service de Nora qui avait besoin d'aide pour se préparer à la saison froide. Il fallait colmater les trous de la toiture et ramasser du bois en quantité suffisante pour que le petit poêle mangé par la rouille puisse maintenir un semblant de chaleur lorsque le gel viendrait gratter à la porte. Consciente des sentiments amoureux qu'Édouard pensait si bien lui dissimuler, Nora acceptait de partager son lit avec lui, le laissait se pelotonner contre elle sans permettre que les contacts aillent plus loin. Alors qu'Édouard lui révélait les plus infimes secrets de sa jeune existence, Nora écoutait sans jamais livrer la moindre information sur elle-même.

Au premier jour de froid, elle remplit un sac de victuailles et lui tendit un bon échangeable contre un billet d'autocar Greyhound.

« Va voir ta mère. »

Blessé d'être mis à la porte d'un endroit qu'il aurait voulu ne jamais quitter, Édouard s'était efforcé de masquer sa déception.

« Pourquoi ? Tu crois qu'elle s'inquiète ?

— Elle te manque. Et ce n'est pas ici que tu la trouveras. »

L'été suivant, Édouard avait tenté de retourner la voir. Bien qu'il y soit demeuré près de deux mois et que chaque heure de ce séjour soit restée gravée dans sa mémoire, il ne parvint jamais à retrouver la cabane de Nora, pas même les ruines, pas même son empreinte dans le sol.



Le facteur est passé il y a presque deux heures et Madeleine a failli ouvrir la lettre une dizaine de fois. Elle insère le coupe-papier d'étain dans le creux du rabat et juste avant le geste sec qui doit fendre la feuille, elle bloque. Comme s'il lui fallait un outil beaucoup plus tranchant, une scie ou une hache, ou encore des pinces de crabe au lieu des doigts.

Lorsque le crépuscule s'installe, elle se résout finalement à adopter une nouvelle stratégie. Elle fait bouillir de l'eau et, patiemment, tient l'enveloppe dans le jet de vapeur. Cela lui rappelle le parc de Yellowstone où la terre fume, crache de l'eau chaude et des effluves sulfureux dont les touristes interrogent les mystères. Voilà ce qu'il faudrait à Madeleine, bien plus qu'un formulaire contenant une séquence chiffrée de son ADN : une pythie à qui demander des éclaircissements. Les lettres de son nom gondolent sur l'enveloppe qui se décachette enfin.

Vingt-trois sur quarante-six, annonce la feuille. Dans sa hâte, Madeleine ignore les explications plus littérales ; tout ce qu'elle parvient à lire, c'est cette petite case qui révèle l'identité de vingt-trois chromosomes sur les quarante-six qui composent l'ADN d'Édouard. Une coïncidence parfaite. Ce n'est qu'au bout d'une minute qu'elle déchiffre la conclusion sobre mais grandiose des techniciens qui se sont penchés sur son cheveu : « Vous êtes la mère biologique de l'enfant. »

« Édouard!!! »

Madeleine se précipite à l'extérieur, le corps en feu, sa main toujours crispée sur la lettre, appelant son fils à pleins poumons. Mais elle ne le trouve nulle part. Elle poursuit sa course vers la mer puis encore jusqu'à la plage déserte où elle se dévêt pour se lancer dans les vagues et fondre dans les algues, l'iode et les œufs de poisson.



Elle arrive chez Paul au crépuscule. Il lui ouvre la porte, une serviette de table à la main, frêle et imposant sur la véranda inégale.

« Tu mangeais ? »

— Tu as faim ? »

Madeleine se défait de ses vêtements alourdis d'eau de mer, pour la seconde fois de la journée nue au grand air. Nullement désarçonné, Paul l'enlace, l'étend doucement à même le bois usé de la galerie et l'étreint, lèche le sel et pétrit sa peau de ses grandes mains bouillantes. Ses caresses traversent le corps de son amante de part en part. Prise par une houle d'une force rare, Madeleine enfle, se dédouble, se divise et se multiplie.

La nuit est tombée lorsqu'ils échouent. Paul apporte une couverture pour qu'ils puissent profiter du spectacle de ses immenses terres violacées par le ciel étoilé. Au loin, des animaux courent sans se blesser, les chevaux lancent des hennissements et des chouettes s'ébrouent dans leurs nids invisibles. Paul caresse doucement la chevelure broussailleuse de Madeleine.

« Ça va mieux, ton fils ?

— Oui. D'une certaine manière. Mais on n'a toujours pas de donneur. Et toi ? Tes abeilles ?

— Introuvables. Par chance, il me reste les chevaux. »

Il allume une cigarette, moins pour lui que pour Madeleine qui aime lui ravir des bouffées.

« On me dit que tu fais des siestes au pied du phare, ces temps-ci.

— Ça m'arrive, répond Madeleine, agacée par la fluidité avec laquelle les rumeurs voyagent dans la péninsule.

— Tu sais, si tu as du mal à dormir, tu devrais passer la nuit ici. Je pourrais te frotter le dos. »

En réponse à cette offre récurrente, Madeleine se mord les lèvres. À tâtons, elle retrouve ses vêtements dans l'obscurité et se rhabille.

« Pas cette nuit. Je dois voir mon fils. »

Paul l'étreint sans rancœur. Les raisons pour lesquelles elle revient chez lui sont les mêmes qui font qu'elle ne reste pas. Dans le faisceau d'une lampe de poche, elle marche jusqu'à sa voiture et s'éloigne sans allumer les phares.

Elle trouve la maison endormie à son arrivée. Du corridor, elle perçoit la respiration pressée d'Édouard alternant avec celle de Yun, plus lente. Depuis le rez-de-chaussée,

les ronflements secs de Joanna viennent s'ajouter à ces bruits, à toute cette humanité dépareillée enchevêtrée par le souffle. Portant la lettre du laboratoire, Madeleine pénètre dans la chambre sur la pointe des pieds et s'agenouille près du lit de son fils. Cela lui rappelle Micha, athée jusqu'au bout des ongles, mais qui persistait à se prosterner au pied du lit tous les soirs, le front incliné, les mains jointes, formulant des demandes muettes qu'il ne partageait avec personne. Madeleine se plaisait à croire qu'il créait ainsi une sorte de protection magique autour de sa petite famille. Après sa mort, elle avait compris qu'il s'était exclu lui-même de ses suppliques.

Dans la pénombre, les deux corps se retournent en parfaite symétrie. Madeleine se penche vers Édouard et murmure quelques mots à peine audibles à son oreille. Puis elle dépose la lettre sur la table de chevet avant de se relever avec précaution. Elle est déjà sortie quand les doigts d'Édouard s'animent et papillonnent jusqu'à la feuille laissée près de lui. Puis il pousse un soupir qui libère ce qui ressemble à une fumée bleue dans la pièce. Mais personne ne l'aperçoit.



Le grille-pain fait sauter les rôties. De part et d'autre de la table, Madeleine et Édouard sirotent le contenu d'une théière qui semble ne jamais vouloir s'épuiser. Les questions d'ADN ne créant plus de remous, ils sont redevenus la mère et le fils qui déjeunent le nez dans les journaux, qui traversent la matinée en silence,

qui vivent sans se regarder. Il semble toutefois à Madeleine qu'il faudrait maintenant dire quelque chose, et dans les articles et les publicités ineptes des quotidiens, elle cherche des mots qui pourraient lui servir pour parler de douleur, de fatigue, de reins et de mort. Mais ces choses n'ont pas leur place dans le cahier B de l'édition du week-end. Elle se lève pour ramasser l'assiette vide de son fils et en profite pour caresser doucement l'interminable tresse qui flotte le long d'un barreau de chaise. Il sursaute et tire sa natte contre sa poitrine.

« Arrête ça, maman. »

Madeleine s'éloigne prestement vers l'évier. Elle y dépose la vaisselle d'un mouvement qu'elle voulait doux, mais les couverts s'entrechoquent. Pourquoi ce qui devrait être facile est-il si ardu avec Édouard ? Ce dernier se lève en brandissant le journal comme s'il voulait changer de sujet alors que rien n'a été dit.

« Le pont de la Confédération sera inauguré dans quelques jours. Je ne peux pas croire que je vais manquer ça. Je m'étais promis d'être le premier à le traverser à pied. »

— Je ne crois pas qu'ils laissent passer les piétons. Et ce n'est pas le temps de te surmener.

— Ça me rend malade. »

Madeleine verse un jet de savon dans l'évier qui se remplit. Elle y plonge la main pour saisir une cuiller. L'eau est trop chaude.

« Je sais. Moi aussi. »

Un quart d'heure plus tard, les pages des journaux tournent toujours à un rythme paresseux et Yun fait irruption dans la pièce, le corps constellé de peinture blanche, à bout de souffle. Son regard se pose tour à tour sur la mère et le fils, et une mimique d'incompréhension s'installe sur son visage.

« Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous avez l'air de statues de sel ! »

Édouard se lève et entraîne son amoureuse vers la salle de séjour, laissant Madeleine seule, les doigts trempant dans l'eau savonneuse. Depuis la pièce voisine, la voix de Yun retentit comme à travers la main d'Édouard.

« Vous êtes tellement bizarres, tous les deux ! »



Des théoriciens du complot lui avaient bourré le crâne d'histoires d'extraterrestres, aussi avait-il décidé de suivre un petit groupe de saltimbanques au chômage vers le Nevada. Sa tente plantée dans un campement de fortune partagé avec une vingtaine de personnes, il avait passé une semaine à quelques kilomètres d'Area 51, scrutant le ciel en quête d'une confirmation. Mais le pouvoir des légendes du désert tient à ce qu'elles ne sont jamais prouvées. Elles planent au ras du sol pour étrangler les chevilles des marcheurs, leur couper l'appétit et accaparer leur sommeil jusqu'à ce qu'ils deviennent fous.

Un soir, une fille à la chevelure violette avait extirpé de son barda un gigantesque sac de champignons qu'elle avait cueillis elle-même dans les Rocheuses. Édouard avait avalé trois dégoûtants cèpes encore humides. Après avoir passé quelques heures à voir les étoiles danser et les membres de ses amis se déformer, il avait décidé d'aller se promener seul dans le paysage lunaire qui les entourait. Rapidement, l'émerveillement avait fait place à la terreur. Chaque lueur, chaque bruissement devenait celui d'un monstre tapi dans la nuit du Mojave, prêt à l'enlever, à l'autopsier, à sonder la bêtise de son corps d'humain, de son cerveau harnaché à des buts désespérément vains.

Roulé en boule contre un rocher poreux, il avait passé une éternité à supplier qu'on l'épargne, qu'on le laisse tranquille sur sa planète bornée. Mais la terreur ne le quittait pas. Alors il s'était relevé, résolu à regagner le campement où il espérait trouver du réconfort dans les bras de la fille aux cheveux violets ou d'une autre. Il avait marché en cercles concentriques durant des heures, incapable de retourner à son point de départ. C'est alors qu'il l'avait aperçue, là, au milieu de nulle part, une cabine téléphonique qui semblait n'attendre que lui. Sans réfléchir, il avait composé avec une lenteur subaquatique l'unique numéro qu'il connaissait par cœur, celui de sa mère. C'était la seule qui pouvait le consoler en ce moment, la seule à qui il pouvait expliquer qu'il était plus perdu que jamais et demander comment retrouver son chemin.

La sonnerie retentit longuement et Édouard fut plongé dans le rêve qu'il faisait de manière récurrente depuis son départ de la maison, où il appelait chez lui sans arriver à ouvrir la bouche, écoutant la voix de sa mère dire « Allo? Allo? » sans parvenir à répondre quoi que ce soit. Cette fois, l'inverse se produisit. Quelqu'un décrocha sans parler. À la respiration calme qui pulsait au bout du fil, Édouard devina qu'il s'agissait de Madeleine. Il entreprit de lui raconter sa nuit, le feu de joie, les champignons, sa promenade et son égarement, pour finalement se mettre à pleurer, envahi par un flot de souvenirs — le visage de son père, le jardin de son enfance, l'air de la côte acadienne et l'époque où il était si facile d'être le fils de quelqu'un.

Son monologue terminé, il attendit une réponse qui ne vint pas. Mais avant de raccrocher, il lui sembla entendre à travers le récepteur la pâle vibration d'une corne de brume. Lorsqu'il sortit de la cabine, le jour se levait avec des gestes somptueux, déployant des doigts roses, bleus, orangés sur le désert. Au loin, le campement lui était apparu. Madeleine ne fit jamais mention de cet appel. Quelques années plus tard, la ligne téléphonique du Mojave serait débranchée pour de bon.



On n'a rien négligé. Ses cheveux et son sang, encore une fois, mais aussi des cellules de sa bouche, de son épiderme ; des biopsies de son utérus et de sa glande thyroïde. Elle a même décelé, dans les yeux d'un des trois

médecins penchés sur son cas, un regard avide posé sur ses dents. Les mâchoires résolument closes, elle les a laissés prendre ce dont ils avaient besoin, le nécessaire pour résoudre l'énigme de son corps. Madeleine quitte l'hôpital avec l'impression d'être un fruit pressé jusqu'à la pulpe.

Le retour se fait à une vitesse inhabituelle. C'est le genre de journée où les nuages effacent le jour une heure plus tôt que la normale. Elle se gare devant la maison et il lui semble que l'espace est restreint, le ciel rétréci. Tout est plus proche, tout est à portée de main. Lorsqu'elle pénètre dans le vestibule, elle trouve Yun qui l'y attend, figée à la manière d'un chien d'arrêt.

« Édouard est tombé. Il a eu une faiblesse à vélo.

— Comment ça, à vélo ? Où est-il ?

— Ils l'ont transporté à Caraquet. Ils m'ont dit de ne pas m'inquiéter, il a seulement quelques coupures et des bleus.

— On y va. »

Au moment de partir, elle jette un regard à Miteux lové dans un fauteuil, sourd à l'agitation, une patte nonchalamment posée sur un manuel de géologie ayant appartenu à Micha. « Veillez sur lui », ordonne-t-elle silencieusement aux murs centenaires qui depuis des générations soutiennent et veillent, divisent et guettent.



Dans un sens, les ambulanciers n'ont pas eu tort. Les blessures d'Édouard ne sont que superficielles. Mais les conséquences s'avèrent catastrophiques pour lui. Le fait qu'il lui soit désormais interdit de quitter la maison le rend encore plus malade que ses reins défectueux. D'humeur massacrate, il tourne en rond en envoyant des coups de pied à Miteux, refuse de se raser et n'ouvre la bouche que pour râler. Seule Yun parvient à le déridier. Ils passent des heures vautrés sur des chaises longues à regarder des atlas, des cartes géographiques et des livres de voyage désuets, complotant comme des conquistadores qui s'apprêtent à s'emparer d'un continent. Madeleine les observe de loin, priant pour que quelque chose arrive, un coup de téléphone, un tremblement de terre, une note de musique égarée qui viendrait repousser l'immobilité, le prisme noir à travers lequel l'été naissant se ternit.

Un front chaud passe, nullement intimidé par les courants glacials de l'Atlantique. Madeleine ne trouve rien de mieux à faire que de tenter de le tenir en respect à l'aide d'un éventail rouge dont la peinture s'écaille à chaque coup de vent. Le chat semble encore plus miteux que d'habitude, son pelage lourd d'une humidité qui lui donne une forme irrégulière. Toutes ses demandes de caresses restent lettre morte. De toute manière, sa maîtresse se sent incapable de faire quoi que ce soit. La canicule s'est chargée de stupéfier ce qui remuait encore.

Et pourtant, elle se lève d'un bond quand la sonnerie du téléphone retentit. C'est peut-être le rein. C'est peut-être Paul qui a retrouvé ses abeilles. C'est peut-être une corne de brume. Elle répond. La voix de son médecin est différente. Elle l'a connue froide, ferme, porteuse d'une pointe d'accusation, puis contrite, inquisitrice, transportée par la curiosité scientifique. Cette fois elle est douce, incroyablement douce et amicale. Quand il lui propose de la rencontrer sur la grève plutôt qu'à l'hôpital, elle comprend qu'il a quelque chose à lui annoncer qu'il n'a jamais eu à dire à qui que ce soit. Elle prend la route du village, à pied, comme une vagabonde. Elle marche jusqu'à la mer.



Le médecin est pieds nus.

«C'est incroyable, dit-il. Je suis venu pratiquer à Bathurst parce que j'aime la mer et pourtant, en cinq ans, je n'y suis venu que deux ou trois fois.

— Trop occupé ?

— J'oublie. La plage est là, jamais bien loin, mais je n'y pense plus. C'est bête. »

Les vagues viennent encercler ses pieds d'algues. Il se dégage et s'approche de Madeleine pour l'entraîner vers un tronc d'arbre lavé par l'océan où il l'invite à s'asseoir.

« Comme vous le savez, Madeleine, nous tentons depuis plusieurs semaines de comprendre votre situation, qui est très parti-

culière, pour ne pas dire inouïe. Comme l'équipe de l'Hôpital Chaleur peinait à trouver une explication, j'ai rendu visite à des confrères qui se spécialisent dans la recherche en génétique, dans l'État de New York. Ce sont eux qui m'ont aidé à trouver des réponses à nos questions. Je reviens tout juste de ce petit voyage et je vous ai appelée dès mon arrivée. »

Madeleine avise la valise posée dans le sable, propre et intacte. Rien à voir avec les bagages de son fils et ceux de sa race. Le praticien prend une grande inspiration, comme s'il s'apprêtait à plonger en eau profonde.

« Vous êtes deux. »

Le ton se veut solennel, mais la déclaration est trop abracadabrante.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire qu'il y a deux ADN distincts en vous parce que votre corps contient deux êtres humains. »

Madeleine ouvre la bouche et le vent du large s'y engouffre trop vite. Elle tousse.

« Comment est-ce possible ? »

Le médecin ouvre sa mallette, farfouille dans des papiers qui n'ont vraisemblablement rien à voir avec le cas de Madeleine, mais il faut des documents pour appuyer ce genre de diagnostic, n'importe quels documents.

« Il semble que vous ayez eu une sœur jumelle avec qui vous avez fusionné *in utero*. En fait, dire "vous aviez une sœur jumelle" n'est pas exact. Il faudrait vous dire : vous êtes

des jumelles. Car ce n'est pas l'une qui a envahi l'autre. Vous êtes deux parties égales et indissociables d'un tout. »

Madeleine se lève, incapable d'ajouter quoi que ce soit. Ses talons creusent le sable et elle a l'impression de les sentir pour la première fois de sa vie. Elle se met à pleurer.

« Vous n'êtes pas la seule, ajoute le médecin comme pour la consoler. Il y a quelques cas documentés, rarissimes, mais bien réels. Les patients qui sont dans cette situation sont appelés des chimères.

— Une chimère... murmure Madeleine. La science a dû aller puiser dans la mythologie pour expliquer ce que je suis.

— Une des jumelles a pris possession du système sanguin ; l'autre de l'épiderme et des cheveux, et ainsi de suite. Vous vous êtes en quelque sorte réparti les différentes zones d'un même corps.

— Le mien ou le sien ?

— Le vôtre. Les deux corps. Je peux tenter de vous l'expliquer ainsi : si le processus de fusion ne s'était pas poursuivi jusqu'au bout, vous seriez devenues des sœurs siamoises. Vous saisissez ? Il y a en vous la même séparation qui existe entre deux individus, entre deux jumelles. La cloison est simplement imperceptible, parce qu'il n'y a qu'un seul corps. Et un seul cerveau, bien entendu. »

Médusée, Madeleine ouvre les doigts et les déplace sur son ventre, sur ses bras, sur ses jambes, s'efforçant de sentir deux femmes là où il n'y en a qu'une. En se posant ainsi

comme arbitre de son propre corps, il lui semble qu'elle vient ajouter un troisième terme à l'équation. La vérité qu'elle tente tant bien que mal d'attraper explose dans son esprit. Elle avance, observant ses orteils déformés sous l'eau. « Un pied à l'une, un pied à l'autre », murmure-t-elle tout en sachant que ce n'est pas exact. « La peau à l'une, le sang à l'autre. Les os contre les poils. L'ongle mais pas le muscle. » Le médecin s'approche d'elle, sa mallette pendue à sa main, son pantalon roulé sous les genoux.

« Vous avez des questions ? demande-t-il doucement.

— Des centaines, s'écrie Madeleine en riant à travers ses larmes. Dites-moi au moins cela : qui est la mère d'Édouard ?

— Eh bien, je suppose que c'est celle qui a pris possession du système reproducteur. La même qui se trouve dans vos cheveux. Mais pas dans votre sang.

— Alors, vous n'aviez pas entièrement tort. Je ne suis pas tout à fait sa mère.

— De quel “je” parlez-vous ? Votre “je” inclut la mère d'Édouard, Madeleine. Et de toute façon, je crois que ces distinctions se perdent au-delà de vous-même. »

La marée a monté d'au moins un mètre. Quand le docteur disparaît, Madeleine se laisse choir dans l'eau. Sa jupe forme une corolle mouvante autour d'elle et elle jurerait que ses côtes dansent de part et d'autre de sa colonne, que ses membres se désarticulent.

Comme si son corps devait se déconstruire pour qu'elle puisse le ressaisir, le recalculer.

« Je suis deux, je suis deux, je suis deux », répète-t-elle en enlaçant ses doigts en une prière forcenée pour déchiffrer dans l'enchevêtrement de phalanges l'ombre d'une évidence. « Je suis jumelles », ajoute-t-elle, décontenancée de découvrir que la seule manière de dire la vérité à son sujet est de défier la grammaire.

Au bout d'une heure, peut-être deux, les mots se perdent. Elle se laisse couler dans le va-et-vient de l'eau ; elle s'entoure de ses bras et tâche d'étreindre son tronc, de s'embrasser tout entière. Au loin, la forme d'une embarcation se détache des vagues. Une petite voile isocèle avec au pied du mât une créature à la chevelure noire rendue oblique par le vent. La silhouette envoie la main, un salut auquel Madeleine répond avec la certitude qu'il s'agit bel et bien de Yun.



Édouard avait passé deux jours avec le camionneur. Il n'était pas comme les autres — d'abord, il n'était pas gros. La plupart de ses confrères développaient dès les premières années de leur service un embonpoint qui entraînait une multitude de tracas et de maladies qui finissaient par les emporter. Mais Joe était resté mince et Édouard aurait été incapable de dire s'il avait trente ou cinquante ans. Sa moustache d'un blond presque blanc n'aidait pas. Même s'il ne paraissait pas

particulièrement imbu de lui-même, il avait collé son portrait au rétroviseur et il ne descendait jamais de son camion sans avoir effleuré le cliché d'un coup de pouce.

Joe parlait peu. Il se rendait en Oklahoma par les routes droites et fulgurantes des plaines mais ne nommait jamais l'État par son nom, privilégiant le terme « Dust Bowl » comme s'il était né en 1920 dans une famille de fermiers ruinés. La plupart des camionneurs aimaient parler de leur contrée d'origine ; celui-ci restait peu bavard quant à sa ville natale. Il fumait des cigarillos dont les effluves de cerise coulaient par la fenêtre entrouverte et évitait minutieusement les émissions religieuses à la radio, tout comme les chaînes de country, leur préférant de rares diffusions de musique classique. Il n'utilisait jamais son émetteur pour parler aux autres camionneurs et ne les saluait pas en les croisant. Lorsqu'il dépassait la carcasse d'un cerf ou d'un coyote au bord de la route, il se signalait.

La seule nuit qu'Édouard passa avec Joe, ce dernier insista pour lui céder sa couchette, optant pour la belle étoile. Jeune et incorrigible, Édouard en avait profité pour inviter la serveuse du *truck stop* à l'accompagner dans la cabine une fois son quart de travail terminé. Elle mesurait à peine un mètre cinquante et avait les seins comme des ballons d'anniversaire. Au petit matin, quand ils s'étaient glissés dehors pour un dernier baiser, Édouard avait vu Joe étendu les bras en croix sur le toit de la remorque, crucifié entre l'insomnie et les rêves, entre la Voie lactée et le bitume.

Ils avaient atteint l'Oklahoma en fin d'après-midi. Joe avait alors quitté l'*interstate* pour prendre une route secondaire criblée de nids-de-poule. Édouard, qui n'allait nulle part en particulier, s'était laissé transporter en silence. À l'arrière, le métal de la remorque résonnait comme une cymbale fêlée. On aurait dit que le camion roulait à vide. Enfin, Joe s'était arrêté en bordure d'une petite ville, à côté d'un cimetière. Sans mot dire, il était descendu pour se diriger vers les tombes où, rapidement, il avait trouvé celle qu'il cherchait pour s'y agenouiller.

Édouard avait attendu deux heures que le camionneur se relève et revienne prendre le volant avant de comprendre qu'ils étaient arrivés à destination. Résolu à repartir avec la première voiture qui s'arrêterait, Édouard s'était approché de Joe pour le saluer. Sur la tombe où celui-ci se recueillait se trouvaient quelques fleurs sauvages, plusieurs pierres de formes et de couleurs diverses disposées en un petit monticule, ainsi qu'une photographie que Joe venait vraisemblablement de déposer. Sur le cliché, il apparaissait deux fois, un premier Joe enlaçant les épaules d'un second Joe lui aussi vêtu d'un blouson en jean, lui aussi brandissant une bouteille de bière. Un seul portait une casquette des Chiefs.

Édouard s'était éclairci la voix pour attirer l'attention du camionneur. Ce dernier n'avait pas bronché. Timidement, le voyageur avait articulé de modestes remerciements mais il avait été interrompu par le bras sec du camionneur, soudainement dressé en l'air

pour faire taire la voix qui troublait son recueillement.

Pendant une heure encore, Joe ne se retourna pas, n'émit aucun son, comme calcifié devant la tombe de son double. Une voiture stoppa et emporta Édouard vers l'est, et les jumeaux restèrent seuls en un tête-à-tête immatériel. Chaque fois qu'il y repense, Édouard est envahi par la honte.



Madeleine a beau se répéter qu'elle est deux, la nouvelle a fait fondre sur elle un sentiment de solitude accablant. Elle ne peut s'empêcher de repenser à l'époque où, enfant, elle passait ses journées à jouer dans un placard avec des figurines sans visage. Toutes ces heures terribles et mornes, elle aurait pu les vivre avec une autre petite fille, dans les rires étouffés et les secrets. « Peut-être que c'est ce qui nous a permis de survivre », se dit-elle pour s'encourager. « Si on n'avait pas fusionné, on n'aurait pas eu la force. »

Les chaleurs deviennent trop denses pour l'agitation humaine. Madeleine s'y abandonne, scrutant le ciel dans l'espoir fou d'y déceler un nuage ou un iceberg de passage. Dans la maison mise en sourdine par la canicule, le chat se lèche péniblement, traînant un boulet invisible pendant qu'Édouard se repose. Sa santé se détériore jour après jour malgré la dialyse et la pléthore de médicaments qu'il ingurgite chaque matin. Il s'est montré plutôt indifférent à l'annonce de la

nature chimérique de Madeleine. Alors que Joanna s'est empressée de la serrer dans ses bras et que Yun s'est précipitée dans les livres pour se renseigner sur le phénomène, Édouard s'est contenté d'un hochement de tête.

« Ça ne m'étonne pas tant que ça. Ça explique pourquoi tu parles toute seule sans arrêt. »

Madeleine avait mordu son pouce. Quelques jours plus tard, elle a trouvé un dessin sur la table basse du salon. Une femme hybride, mi-requin, mi-biche.

Les petites heures du matin la trouvent assise à la table de la cuisine. Elle se prend à désirer la présence de Micha, qui aurait envisagé la situation avec la même imperturbabilité qu'il affectait devant la plupart des bizarreries et des drames du monde qui l'entourait. Cette froideur agaçait parfois Madeleine, mais elle avait des propriétés calmantes lorsque, vers trois heures du matin, la panique grattait à la porte. Une nuit, Joanna descend comme si elle avait entendu l'appel de son hôte. Sur la pointe des pieds, elle la rejoint et s'assoit près d'elle.

« Insomnie ou randonnée hâtive ? s'enquiert Madeleine.

— Un peu des deux, répond son invitée lentement, avec sa manière d'appuyer sur les consonnes. Incapable de me rendormir, alors je sors. »

Du doigt, Madeleine ramasse les miettes du dernier repas et les rassemble en un petit nid délimité par un des carreaux de la nappe.

« Et vous allez bien ? » demande Joanna.

Madeleine sourit, ajoute quelques parcelles de pain sur le monticule.

« Ça va.

— Vous permettez une question ?

— Oui.

— Est-ce que vous vous souvenez ?

— De quoi ?

— De quand vous étiez séparées ? »

Madeleine ferme les yeux pour mieux se concentrer, tentant d'apercevoir ce qu'elle a mis tant de force à imaginer que c'est déjà devenu une sorte de souvenir — le rose du monde utérin, ses mouvements aquatiques, une forme amibienne qui danse près d'elle, qui l'effleure dans l'onde amniotique.

« Non. Nous étions trop petites.

— C'est dommage. Imaginez si vous pouviez vous rappeler la sensation de fusionner avec un autre être humain. En un sens, vous avez vécu dès les premiers instants de votre existence ce que tout le monde passe sa vie à désirer. »

Déposant sa tasse où flottent les derniers sédiments de la camomille, Madeleine se lève, s'approche de Joanna et l'embrasse sur la joue. Dehors, le soleil se montre. Partout sur la péninsule, les bêtes piaffent d'impatience.



Au village, le défilé de la compassion a repris dans les allées de l'épicerie. On s'arrête pour demander des nouvelles d'Édouard dans l'espoir de repartir avec des éclaircissements, des anecdotes, un point de vue privilégié sur la chimère.

« Est-ce que tu manges plus qu'une personne normale ? »

« Si tu te blesses, as-tu mal seulement dans la moitié du corps ? »

« Crois-tu que tu as deux âmes ? »

Madeleine s'efforce de rester patiente, répond comme elle peut aux questions étranges et élude les questions imbéciles. La réunion du conseil d'administration du musée du phare ne se passe guère mieux. Espérant prévenir les remarques importunes de ses confrères, Madeleine soulève un rapport épais comme une miche de pain et tâche de commencer sa présentation le plus vite possible, mais le regard scrutateur de l'assemblée lui coupe le souffle. Le silence devient pesant ; Madeleine est figée face à tant d'yeux fixés sur elle, face à ces collègues qui ne s'intéressent plus à l'achalandage ni aux recettes du phare, mais au petit musée des horreurs qu'elle incarne. Elle contemple leurs blocs-notes couverts de gribouillis, leurs stylos épuisés, l'obligatoire tasse de café acide qu'ils laissent flotter devant leur visage pour mieux l'observer à la dérobée alors qu'elle décortique les courbes de fréquentation pour finalement s'interrompre.

« Je ne vais pas me scinder en deux, si c'est ce qui vous inquiète. Vous pouvez arrêter de me dévisager. »

Mal à l'aise, les administrateurs se tortillent sur leurs chaises à roulettes.

« J'insiste », ajoute-t-elle, étonnée par sa fermeté.

Quelques rires fusent, quelques regards entendus traversent la pièce. Ils s'y attendaient. Ils sont là pour cela. Ils sont venus pour la voir perdre les pédales.

« Je sais à quel point votre monde est petit. À quel point vous avez besoin des monstres et des miracles des autres. Mais je ne suis ni l'un ni l'autre. Vous savez tous lire, je vous laisse donc en bonne compagnie. Débrouillez-vous sans moi. »

Sous le regard ahuri de l'assemblée, Madeleine lance l'épais rapport qui atterrit sur la table comme un corps endormi puis claque la porte. Elle se retrouve encore une fois au pied du phare où elle s'adosse face aux embruns. Elle inspire l'infini et la multitude de l'océan qui ne se compte pas, ni un, ni deux, ni cent ; un monde pluriel et incalculable devant lequel elle a envie de s'agenouiller. Au loin, elle aperçoit Yun, les deux pieds plantés sur le pont d'un voilier fin comme une lance dont la cabine ressemble étrangement à l'habitacle d'une Chevrolet Monte Carlo.



À sa sortie, le gardien s'approche d'elle en clopinant. Elle fourrage dans son sac pour trouver ses clés. Il pose sa main sur son poignet pour interrompre sa fouille frénétique. Il ne l'a jamais touchée de cette manière.

« J'ai un cadeau pour vous. »

Farfouillant dans la poche de son veston, il en tire une pierre où le bleu et le blanc se mélangent en une sorte de spirale minérale.

« Je l'ai ramassée il y a bien longtemps sur la grève. Je savais qu'elle venait de loin, d'un autre monde, et qu'elle était là pour quelqu'un. Alors je l'ai gardée au fond de ma poche. Elle est à vous. Cette pierre, c'est vous.

— Vous me trouvez si froide que ça ? »

Monsieur le gardien sourit.

« Je n'ai pas dit que c'était votre cœur. J'ai dit que c'était vous. Vous n'êtes pas seule, Madeleine. Ne l'oubliez pas. »

Les doigts de Madeleine caressent doucement la fraîcheur du caillou alors que le gardien s'éloigne de son pas lent, empreint de certitudes. « Pour lui, murmure Madeleine, le monde n'est rien d'autre qu'étrange et bicornu. Il ne s'attend pas à autre chose. » Elle tire la pierre de sa poche et la porte à ses lèvres.



Le deuxième oreiller de Paul renferme toujours trop d'odeurs. Dans chaque pli de la taie, elle trouve un parfum différent. Des roses. De la lavande. Un peu de tabac. Le tout lui donne envie d'éternuer mais c'est un soupir qui s'échappe plutôt.

« Je t'ennuie ? fait Paul en lui caressant la tempe.

— Tu m'étourdis. »

Il se lève pour ouvrir le rideau, laisser entrer le couchant, puis sort pour revenir avec deux bouteilles de bière où juillet perle en abondance. La première gorgée vient réveiller les nerfs indolents de Madeleine qui se redresse, hissant le nez bien loin de l'oreiller.

« Tu sais, je n'ai pas de mal à croire qu'il y a deux femmes en toi. Tu es changeante comme le vent, Madeleine Sicotte.

— Moi non plus, je n'ai pas de mal à y croire. Le problème, c'est que je pense avoir toujours écouté la même. L'autre a été muselée.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ? »

Madeleine hausse les épaules. « De la bière, songe-t-elle. Une cigarette. »

« Quelque chose de plus sombre, j' imagine. Ou de plus grand. »

Une mouche vient se frapper à la fenêtre avec obstination et Paul se retourne prestement, espérant découvrir une abeille. Déçu, il revient vers Madeleine.

« Pourquoi tu ne viens pas vivre chez moi ? » lance-t-il de but en blanc.

Madeleine triture le drap de l'index. L'étoffe est trouée, mangée par des braises de cigarettes.

« Parce que tu couches avec tout ce qui bouge, déclare-t-elle.

— Quoi ? Ce n'est pas vrai !

— Mais oui c'est vrai. Tu baisses même mes voisines. J'ai vu le médaillon de Violette Godin sur ta table de chevet, il y a quelques semaines. »

« Peut-on vraiment le blâmer ? » poursuit-elle intérieurement. Paul est l'unique célibataire potable du village. Il fait bien l'amour et la cuisine. Madeleine a toujours toléré l'inconstance de son amant sans mot dire. Mais aujourd'hui, elle ne sait plus ce qui l'a retenue si longtemps de lui parler franchement.

« Nous le savons toutes, aucune n'entre nous ne se fait d'illusions sur toi. Voilà pourquoi personne ne veut devenir ta femme, Paul. Tu n'en auras jamais une en essayant de toutes les avoir. »

Toujours nu, Paul n'arrive pas à lever les yeux, et caresse du pouce la patte de lapin qui l'accompagne partout. Madeleine le trouve beau et regrette de l'avoir rendu honteux, tout en sentant un énorme poids quitter ses épaules.

« Tu sens bon, souffle-t-elle en lui embrassant l'oreille.

— Tu sais, dit-il en reculant, si tu venais vivre avec moi, il n'y en aurait plus d'autres. Tu serais unique. C'est toi qui as sa place ici. Et puis, tu ne pourras pas rester éternellement seule dans cette grande maison à accueillir un itinérant après l'autre. Surtout quand ton fils repartira sur ce bateau. »

En chemin vers sa pile de vêtements, Madeleine s'interrompt.

« De quoi tu parles ? »

— Il me semble avoir entendu dire que sa copine et lui comptent partir en bateau, quand son opération sera terminée. Ce serait le bon moment pour venir t'installer ici, faire ton nid. »

Madeleine se rhabille en vitesse.

« Il n'est pas question que je fasse mon nid chez toi ! Je ne veux pas de nid. »

— C'est à cause de Micha ? Ça fait des années, Madeleine !

— Tais-toi ! Tu ne sais rien !

Quelques minutes plus tard, elle descend à toute allure le chemin de terre qui mène à la grand-route. Paul est encore debout dans sa chambre, en sous-vêtements, le regard terne. Madeleine s'arrête brusquement pour laisser passer un lièvre. Puis repart.



« Qu'est-ce que c'est que cette histoire de croisière ? »

Elle hurle à pleins poumons. Un cri qu'elle a retenu quand elle a trouvé la maison pleine d'amis d'enfance de son fils, attendant qu'ils s'en aillent, que Joanna sorte faire des courses, que Yun entre dans la douche et qu'enfin Édouard soit seul dans une pièce sans issue. Comme s'il venait de recevoir un boulet de canon dans le ventre, il recule.

« Euh, bien, Yun et moi avons déniché un bateau bon marché. Il faut le rafistoler un peu mais quand j'aurai mon rein... Nous essayons de voir s'il est possible de refaire le parcours de Jolliet et Marquette, remonter le Saint-Laurent et puis...

— Vous êtes fous ? coupe Madeleine. Après l'opération, tu devras récupérer et attendre plusieurs semaines au cas où ton corps rejetterait la greffe.

— Je sais, mais après ma convalescence, je repartirai. C'est ce que j'ai toujours fait.

— Eh bien ça suffit ! J'en ai marre ! »

Édouard reste figé, les poings plantés au bas de son dos.

« Tu frôles la mort, tu échoues ici puis dès que tu arrives à mettre un pied devant l'autre, tu fiches le camp ? Ça va toujours se passer comme ça ? Tu vas revenir pour dormir et manger puis repartir sans demander ton reste ?

— Mais qu'est-ce que tu veux de plus ? Je suis un adulte. Je n'habite plus ici.

— Ce que je veux ? Je veux un fils qui vient rendre visite à sa mère, voilà ce que je veux.

Pas un autre vagabond qui s'arrête le temps de reprendre des forces pour disparaître du jour au lendemain.

— Mais c'est ce que je fais, je viens pour te voir, qu'est-ce que tu crois ?

— N'importe quoi ! On a à peine eu une véritable conversation depuis que tu es arrivé. Et encore, c'est parce que tu es malade et qu'on a cru que je n'étais pas ta mère. Normalement, on échange deux mots au sujet de la météo et c'est tout. Mais te voilà en attente d'une greffe, me voilà avec deux personnes à l'intérieur de moi, et c'est comme si rien n'avait changé ! Tu passes tes journées collé sur ta copine — que j'adore, ne te méprends pas — mais tu t'en sers comme bouclier. Après tu t'arranges pour pouvoir filer dès que tu en auras l'occasion, alors que ta santé sera toujours fragile, alors que tu risques de te retrouver à l'agonie du jour au lendemain, au milieu du Mississippi ou du lac Ontario, sans aide, sans moi.

— Je n'ai pas besoin de toi !

— Ça, je l'ai bien compris. Et je n'ai pas besoin de toi non plus, figure-toi. Ça ne veut pas dire qu'on doit éviter d'avoir une relation. »

Un grand coup de poing dans le mur ponctue cette phrase. Madeleine est à la fois surprise par son propre geste et par la fragilité de la paroi. Sans réfléchir, elle recommence, et frappe de toutes ses forces, des deux mains, du pied, avec la force des justiciers et l'entêtement des tendres, avec une sorte d'amour qui traverse ses muscles. Lentement,

la cloison cède, le lambris s'effrite sous l'impact, et les angles familiers du corridor apparaissent.

« Tu es complètement cinglée. »

Les yeux rivés sur la brèche, Madeleine ne regarde plus son fils.

« J'espérais qu'au moins toute cette merde, la maladie, les histoires d'ADN... j'espérais que ça nous rapprocherait. Que tu apprendrais à me parler.

— Où est-ce que j'aurais appris ça ? Tu ne me dis rien ! Rien de ta famille, de ton histoire avec papa. J'ai perdu mon père à dix-sept ans et tu ne me parles jamais de lui, c'est comme s'il n'avait jamais existé. Et toi ! Les gens du village racontent que tu as un amoureux, que tu fais de la photo sur la grève... Je ne sais rien de tout ça.

— Tu ne m'as rien demandé !

— Toi non plus. »

De l'autre côté du trou, le visage inondé de larmes de Yun apparaît.

« De toute façon, murmure Édouard, il n'y aura peut-être pas d'après la greffe. »

Sur ces mots, le téléavertisseur qui repose sur sa table de nuit se met à vibrer. L'hôpital appelle. Édouard est attendu.



Assise dans la salle d'attente grise comme toutes les salles d'attentes du monde,

Madeleine songe à Micha et son cancer, à sa sœur et ses crises psychotiques, à son père et ses cirrhoses. Il semble que tous les dix ans, on lui réclame la chair d'un proche, comme si un Minotaure arpenterait le dédale des corridors hospitaliers, tapi derrière les respirateurs et les outils de résonance magnétique. « Il est temps qu'il me laisse quelque chose. Il est temps que je ressorte d'ici avec les miens », décide-t-elle pendant qu'on soumet son fils à une série de tests.

Car il y a une multitude d'épreuves à réussir pour avoir droit au rein. Le long trajet de voiture jusqu'à Halifax n'était pas la fin du parcours. La greffe, si elle a bel et bien lieu, ne sera pas une ligne d'arrivée non plus. Il faudra attendre soixante jours pour s'assurer que le corps ne la rejette pas. Avant, il est impératif de vérifier que le receveur est en parfaite santé, qu'aucun virus n'occupe son système avant le grand moment. Les doigts crispés sur son porte-clés, Madeleine prononce vœu sur vœu, revendiquant tous les souhaits que, faute d'inspiration, elle n'a pas réclamés à ses anniversaires, toutes les étoiles filantes qu'elle a laissées passer. En quelques heures, elle s'est transformée en un monstre de superstition.

On libère Édouard après plusieurs heures d'examens. Il est fatigué ; l'horloge a sonné minuit depuis longtemps. L'opération est prévue pour le lendemain matin. Pendant qu'on l'installe dans une chambre qui relève davantage de l'alcôve, Madeleine voit bien que son fils ne trouvera pas le sommeil.

« Tu veux que je demande des calmants ? »

Édouard fait signe que non. Il paraît avoir oublié leur querelle ; son front est alourdi mais aucune colère ne s'y lit. De l'autre côté du rideau, un homme râle entre deux cauchemars. Il rêve à une cigarette géante, devine Madeleine au son de sa respiration sifflante ; il rêve qu'il se vautre dans la fumée. Elle arrive presque à sentir l'odeur du tabac planer au-dessus de son lit. Elle reconnaît les vrais fumeurs les yeux fermés, ceux qui se lèvent la nuit pour quelques bouffées, ceux que ça tue. Le sommeil de Micha était identique, vers la fin.

Les bruits s'amointrissent dans les corridors, mais Édouard ne s'endort pas. Ses paupières s'alourdissent puis se mettent subitement à trembler avant de se rouvrir d'un coup. Madeleine pose ses doigts sur le bras de son fils. Sous la peau, les nerfs s'agitent.

« Édouard, je suis convaincue que ça ira très bien. Tu as tout de ton côté : tu es jeune, tu es fort. Et tu as une qualité que peu de gens possèdent. Tu acceptes tout le monde. Je ne t'ai jamais vu juger quelqu'un, ou refuser la compagnie d'un autre. »

Le visage crispé, Édouard fronce les sourcils. Madeleine renchérit.

« Comment ton corps pourrait-il rejeter un rein ? Si tu avais connu le donneur, tu l'aurais certainement aimé. Tu lui aurais offert une bière, vous auriez parlé de Johnny Cash, de Kerouac, de baseball... Pas vrai ? C'est inscrit dans tes cellules. Chacune de tes fibres le sait. »

Les yeux d'Édouard se mouillent. Pendant de longues minutes, il ne dit rien. Puis il lance

vers Madeleine un regard tellement désespéré qu'elle ne peut que se pencher sur lui.

« Tout ça, ça ne change rien. Je vais mourir, maman.

— Ne dis pas de choses pareilles.

— Non, j'en suis sûr. Cette maladie, c'est pas arrivé pour rien. C'est une punition. »

Madeleine se redresse, considérant son fils avec incompréhension. Il détourne les yeux et c'est bel et bien de la honte qui s'échappe de lui, courant hors de ses pores comme des rats fuyant un navire. Les paumes de Madeleine deviennent humides.

« Une punition pour quoi ?

— Pour avoir choisi de sauver ma peau au lieu de sauver une vie. Deux vies.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il y a quelques mois, à Savannah, j'ai été témoin d'un accident terrible. Deux petites filles frappées par un train. Elles ont essayé de fuir, mais elles n'ont pas pu. Il y avait du sang partout. Je les ai vues. Et plutôt que de leur venir en aide, j'ai... j'ai sauté sur le train.

— Tu n'as pas alerté les autorités ?

— Je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas. »

Il s'interrompt pour forcer l'air à traverser les sanglots qui l'étranglent. Madeleine lui pétrit le bras, le souffle court.

« Je suis une merde. J'ai laissé deux enfants mourir. Et maintenant, c'est moi qui dois mourir. »

Madeleine n'ajoute rien. Elle ne trouve pas les mots pour dire que la vie n'est pas ainsi faite, pour expliquer à son fils encore si jeune que le monde n'est pas une immense balance où les mauvaises actions se répondent, où les fautes sont systématiquement punies. Le monde est un endroit injuste où les bons deviennent mauvais de n'être jamais récompensés, où les véritables méchants ne sont que rarement châtiés et où la plupart des hommes zigzaguent entre les deux extrêmes, ni saints ni démons, louvoyant entre les peines et les bonheurs, les doigts croisés, touchant du bois. Chaque être divisé en deux, chacun avec sa faille autour de laquelle s'agitent le bien et le mal.

Lorsque la lumière blafarde du matin perce le rideau qui les sépare du fumeur malade, elle arrive enfin à prononcer des mots brûlants.

« Tu ne mourras pas. C'est impossible. Parce que je t'aime. »

Sur la pointe des pieds, elle se lève et cède sa place. Yun se tient dans l'embrasure de la porte, vêtue d'une robe mauve qui semble annoncer une fête, une guérison, mais où Édouard verra la couleur du deuil. Dans quinze minutes, l'anesthésie l'emportera vers les terres bourbeuses de sa conscience et le rein d'un inconnu viendra se nicher dans son dos comme un dangereux trésor.



« Je me demande quel genre de personne c'était, dit Yun, songeuse.

— Le donneur ?

— Oui. On ne peut rien savoir de lui, on ne connaît ni son âge, ni son sexe, ni s'il aimait les enfants ou s'il croyait en Dieu. »

Madeleine hoche la tête. Depuis deux heures déjà, elle a dressé mentalement un portrait limpide de celui qu'elle imagine avoir laissé son rein à Édouard, si bien qu'elle possède désormais une image bien précise de l'homme. Un père de famille quadragénaire, camionneur au long cours, décédé d'un arrêt cardiaque après avoir découvert que sa femme le trompait avec le voisin. Il s'appelle George, il aime le *bowling*, les barbecues et Simon & Garfunkel. Sa veuve, pour se faire pardonner, a accepté de donner tous les organes de son défunt mari qui fonctionnaient encore : les poumons, le pancréas, les reins et les yeux... Elle s'est convaincue qu'une demi-douzaine de vies sauvées rachèteraient la mort d'un cocu aux yeux de Dieu.

« Vous savez, poursuit Yun d'un ton gêné, si vous n'êtes pas d'accord avec notre projet de voyage en bateau, rien ne nous oblige à partir.

— Je n'ai pas à donner mon accord. Ce n'est pas un mauvais projet en soi. C'est même assez beau, comme idée. Vous êtes libres, tous les deux. Totalement libres.

— Oui. Mais la santé d'Édouard, c'est ce qui compte le plus. Sa santé et sa famille.

— On verra. On verra dans soixante jours. »

Grattouillant de l'ongle un verre jetable dont les pourtours s'effritent, Yun ajoute, d'une voix basse :

« Il vous aime plus que vous ne le pensez. »

Des fragments de styromousse s'agglomèrent comme une petite bordée de neige à leurs pieds. Une chaleur sourde naît dans le ventre de Madeleine et se diffuse dans chacun de ses membres. La paix l'envahit. Son fils est sain et sauf, elle en est maintenant sûre.

Une heure plus tard, la chirurgienne apparaît devant elles pour leur confirmer que la greffe est réussie. On conduit Édouard en salle de réveil et d'un bond, Yun et Madeleine se lèvent, mince haie d'honneur pour un patient qu'elles chérissent avec une force égale, depuis l'amont, depuis l'aval.



L'homme sur la photo semble avoir environ trente ans de moins que Joanna. Ses dents sont si blanches qu'on les soupçonnerait de luire dans l'obscurité. Il sourit avec chaleur au bras de la mariée. Les deux sont vêtus de blanc et entourés de musiciens aux instruments aussi proches de l'agriculture que de la musique tant ils ressemblent à des fruits secs, à des légumes évidés.

« Il est très beau, dit Madeleine.

— À son âge, tous les hommes sont beaux », renchérit Joanna.

Madeleine la regarde avec amusement. Le soir s'installe avec paresse ; l'odeur de la mer est partout. Édouard est endormi. C'est la première fois, depuis son congé, que la maisonnée peut souffler. Les dix jours d'hospitalisation ont été épuisants pour Madeleine et Yun qui se relayaient à son chevet. De retour d'Halifax, il a fallu réorganiser les lieux, aménager une chambre au rez-de-chaussée, apprendre à gérer la médication, accompagner Édouard dans ses déplacements et nettoyer la cicatrice en forme de demi-lune. Joanna s'est révélée être une aide précieuse dans l'accomplissement de ces tâches. Entre sa bonne humeur et la douceur de Yun, Madeleine sent que la guérison n'est pas bien loin. Le rein tient bon et, de l'avis de la chirurgienne, il fonctionne comme s'il avait toujours fait partie de la famille. Seul le chat manifeste des signes de défaillance, passant le plus clair de ses heures à dormir sous les fauteuils.

Assises sur les marches du perron, les deux femmes boivent de la bière pendant que Joanna fait le récit de ses aventures. Mariée depuis cinq ans à un jeune Camerounais, elle se montre d'une lucidité si joviale qu'il est impossible à Madeleine de poser un jugement quel qu'il soit sur cette bizarre union. Le couple n'est réuni qu'une fois l'an pour quelques semaines à peine, après quoi ils sont « libres comme l'air ».

« Bien sûr, je sais ce que les gens pensent : que je suis un portefeuille à ses yeux, ou un visa pour l'Europe. Qu'est-ce qu'un beau jeune homme ferait avec une femme de

soixante ans? Mais c'est un homme bon, et le marier m'a rendue très heureuse. »

Madeleine repose la photo pendant que Joanna s'empare de celle de Micha et elle le jour de leurs noces, cliché qu'elle a bien voulu ressortir d'un album qu'elle n'ouvre plus. À la dérobée, elle regarde leurs mines graves, leurs mains soudées. Le fait qu'ils aient été si follement amoureux au début lui paraît aujourd'hui incongru, comme lorsque l'on retrouve une ancienne robe désormais trop petite sans arriver à croire que notre corps a jadis pu s'y glisser. Joanna observe le portrait avec une attention profonde pour tenter d'en soutirer l'élément vital, de comprendre le couple et son époque.

« Votre mari a eu une vie difficile », déclare-t-elle.

Dans les dernières lumières du ciel, Madeleine distingue le mouvement pointu d'un cerf-volant, sans doute à près d'un kilomètre de chez elle mais si haut qu'il demeure bien visible. Puis, pour la première fois, elle ose raconter à quelqu'un ce qu'elle a tenu caché contre sa poitrine pendant tant d'années, les secrets que Micha lui avait confiés la veille de leur mariage en lui disant : « Maintenant tu sais tout, tu es libre de changer d'avis. » Le viol de sa mère et de ses sœurs sous ses yeux, le meurtre de ses frères, sa propre rébellion à seize ans quand il avait quitté la tombe des siens pour prendre les armes et à son tour tuer et violer, recracher à la guerre ce que la guerre lui avait fait avaler. Madeleine avait écouté l'homme déverser son histoire d'un ton froid,

déçu, triste mais impénitent, et elle avait décidé de passer outre à ces révélations.

« Je ne sais toujours pas comment j'ai pu continuer à l'aimer autant, avec tout ce qu'il avait fait. »

Du bout rond et dur de son ongle, Joanna caresse tour à tour le visage des jeunes mariés de la photo.

« Vous avez fait comme la moitié des gens sur cette planète. Tout le monde n'a pas le luxe d'avoir grandi en temps de paix. La plupart de ceux qui ont connu la guerre ont la conscience comme votre mari. Une conscience... »

La Néerlandaise cherche ses mots, fouille le français pour y dénicher un synonyme qui ne s'y trouve pas.

« Une conscience terrible. Les victimes et les bourreaux vivent souvent en une même personne. Ce sont ceux qui leur pardonnent qui permettent que le monde guérisse. »

Madeleine reprend la photo où s'estompent lentement son visage et celui de Micha.

« Je n'ai jamais trouvé le moyen de raconter tout ça à Édouard.

— Vous avez le temps, maintenant. »

Les deux femmes terminent leur bière en silence, le vent se prenant dans les cheveux rouges, dans les jupes de coton. Le ciel s'est obscurci mais Madeleine croit encore deviner le cerf-volant qui tire tel un chien sur sa laisse, espérant comme toutes les voiles du monde qu'on le laisse enfin s'envoler pour de bon.



Le pas d'Édouard est nettement plus assuré, et ses gestes, plus solides. Ce n'est pas tant sa démarche que le fait qu'il regarde le ciel, les arbres, qu'il pose la main sur les souches. Comme s'il sortait de lui-même après s'être tenu en boule, un poing fermé pour ne laisser aucune énergie s'échapper. Madeleine l'attend, un trou fraîchement creusé à sa droite. Dans une vieille couverture pleine de charpie, le chat Miteux repose. Il n'a pas survécu à la canicule, à l'agitation de la maison, ou simplement à sa dix-huitième année d'existence. En serrant une dernière fois le petit corps éteint, Madeleine a pleuré, mais sans pouvoir s'empêcher de se dire que le moment était bien choisi. Délicatement, Édouard couche le défunt au fond du trou puis se redresse, la pelle à la main.

«La première fois que j'ai voyagé sur un train, je n'ai pas pu dormir pendant les trois ou quatre premiers jours. Je n'arrivais pas à m'habituer au roulis, au bruit des wagons, au vent. Et puis le fait de traverser des endroits complètement inhabités, loin de tout, cette impression d'être le premier homme à y mettre les pieds, ça m'obnubilait. Je n'en fermais pas l'œil. Au bout de quelques jours, évidemment, mon corps a lâché. Je me suis endormi quelque part autour de Reno. Quand je me suis réveillé, c'était l'aube. J'ai regardé autour de moi et j'ai cru que le train s'était mis à glisser sur l'eau. On était sur la voie ferrée qui divise le Great Salt Lake en plein milieu. À cause du remblai du chemin de fer, le lac est

séparé en deux, et la composition de l'eau n'est pas la même d'un côté et de l'autre. Le côté nord est plein d'algues rouge vin ; du côté sud, c'est tout vert. Sur la surface, les nuages se reflétaient à la perfection et prenaient les couleurs du lac. Le train roulait lentement. L'air était chaud et doux. Il n'y avait pas un son, c'était comme si l'univers s'était immobilisé. À ce moment-là, j'ai eu le sentiment que je n'aurais plus jamais faim, ni froid, ni mal ni peur. »

D'un geste leste, Édouard lance une poignée de terre sur le corps du chat.

« C'est ce que je lui souhaite, à ton Miteux. C'est ce que j'ai souhaité pour papa. C'est ce que je nous souhaite à tous. »

Imitant son fils, Madeleine verse sur son animal un peu du sol qu'il aimait tant. Édouard reprend la pelle et remplit la fosse tranquillement, sa tresse battant la mesure au bas de son dos. Madeleine est impressionnée par l'assurance de ses gestes. Elle songe à l'organe qui continue de s'attacher à lui, créant de jour en jour de nouveaux réseaux avec le corps auquel il appartient désormais ; elle pense à ce morceau d'un autre être humain qui fait vivre son fils.

« Maintenant, nous avons tous les deux un autre être en nous.

— Espérons qu'on en reste là, renchérit Édouard. Il n'y a plus de place. »

Madeleine prend une grande bouffée d'air salin. Le vent d'été porte les messages des baleines en migration.

« Plus qu'un mois », dit-elle.

Édouard soupire, l'air heureux. Dans un mois, la période dangereuse prendra fin. Les risques de rejet deviendront presque nuls. Et le bateau sur lequel Yun s'échine jour après jour pourra se détacher du port. Il serre la main de Madeleine.

« Tu es certaine ? »

Il répète la question pour la forme. La discussion est close depuis des jours. Ensemble, ils achèvent d'ensevelir Miteux, l'interlocuteur, le convive, la bouillotte, le guide, le garde, la veilleuse de Madeleine pendant près du tiers de sa vie. Puis elle prend son fils par le bras, elle contemple l'acre de terre qui est le sien et songe à quel point elle n'y a jamais appartenu, à quel point son désir la tirait loin des exigences du sol et de ses pousses, loin des racines qui fouillent l'âme. Loin d'une maison jamais assez ouverte. Les deux s'arrêtent devant le saule pleureur qui se berce lentement. Deux pierres grises se sont ajoutées au pied de l'arbre. Madeleine interroge Édouard du regard.

« Pour les petites filles », explique-t-il.

Madeleine hoche la tête.

« Il commence à y avoir trop de morts, sur ce terrain. »



Elle a l'impression d'être installée dans la paume d'une grande main fébrile. Chaque pas exige qu'elle se repositionne, qu'elle sonde le plancher sur lequel elle met le pied ; l'angle n'est jamais le même, ni les forces qui en changent le degré à tout moment. Elle s'efforce d'avancer sans se tenir au garde-corps, se fiant uniquement au rythme du roulis dont elle tâche d'apprendre les contretemps.

Les valises et l'équipement ont tous trouvé une place dans le bateau. Les couchettes sont habillées de draps propres et de couvertures épaisses. Les vivres sont suspendus dans un filet, au-dessus du coin cuisine. L'appareil photo est rangé avec une cinquantaine de bobines dans la petite cabine sur le pont, celle qui dans une autre vie était une voiture démodée. À l'extérieur, côté passager, la bicyclette de Joanna est solidement attachée. Édouard et Yun, quant à eux, ont établi leurs pénates sous le pont, dans les clapotis des vagues contre la coque.

Sur le quai, quelques personnes attendent dans les embruns. Paul, l'air mélancolique, pétrit sa patte de lapin pendant que monsieur le gardien agite un mouchoir immaculé. Quelques amis d'Édouard se sont rassemblés et tentent de lui jouer une chanson d'adieu dans le vent qui s'engouffre dans leurs instruments pour les faire taire. Même le médecin est là, vêtu d'un imperméable de pêcheur, apparemment ravi de profiter du bord de la mer. Derrière, Madeleine jurerait entrevoir Frank, Missy et tous les autres voyageurs qui

sont passés dans son village, laissant dans le sable des empreintes de pieds, des traces de fesses indélébiles. Elle leur envoie joyeusement la main alors que Joanna, à la manière d'une star des années cinquante, souffle des baisers en souriant. Édouard se prépare à larguer les amarres pendant que Yun regarde la rive avec sérieux, s'efforçant de mémoriser sa forme pour l'ajouter à la carte qu'elle dessine mentalement. Le vent du large est cinglant. L'automne approche et la chaleur du Sud palpite à l'horizon comme un sac d'or au pied d'un arc-en-ciel.

Ils attachent leur imperméable et ajustent leur bonnet sur leur crâne comme s'il ne restait plus que ce détail à régler. Quand le bateau se libère enfin du quai, Madeleine a l'impression subite que deux fois plus d'air pénètre dans ses poumons et elle s'accroche au bras de Joanna de peur de sentir ses pieds quitter le pont. Le bateau s'éloigne maladroitement pour mettre le cap vers le continent, vers cette immensité hors de vue mais au grondement minéral déjà perceptible. D'ici quelques jours, ils s'enfonceront dans la bouche béante d'un golfe incommensurable qui lentement s'affinera pour les avaler vers l'intérieur des terres, entre les falaises hérissées de vie, puantes d'histoire, étincelantes de force. Ils éviteront les hauts-fonds et salueront les bandes de cétacés en frôlant un chapelet de cargos rongés par le sel, en se laissant guider par un millier de phares jusqu'au cœur de l'Amérique où ils sillonneront les Prairies ou bien glisseront sur les crêtes des Appalaches, où ils flaireront l'odeur des deltas et des lacs perlant dans les cratères préhistoriques.

Et Madeleine, les doigts enfouis dans les manches de sa veste, ne sentira plus ses pas toujours incertains sur le pont, elle ne sera plus suspendue aux pierres et aux murs et cessera de compter pour enfin, pour la première fois, ne faire qu'un.

UN SOU
(Monette et Angie)

Les herbes sont si hautes qu'elles dépassent Monette d'une bonne tête. Elle ne s'en formalise pas, battant les tiges qui strient le chemin à l'aide d'une branche trouvée à l'embouchure du sentier. Elle a insisté pour prendre les devants ; Angie la suit de près, éloignant les chardons du t-shirt rose de la petite et scrutant les bosquets à l'affût de serpents ou d'araignées venimeuses. Le chant des cigales couvre tout : les craquements sous leurs pas, leur respiration pesante dans l'humidité végétale et les bruissements de possibles ennemis de part et d'autre.

Dans sa main qui ne tient pas le bâton, Monette serre toujours son biscuit à la mélasse qu'elle grignote par petites bouchées parcimonieuses. À l'œil, Angie estime qu'une proportion considérable de la gâterie est perdue en miettes qui s'échappent de l'emballage, mais sa sœur est trop absorbée par la promenade pour y prendre garde. Angie se souvient de l'histoire d'Hansel et Gretel et des bouts de pain qu'ils avaient semés pour retrouver leur chemin. Elle se retourne à quelques reprises pour vérifier si les oiseaux s'emparent des fragments de biscuit.

De temps à autre, les fillettes doivent enjamber un minuscule cours d'eau qui ruiselle en travers du sentier, se dirigeant précipitamment vers le fleuve. Invariablement,

Monette s'y penche pour essayer de voir des poissons, puis demande :

« Rigole ou rivière ?

— Ruisseau de pluie », répond Angie.

Il n'a pas plu depuis des semaines, aussi cette explication ne paraît pas entièrement satisfaisante, mais Angie ne tente pas de l'approfondir. Ces rus et les sillons limoneux qu'ils creusent font partie du relief. Il y a tant d'eau dans ce pays.

La végétation se densifie et avec elle, le chant des insectes, les cris des geais bleus.

« Est-ce qu'on est encore en Géorgie ? s'enquiert Monette.

— Mmm-hmm », répond doucement Angie.

La petite regarde sa grande sœur d'un air dubitatif. Dès qu'elle se trouve dans un lieu sans maison ni pavé, elle pose cette question, comme si l'État se définissait exclusivement par son degré de civilisation, par les traces de l'ingénierie des hommes. Comme si un environnement aussi sauvage ne pouvait avoir de nom, de frontière, de gouvernement...

Un oiseau moqueur passe au-dessus de leurs têtes et tire Monette de ses questionnements. L'odeur de l'huile et du goudron se faufile à travers les herbes et Angie devine qu'elles ne sont plus très loin. Une quarantaine de pas plus tard, elles atteignent une éclaircie striée par les rails, eux-mêmes bordés d'une clôture si rouillée et déchirée que le nom ne lui convient plus. Tirant sur un pan de la grille, Angie laisse Monette traverser puis,

franchissant la barrière à son tour, elle pose sa main sur la menue poitrine couverte de miettes pour l'empêcher d'avancer. Un grondement arrive du nord.

« Reste là. Le train va passer. »

Elle parvient presque à sentir le cœur de la petite bondir alors que celle-ci sautille sur place. Le train offre un spectacle qui ne finit jamais de l'enthousiasmer.

« On met un sou ! On met un sou ! » s'écrie-t-elle.

Angie fouille dans sa poche pour y dénicher une pièce d'un sou et, prestement, court vers les rails pour l'y déposer. Lorsqu'elle revient prendre la main de sa sœur, cette dernière lance, la voix haut perchée pour couvrir le vacarme qui s'approche :

« On compte ! D'accord ? »

Angie acquiesce sans quitter la voie ferrée des yeux. Un instant avant l'arrivée du train, elle croit apercevoir quelque chose, une forme étrange qui s'agite de l'autre côté des rails. Son poulx s'emballe puis le train vient scier l'espace en deux. Monette entame le refrain arithmétique qui rythme le passage des wagons.

« Un ! Deux ! Trois ! Quatre ! Cinq ! »

Les fourgons se succèdent à toute vitesse, couverts de poussière, de graffitis et de taches de rouille, tous numérotés, tous nommés. Aucun ne tombera dans l'oubli.

ELLE NE SE BRÛLE PAS (Ariel et Marie)

La structure de l'horizon a quelque chose de rassurant ici. Certes, une demeure ou un homme se trouvent entièrement à découvert dans les Prairies. Mais en contrepartie, on peut voir venir quelqu'un de loin. C'est pourquoi chaque matin, même les jours froids, Ariel sort faire le tour de la maison et scruter l'immensité de la plaine. Il compte les renards et les lièvres au pelage pâli par l'hiver et seulement après avoir confirmé que les animaux constituent leurs uniques compagnons peut-il rentrer rejoindre Marie et l'odeur du café qui reste la même d'une existence à l'autre.

Ils possèdent peu de meubles. Ils ont pris ce qui venait avec la maison qui semble avoir été désertée par des occupants ayant fui une soudaine apocalypse. Des semaines après leur installation, un gâteau dont il ne manque que deux ou trois parts trône toujours au milieu de la table, ni Marie ni Ariel ne parvenant à jeter le dessert qui témoigne de ces vies interrompues. Ils ont donné à un organisme de charité les quelques vêtements abandonnés dans les placards, remplacé les draps et se sont procuré un peu de vaisselle chez un brocanteur de Rockfield avant de déclarer leur aménagement complet.

Marie a pris la chambre principale alors qu'Ariel s'est approprié la pièce voisine où il a poussé un lit jumeau au matelas trop mou contre le mur. Seule cette mince paroi les

sépare lorsqu'ils se couchent. Chacun de leur côté, ils posent la main sur la cloison pour se souhaiter bonne nuit. Il leur arrive de se réveiller confus aux premières heures du matin, incapables de reconnaître les ombres étrangères qui lèchent un mobilier abstrait, le cœur battant encore dans la peur de ce qui attend, tapi dehors, logé au centre de leurs os. Puis ils se souviennent. Le déménagement, les Prairies, la maison sans voisins. Tout a déjà explosé, le monde a déjà été anéanti. C'est l'avantage de survivre à l'apocalypse : il ne reste plus rien à protéger ni à craindre.

Une famille de ratons laveurs a élu domicile au grenier que, par respect, ni Ariel ni Marie ne visitent. Au printemps, des couinements répétés leur indiquent la naissance d'une portée. Marie passe de longs moments à imaginer les rejetons aveugles et édentés humant l'air poussiéreux des combles pour trouver le lait de leur mère, puis elle pose une main sur son sein qui vieillira sans jamais s'alourdir. Comme la terre sur laquelle ils ont élu domicile, Ariel et elle sont devenus stériles, deux abstinents vivant à partir de rien, une peau élimée rescapée de leur passé qu'ils parviennent jour après jour à tendre assez pour la faire résonner. Un coup de tambour pour confirmer qu'ils sont toujours vivants.



Les Policiers du parti sont arrivés les premiers après la catastrophe. Animés d'une indignation amplifiée par leur désir de se venger, ils ont enfoncé la porte de la petite maison à la

nuît tombée. S'attendant sans doute à un déni de leur part, ils ont assis Ariel et Marie dans des pièces séparées pour les questionner. Rapidement, ils ont compris l'inutilité de leur interrogatoire. L'un comme l'autre ont vite admis la vérité, offrant même les documents des agences d'adoption pour appuyer leurs propos et prouver qu'ils ignoraient leur lien fraternel au moment des élections. Désarçonnés par ces aveux, les Policiers sont passés à l'étape suivante de leur plan, ordonnant à Ariel de démissionner au plus vite. Ils ont composé pour lui un discours qui ne ressemblait en rien à ce qu'il aurait voulu dire mais qu'il s'est résigné à signer. Il a volontiers consenti à se cloîtrer pendant les semaines ultérieures et à refuser tout contact avec les journalistes. Ceux-ci, toujours postés devant chez eux, grelottaient comme des bêtes qui préfèrent la mort par le froid à la mort par la faim.

Le lendemain, Marc réussit à se frayer un chemin jusqu'à eux. Il ne restait que quelques heures avant la conférence de presse qu'on avait retardée le temps de trouver un successeur intérimaire qui n'avait pas d'inceste, de proxénétisme, de polygamie ou de bestialité à son dossier.

«Comment? fut tout ce que parvint à articuler Marc.

— Tu es le seul à qui je l'ai dit, répondit Ariel.

— Et toi, Marie?

— Ma sœur l'a découvert mais elle ne l'a révélé à personne. »

Marc posa sur elle un regard incrédule.

« Tout le monde sait que les Leclerc sont un clan d'indépendantistes purs et durs. Tu crois vraiment que ta sœur aurait gardé une bombe comme celle-là pour elle ? »

— Oui. Elle a le sens de la famille, ma sœur.

— Ça ne sert à rien de chercher un coupable, trancha Ariel. Il est trop tard. »

Il était effectivement trop tard. Les médias de la planète s'étaient emparés du scandale. Oubliant leur combat contre la science moderne, les évangélistes descendaient maintenant dans les rues pour réclamer non seulement la démission d'Ariel, mais la dissolution de son mariage, l'emprisonnement des jumeaux et toutes sortes de châtiments corporels impliquant invariablement du feu ou des métaux chauffés à blanc. La gauche ne réagissait guère mieux, répondant aux attaques en tentant par tous les moyens de minimiser la situation, prétextant que les liens familiaux sont « une affaire de biographie et non de biologie », et que puisque Marie et Ariel n'avaient pas grandi ensemble, leur parenté ne signifiait rien. Le parti coulait et le pays était plus instable que jamais.

Marie a assisté seule à la démission d'Ariel, l'œil sec, le regard rivé à l'écran de son portable. Jamais elle n'aurait pu comparer leur situation aux scandales sexuels qui frappaient le monde politique avec une régularité de métronome. Cependant, à entendre son ton contrit, à observer son visage blême, ses épaules ployées sous l'embarras, elle ne pouvait que convenir que son mari ressemblait à

ces centaines d'hommes qui avant lui avaient vu leur carrière se désintégrer entre leurs doigts, debout derrière un lutrin sobre, parfois flanqués d'une épouse qui serrait les dents pour contenir la couleuvre qu'on lui faisait avaler. Ces personnages, peu importe leur faute, étaient tous un peu les mêmes : d'une manière ou d'une autre on les avait forcés à exposer des faits qui par nature devaient rester secrets. Le sexe, même socialement acceptable, n'est pas censé être raconté en public, articulé, analysé, décortiqué. Ces êtres défaits ne pleuraient pas la fin de leurs ambitions, mais une sphère intime qui ne pourrait plus jamais être la même, un plaisir anéanti par la confession, mort comme un souhait que l'on énonce à haute voix. Elle se prit de pitié pour tous ces infidèles, ces homosexuels refoulés, ces nudistes du dimanche et autres marginaux, même les plus pervers d'entre eux dont elle faisait désormais partie. Mais elle les enviait. Une fois le scandale dissipé, ceux-là pourraient retourner à un semblant de vie normale. Pour Ariel et elle, une telle chose n'existerait plus jamais.



La nuit, les aurores boréales s'agitent comme des drapeaux, secouant le ciel avec une vivacité surnaturelle. Il reste difficile de pardonner à ce firmament où tout semble écrit, à ces constellations lointaines qui racontaient leur malheur avant même l'invention du feu. Ariel et Marie passent beaucoup de temps à regarder les étoiles, à interroger Castor et Pollux.

Ils auraient pu choisir la Patagonie, le Kamtchatka ou les îles Kerguelen, mais Ariel a refusé de quitter le pays. Incapable de le convaincre de s'exiler, Marc s'est résigné à les aider à trouver une communauté suffisamment isolée et à tisser autour d'eux un discret réseau de sécurité. Il ne leur restait qu'à se fabriquer de nouvelles identités.

Ariel s'appelle maintenant Albert Morehead et Marie est devenue Anne Leblanc. Marc leur a fourni les faux documents, les nouvelles empreintes digitales, les iris artificiels et autres gadgets biométriques dont ils avaient besoin. Mais comme leurs visages ont tapissé les écrans du continent pendant des semaines, il leur a fallu se pencher sur leurs caractéristiques physiques plus superficielles. Marie a subi une légère rhinoplastie ainsi qu'un remodelage des sourcils. Ses cheveux teints en blond et coupés court, elle est devenue méconnaissable. Le cas d'Ariel a été un peu plus compliqué. Malgré une importante chirurgie esthétique, une barbe, des lunettes et un accent différent, quelque chose de l'ancien premier ministre demeure.

C'est Marie qui lui a suggéré de prendre une quinzaine de kilos. Cette idée simple était la pièce qui manquait au camouflage. Ariel est introuvable dans ce nouveau corps épaissi, comme s'il était caché dans sa propre chair. De toute façon, dans cette région aux distances colossales où on reconnaît davantage son voisin à sa voiture qu'à son visage, personne ne les scrute de trop près. Les habitants du centre de la Saskatchewan sont devenus si peu nombreux qu'ils se regardent à peine,

s'identifiant du coin de l'œil par leur coiffure, par leur voix, par l'unique vibration de leur présence toujours parfaitement distincte de celle des autres.

La petite ville de Rockfield est un lieu où on se sent rapidement chez soi, mais auquel on n'appartient jamais. «Trop de vent, pas assez de relief», observe Ariel. Bien vite, les caissières des boutiques reconnaissent Marie (ou plutôt Anne) et l'appellent par son nom d'emprunt, et le serveur du café du village se souvient des deux sucres qu'Ariel met dans son café. Tous deux trouvent à cette vie fabriquée un caractère profondément réconfortant. Ici, personne ne les prendra en photo à leur insu, personne ne couvrira leur maison de graffitis. Personne ne leur tirera dessus.

Marc, qui a toujours des amis au sein de l'armée, a aidé Ariel à décrocher un poste sur la base militaire de la région. Celui-ci peint pour les recrues un panorama de la politique et du droit internationaux. Ces jeunes soldats lui font l'impression d'étroites coquilles qui s'ouvrent en craquant à la découverte de la complexité du monde, de l'ampleur des courants de fond qui en sous-tendent les mouvements et les secousses. L'emploi choisi par dépit finit par lui plaire. Il aime offrir à ces hommes à peine sortis de l'adolescence et de l'univers fermé des campagnes traditionalistes un horizon, si sommaire soit-il, et permettre à ces gaillards de poser pour un instant un regard savant sur les pays où ils serviront bientôt de chair à canon.

Marie, quant à elle, enseigne le français à des gamins à qui échappent complètement la

notion de peuples fondateurs et l'impératif d'un bilinguisme quasi obsolète dans cette province avalée depuis longtemps par la majorité. Heureusement, ils sont également trop jeunes pour comprendre les remarques méprisantes de leurs parents sur la « langue des paresseux » et entonnent sans arrière-pensée les chansons démodées que leur apprend Marie — *Il était un petit navire, À la claire fontaine, Alouette...* Elle se plaît à les regarder, la bouche ouverte, ânonnant des syllabes confuses, ou penchés sur des claviers colorés sur lesquels ils tapent avec une formidable agilité, leurs doigts dodus sautant d'une touche à l'autre sans effort, petits oiseaux ignorants et adroits.

Parfois, Ariel vient la retrouver à la fin de la journée et se poste à la porte de sa classe pour l'observer, pâle et animée devant son public captif. Puis il contemple son propre reflet dans la vitre, gras, barbu, décevant, et s'avise une fois de plus qu'elle vaut tous les échecs, toutes les humiliations et tous les renoncements. Marie, sa moitié du monde.



La mère d'Ariel ne cessait de pleurer et son père serrait si fort les dents qu'on aurait pu voir une fine neige s'échapper d'entre ses lèvres s'il ne les avait pas pincées avec autant d'obstination. De leur côté, les Leclerc faisaient les cent pas en tremblant, leur manière d'extérioriser un désarroi ineffable. Dans les deux cas, il était difficile de dire si leur famille réagissait au drame lui-même — le mot

imprononçable, l'*inceste* — ou bien à autre chose. Marie soupçonnait que ses parents étaient au moins tout aussi horrifiés que leur entourage ait appris que leur fille avait été adoptée, un fait qui venait nier l'idée d'une lignée forte et pure comme l'eau des derniers glaciers. Quant aux Goldstein, Ariel se demandait s'ils ne pleuraient pas plutôt la chute de leur ange, la fin de leurs rêves de gloire. Un soir, en se dirigeant vers la salle de bain, il entendit même sa mère chuchoter : « Tout ça ne serait pas arrivé s'il était devenu dentiste. »

« Vous allez divorcer, déclara Martial d'un ton qui relevait davantage de l'ordre que de la question.

— On n'a pas le choix, la loi oblige la dissolution de notre mariage.

— Mais vous continuez à vivre ensemble ?

— Le temps que les choses se calment, qu'on vende la maison », répondit Marie sans conviction.

La vérité était qu'ils n'avaient aucune envie de se séparer. Plus personne n'arrivait à poser sur eux un regard qui ne soit pas empreint de dégoût. Ils étaient leur seul refuge.

Pendant ce temps, Marc enquêtait, remontait la chaîne du scandale vers sa source avec une lenteur aussi sûre que déterminée. Le Canada des beaux lendemains était mort et il fallait un coupable, il fallait un traître à crucifier dans les livres d'histoire ou, à tout le moins, un nom à inscrire sur une liste d'ennemis, celle que l'on glisse dans la poche intérieure d'un veston, contre le cœur.



En mars, la neige s'évapore davantage qu'elle ne fond, laissant les champs secs et sales. Puis en juin, les malheureux filaments d'herbes qui subsistent prennent feu par endroits, ponctuant la plaine de nids de désir orangés. En août, la température chute sans explication et le sol gèle, emprisonnant les araignées et les escargots assoiffés dans le frimas. En octobre, la pluie attendue depuis l'équinoxe de printemps se décide enfin à tomber et un lac opaque piège les maisons.

Heureusement, la demeure est dotée d'un canot judicieusement entreposé à l'étage, ce genre de déluge étant devenu chose commune dans les Prairies. Pendant une semaine, Ariel et Marie se déplacent en ramant sans objectif précis, pour le simple plaisir d'explorer la région sans se soumettre aux diktats des routes et des lignes territoriales. Ils croisent quelques chevreuils affolés, quelques vaches surhydratées et de rares voisins en quête de coins secs. Ceux-ci cherchent de la terre, des bancs de sable pour remplir des sacs et empêcher l'eau d'envahir leur sous-sol. Comme si c'était possible.

La nuit, l'obscurité est si opaque qu'Ariel et Marie ont l'impression de voyager en sous-marin. Les grands arbres malades dont l'écorce commence à dégager une odeur de pourriture deviennent des algues géantes autour desquelles tournoient des nuées de chauves-souris et de moucherons. Des lueurs têtues apparaissent parfois dans une atmosphère trop humide pour appartenir à la terre

et Marie et Ariel s'en approchent, plongeant dans l'intimité de voisins dont ils connaissent les noms mais pas les visages, le nombre d'enfants mais pas les bonheurs ni les malheurs. Assiégés par l'inondation, ces habitants se réfugient devant leurs écrans où des nouvelles internationales cent fois pires que leur désastre personnel les réconfortent ; ils s'agglutinent autour de repas à base de conserves entreposées dans des garde-manger profonds dans l'attente de ce genre de faux pas météorologique. De temps à autre, un couple nu effleure une fenêtre qu'on n'a pas pris la peine de draper, certain d'être seul dans l'immensité ruinée des Prairies. Deux corps qui se mesurent, qui se consolent, qui se repaissent l'un de l'autre.

« Ça te manque ? » demande Marie.

Dans le noir, Ariel reste silencieux. Bien sûr, ça lui manque, et Marie le sait. Il aimerait que le sexe n'ait jamais existé entre eux, ou alors qu'il soit transformé en un acte supérieur, en une sorte de communion qui ne peut être associée à rien, à laquelle on ne peut coller d'horribles étiquettes. Il aimerait vivre dans l'un de ces poèmes courtois où l'amour se décline en longues métaphores et en baisemain prolongés, et n'avoir jamais posé sur sa sœur jumelle les yeux carnivores des hommes lorsqu'ils sont un peu des bêtes. Mais il lui semble maintenant que le sexe ne peut plus être extirpé de l'équation. Dans le canot, Marie lâche sa pagaie et s'avance vers lui.

« Ça n'a pas besoin d'être sordide, tu sais. C'est nous qui décidons de la signification de nos actes. »

Elle colle sa joue contre la sienne, son sein contre son épaule. Elle attend. Ariel n'ose pas bouger, mais chacun de ses atomes s'électrifie, se précipite vers Marie.

« Tout n'est qu'une question de dénomination, poursuit-elle. Ici, nous ne sommes qu'un couple comme les autres. »

Solidement accrochées à sa rame, les mains d'Ariel tremblent, son regard fuit la tempe de Marie, fuit la fenêtre éclairée où deux corps s'enlacent toujours.

« Ariel, je t'aime. Tu es à moi. »

Dans la maison, quelqu'un éteint une lampe et l'obscurité se fait entière, à l'exception de la peau de Marie qui, de plus en plus nue, se vêt d'une blancheur luminescente. Puis elle disparaît, recouverte par le corps d'Ariel subitement abattu sur elle, enfin soulagé, à jamais damné.



Après la démission d'Ariel, l'univers s'est tu autour d'eux et ils ont cru que c'était terminé. Pendant quelques jours, ils ont vécu dans une sorte de vide sensoriel des heures qui s'écoulaient à toute vitesse sans pour autant avoir été remplies de quoi que ce soit. Des moments suspendus. Puis le quotidien s'ébranla de nouveau : Ariel fut rappelé dans la capitale pour aider à la passation des dossiers et Marie entreprit un voyage. En se quittant, ils se saluèrent d'un pudique baiser sur le front, le cœur en équilibre sur une corde invisible.

La route vers le Sud ne se fait pas d'un trait, lui avait-on dit, mais Marie ignore les conseils. Pendant plus de vingt heures, elle longea un littoral ravagé par les ouragans, traversa des villes jadis grouillantes d'estivants et de pêcheurs aujourd'hui abandonnées par leurs habitants que la lutte contre un climat toujours plus impitoyable avait exténués. Seuls les vieux et les fous y demeuraient ; seuls les oiseaux de mer y vivaient bien.

Au petit matin, elle emprunta une route défoncée, le cœur battant. De part et d'autre du chemin, des arbres se laissaient traîner vers le bas comme des hommes vaincus. Coincé entre sa main et le volant, un bout de papier contenait des coordonnées griffonnées à l'encre qui déteignaient sur sa paume. L'adresse du dernier domicile connu d'Eva Volant. En arrivant devant la maison, une demeure rongée par les fissures et l'indifférence, elle éclata en sanglots, incapable d'accomplir les gestes pour lesquels elle était venue : ouvrir la portière, marcher jusqu'au seuil, sonner et attendre qu'on lui réponde, prononcer les mots. *Je cherche ma mère.*

La tête plongée dans ses mains, elle ne vit pas qu'on s'approchait. Les coups frappés à la fenêtre de sa voiture la firent sursauter.

« Je peux vous aider ? » fit une voix chevrotante.

Marie leva les yeux, baissa la vitre et examina le vieillard qui se tenait devant elle. Tout de lui paraissait délavé. Ses yeux bruns, ses vêtements en flanelle, sa peau qui avait dû être naturellement basanée, mais qui était

aujourd'hui fade comme un thé mal infusé. Elle descendit de la voiture, ses jambes encore flageolantes après tant de route. L'air était poussiéreux et manquait de cigales.

« C'est silencieux, ici, fit-elle remarquer.

— Oh, pas tant que ça. Il y a les avions. À toute heure du jour et de la nuit. En route vers la guerre, vous comprenez. »

Elle hocha la tête. Le vieux la dévisageait.

« Vous avez mon adresse sur la figure. »

Interloquée, Marie se regarda dans le rétroviseur latéral. Du papier à sa main, de sa main à son visage, les indications pour trouver la maison de sa mère s'étaient retrouvées au beau milieu de sa joue gauche. Elle se retourna vers le vieillard en frottant sa peau.

« Je cherche une femme, madame Volant. Est-ce qu'elle vit ici ?

— Non. Il n'y a que moi, ici, chère dame.

— Ça ne vous dit rien du tout ? Eva Volant.

— Connais pas. J'ai connu des Julia, des Christina, des Francisca, mais pas d'Eva. »

Cette réponse, prévisible puisque les renseignements concernant sa mère n'étaient pas exactement à jour, n'eut pas l'effet démoralisant que Marie appréhendait. Sondant son cœur, elle ne put y trouver que du soulagement. Qu'aurait-elle fait d'une mère, maintenant qu'à cause d'elle sa vie entière s'écroulait ? Plus la possibilité de la retrouver s'amincissait, plus Marie réalisait que ce

qu'elle pourchassait depuis le début de ce périple était un lieu plutôt qu'une personne.

« Vous permettez que j'entre ? J'aimerais jeter un coup d'œil à l'intérieur. »

Le vieux se raidit.

« Je vous dis que je suis tout seul ici, ça fait au moins dix ans. Vous ne me croyez pas ? »

— Je vous crois. Mais j'aimerais entrer quand même. Je suis née dans cette maison. Je voudrais visiter. Cinq minutes et c'est tout, je vous laisse.

— Vous êtes née ici ? Fallait le dire plus tôt ! Vous êtes chez vous. »

Il s'inclina pour céder le passage à Marie qui s'immobilisa sur le seuil comme pour se recueillir. L'intérieur sentait le tabac et le moisi.

« Ne regardez pas le désordre, je vous prie. Je n'attendais personne, vous comprenez ? »

La maison n'était pas grande, mais la lumière qui y entraît donnait une impression d'espace, de continuité avec le monde extérieur. Il n'était pas difficile d'imaginer que ses premiers habitants aient pu y être très heureux, tout comme il était évident que les occupants suivants y avaient connu la misère sous toutes ses formes. Le vieillard montra à Marie la cuisine encombrée d'emballages de plats surgelés, le linoléum gondolé. Il l'emmena jusqu'à la minuscule salle de bain envahie par des plaques brunes, puis dans le salon où se trouvait un lit défait.

« J'ai mis mon lit ici, je préfère dormir devant la télévision, vous comprenez ?

— Et la chambre ?

— C'est pour mes souvenirs. »

Marie pénétra dans une pièce plus sombre et plus ordonnée que le reste de la maison. Partout, l'homme avait accroché des photographies de ce qui ressemblait aux rues de Mexico au tournant du millénaire. Des boîtes étaient rangées contre un mur et un vieux fauteuil à bascule trônait dans un coin. Marie inspira profondément avec l'impression qu'un arbre essayait de pousser à l'intérieur de sa poitrine. Elle se dirigea vers le centre de la pièce. C'était ici, sous ce toit en pente, qu'Ariel et elle avaient vu le jour à quelques minutes d'intervalle. Elle se mit à pleurer. Ici, ils avaient pris leur première respiration, poussé ensemble leurs premiers cris. On les avait lavés, emmaillotés et sans doute couchés l'un contre l'autre quelques heures avant qu'on emporte Marie, tirant ainsi sur une corde invisible, un élastique qui n'attendait que le bon moment pour se tendre et projeter les jumeaux l'un vers l'autre dans un mouvement aussi inévitable que l'orbite des planètes. Pour la première fois, Marie réalisa que leurs retrouvailles, bien que funestes, constituaient une formidable consolation face à cette cassure primordiale. Le fait de n'avoir connu les béatitudes de l'enfance que quelques misérables instants avant d'être abandonnée ne lui était rendu supportable que par l'idée d'avoir retrouvé Ariel, peu importe les circonstances et les conséquences. Une sorte de retour au point zéro de son existence, une

annihilation de toutes ses années d'isolement et de tristesse.

Dans son dos, elle entendit le bruit du téléviseur. Il était temps de partir. Si elle avait pu, elle aurait découpé la petite chambre pour l'emporter avec elle, pour s'y réfugier quand Ariel s'éloignerait, quand les journalistes recommenceraient à lui tourner autour, quand une autre toile de Jackson Pollock viendrait l'attaquer. Elle serra les poings avec ferveur, tentant de graver en elle chaque angle de la pièce et d'imprimer sa propre silhouette sur le lieu témoin des premiers instants de son existence.

« Vous avez retrouvé vos souvenirs au milieu des miens ?

— Si on veut », répondit-elle en s'essuyant les yeux.

Le vieux la raccompagna jusqu'à sa voiture. Au dernier moment, elle eut le sentiment qu'il aurait voulu qu'elle reste plus longtemps, qu'il s'était déjà habitué à la présence d'une autre personne chez lui, défaisant en quelques minutes des années d'entraînement à la solitude.

« Je vous remercie, monsieur.

— Roberto. Mes amis m'appellent Roberto.

— Merci, Roberto. »

Sa voiture souleva un nuage de poussière et un vrombissement déchirant retentit pendant qu'elle s'éloignait. Un avion de chasse traversait le ciel, traçant un X par rapport à la trajectoire de Marie. Les guerres n'en

finissaient plus. Il y avait tant de choses à combattre, et Marie était si fatiguée.



Si loin des métropoles, le bruit de l'actualité leur parvient avec moins de netteté, une distance qui donne aux événements un lustre irréel. La politique leur apparaît désormais comme une mascarade, et les faits divers comme de sordides histoires tirées de la mythologie. L'homme de l'Alaska accusé d'avoir tué et mangé ses quatre fils ne les dérange pas trop, car il n'existe pas vraiment. La secte terre-neuvienne qui tentait d'accoupler des chiens et des humaines pour créer une nouvelle race n'est qu'une farce. Et quand la femme qui se faisait payer grassement pour être électrocutée par la foudre se révèle être un robot, ils ne se surprennent même pas. Ils ont lâché prise sur la déliquescence de la planète. Ils sont les spectateurs ordinaires d'un univers devenu si tordu qu'on ne peut plus y croire.

Quant aux nouvelles provenant de leurs familles, elles sont aussi rares que les pousses au sol. Seul Marc sert encore de courroie de transmission entre eux et leur ancienne existence, ce qui permet à Marie et Ariel de faire parvenir d'occasionnelles lettres à leurs proches, dont le contenu demeure si inconsistant que même le plus rusé des espions ne saurait établir l'origine des missives. Les renseignements qui viennent en sens inverse ne sont guère plus détaillés. Les parents d'Ariel ont succombé eux aussi à l'attrait de l'exil pour

amorcer leurs vieux jours dans ce qui reste de la péninsule du Yucatán, et se contentent de messages d'ordre météorologique et parfois sanitaire. Du côté des Leclerc, la morale a pris le dessus et ils refusent de communiquer avec leur fille depuis qu'ils ont compris qu'elle ne comptait pas se séparer d'Ariel. Un deuil que Marie vit sans drame, comme s'il était noyé dans l'océan de tout ce à quoi elle a dû renoncer. Impassible face aux choix de sa sœur, seule Rachel continue à entretenir une correspondance avec elle. Quant à l'information convoyée par Marc — les déboires des Policiers, la reconstruction du parti —, Ariel tâche de l'ignorer, tout comme il s'abstient d'aborder avec son ami le sujet de son divorce d'avec Emmanuelle. Il veut en savoir le moins possible. Une île dotée de trop de ponts n'est plus une île.

De toute façon, il n'est pas difficile de faire la sourde oreille dans la plaine où le silence est plus fort que tout. Ariel et Marie s'y abandonnent, de même qu'à ses horizons lisses, ses surfaces régulières qui ne connaissent pas les collines ni les fjords, ni la forêt d'angles droits des villes. Plus que jamais, leur auto-suffisance s'impose. Ils sont amis, famille et amants, ils vivent ensemble tous les amours d'une vie avec ce que cela comporte de solitude.



Lorsque Marie était revenue à Montréal, prête à raconter à Ariel son périple vers Eva Volant, elle avait trouvé ce dernier dans la rue,

bêtement planté dans une flaque de neige fondue, le visage rouge. L'incendie semblait flotter en apesanteur comme un feu follet, un avion de papier embrasé par la combustion spontanée. Marie avait mis quelques instants à comprendre qu'il s'agissait de leur maison.

Ils n'eurent pas besoin de l'enquête des pompiers pour comprendre qu'une main criminelle avait allumé le brasier. Pendant son séjour dans la capitale, on avait informé Ariel qu'un déluge de lettres avait assailli son bureau au cours des dernières semaines. Il en avait ouvert quelques-unes, au hasard. L'une d'entre elles décrivait son auteur comme un libertaire sexuel et offrait à Marie et Ariel un « havre de paix et de tolérance où ils pourraient vivre leur amour interdit et le partager avec une communauté de gens comme eux ». Les autres se voulaient pour la plupart des vecteurs de la colère divine et des condamnations aux feux de l'enfer. Difficile de deviner lequel des mille pourfendeurs du premier ministre déchu aurait brûlé sa maison.

Au lendemain de l'incendie, Ariel et Marie marchaient autour des décombres fumants de leur demeure, tentant d'en repérer les formes anéanties, de retrouver la salle de séjour, l'escalier, le mur de la cuisine, les restes de ce qui n'avait été qu'une structure temporaire, un ordre évanescent auquel ils avaient cru pendant si longtemps. Quelques objets carbonisés se révélaient ici et là comme de petits cadavres remontant à la surface d'eaux noires après une immersion dans les profondeurs — une brosse à dents, un extracteur à jus, une plume Montblanc, une lampe de poche.

Le corps du chat était introuvable. Invisible depuis l'éclatement du scandale, l'animal s'était sans doute dématérialisé avec le reste de leur univers.

Ils tournoyaient autour de leur ancienne vie depuis ce qui semblait des heures quand Marc arriva, à bout de souffle.

« Dieu merci vous êtes sains et saufs ! »

Il s'arrêta à leurs côtés pour contempler la fosse noircie sur laquelle une neige fine tentait tant bien que mal de se déposer.

« Sorcière », siffla-t-il entre ses dents.

Ariel et Marie levèrent les yeux vers l'ex-militaire.

« Emmanuelle. Tout est de sa faute », laissa-t-il tomber.

Au moment où la maison prenait feu, Marc apprenait, en tirant sur l'une des multiples lignes qu'il avait tendues, que la personne responsable de la fuite était sa propre femme. Emmanuelle, en fouinant dans les affaires de son mari, avait découvert le pot aux roses. C'est elle qui avait fait parvenir aux journalistes le message anonyme dont les hommes de Marc avaient retracé l'origine.

« Elle est partie avant même que je puisse la confronter. Je ne peux pas croire qu'elle nous a fait ça. »

Les flocons recouvraient leurs manteaux et leurs cheveux frisés par une nuit sans espoir, mais mouraient en touchant les ruines bouillantes de la maison. Rien de cette vie

cassée ne pouvait plus être lavé. Le regard blanc, Marie se tourna vers Marc.

« Nous voulons disparaître. Ensemble. Peux-tu nous aider? »



Dans la classe de Marie, quelques enfants se démarquent, visages en couleurs dans une pièce trop souvent en noir et blanc. Le petit Marco avec son accent italien de seconde génération qui fait friser les quelques mots de français appris avec une emphase toute latine. La maman de Marco vient le chercher chaque soir et offre parfois à Marie des arancinis en murmurant : « Pour le professeur préféré de mon garçon. » Il y a aussi Sophia avec ses queues de cheval défiant la gravité, la loi et l'ordre, qui tient sa main levée en permanence, même lorsqu'elle ne connaît pas la réponse ou qu'elle n'a rien à dire. Enfin, Angel que ses camarades de classe dépassent tous d'au moins une tête, son regard perçant et sa prononciation française parfaite. Chaque vendredi, Angel serre la main de Marie en pleurant avant de se sauver vers l'autobus jaune tarabiscoté par les éléments.

À la fin du semestre d'automne, Marie profite de la rencontre parents-professeurs pour relater ces incidents à la mère d'Angel.

« Mon mari est dans l'armée, explique cette dernière. Nous avons changé de ville quatre fois depuis la naissance d'Angel. Même si nous pensons rester ici un bon moment, elle continue de craindre un autre déménage-

ment. Elle a toujours l'impression de dire au revoir à ceux qu'elle aime pour la dernière fois.

— Je vois. Votre mari travaille sur la base militaire ?

— Oui, il entraîne les recrues au combat.

— Le mien leur enseigne la politique.

— Ah, Albert Moreshead ! Richard parle souvent de lui. Ils s'entendent bien, je crois. Il faudra que vous veniez manger à la maison ! »

Marie acquiesce avant de questionner la mère d'Angel sur les aptitudes surprenantes de sa fille pour le français. Celle-ci sourit.

« Je ne sais pas de qui elle tient ça. Certainement pas de moi et encore moins de son père. Dans le quartier où je suis née, à Savannah, le français était aussi rare et exotique que le pakistanais par ici.

— Vous venez de Géorgie ? Comment vous êtes-vous retrouvée ici ?

— Quand on grandit à côté d'une base militaire, on tombe amoureuse de soldats. Richard était en formation près de chez moi quand je l'ai rencontré. Le coup de foudre. »

De retour à la maison, Marie fait part de sa rencontre à Ariel.

« Richard Vernon ? Oui, je le connais. C'est un homme de muscles, assez brutal avec les recrues.

— Sa femme nous a invités à dîner.

— Eh bien trouve une manière de nous en sortir. C'est la dernière personne avec qui j'ai envie de socialiser. »

Jetant un œil aux plaines vides autour de chez eux, Marie soupire. Leur vie lui semble tellement dépouillée. Même l'amitié n'y a pas de place. Ariel lui serre doucement l'épaule.

« Ce n'est pas vrai, dit-il. C'est simplement plus long, quand on repart de zéro. »



Comme il s'y attendait, Ariel trouva Emmanuelle dans un loft immense niché au dernier étage d'une manufacture désaffectée, le genre d'endroit qui perpétuait l'image de l'artiste démuné, mais qu'il fallait être très riche pour occuper. Malgré les larges fenêtres, la pièce paraissait assombrie. Des mobiles d'étain flottaient à quelques mètres du sol comme des épées. Recroquevillée dans un fauteuil de cuir rouge, Emmanuelle contemplait ses œuvres rêveusement. Elle sursauta à l'arrivée d'Ariel.

« Ils ont brûlé notre maison. »

Étirant ses jambes, elle se tourna vers lui, le regard déjà défiant.

« Le feu, c'est cathartique. »

— C'était tout ce qui nous restait, Emmanuelle. »

Elle se leva pour se diriger vers une table jonchée de verres vides et se servit un liquide violet.

«Antioxydant?» offrit-elle.

Ariel secoua la tête. Les lèvres humectées de jus pourpre, elle ressemblait à une espèce de vampire.

«Nous partons demain, Marie et moi. Curieusement, tu es la seule personne que je souhaitais voir avant notre départ.

— Je suis flattée.

— Ne saute pas aux conclusions. Je suis venu te demander des comptes. »

Remuant sa chevelure interminable, Emmanuelle tourna le dos à Ariel et s'avança vers une fenêtre. Hochelaga se déroulait à ses pieds, couleuvre polycéphale, reptile livide. Montréal avait déjà commencé à s'effacer aux yeux d'Ariel, comme le monde de Peter Pan dont les contours se diluent quand on cesse d'y croire. Emmanuelle restait silencieuse ; Ariel revint à la charge.

«Tu ne pouvais pas supporter de partager Marc? De le voir se consacrer à une cause plus grande que toi?

— Vous me pensez tous si jalouse et possessive. Vous n'y comprenez rien. »

Posant son verre sur un socle vide, elle s'approcha d'Ariel à pas calculés.

«C'était un geste artistique, Ariel. Rien d'autre. Quand j'ai découvert que vous étiez frère et sœur, j'ai tout de suite vu la beauté de votre histoire. La grâce d'un amour qui cherche par tous les moyens à se reconstituer, comme de l'eau qui se fraye un chemin dans les rochers.

— Comme c'est poétique. Tu ne pouvais pas garder tes métaphores pour toi ?

— J'ai voulu créer un événement. C'est dans de telles performances que réside l'art d'aujourd'hui. Le réel, et les actes qui le défigurent. Le fait de poser le doigt sur un objet en équilibre au bord du précipice. Envoyer ce message a été si facile, une chiquenaude, vraiment. Et le pays au complet a changé de visage.

— Pour le pire.

— Il ne convient pas de qualifier moralement cette œuvre. »

Ariel explosa.

« Arrête d'en parler comme d'une œuvre, hurla-t-il. Tu as gâché nos vies ! »

Il aurait voulu la gifler, tourner la bouche d'un canon géant vers son corps trop mince et le trouer, puis bombarder ses sculptures atroces une à une. Nullement impressionnée par la colère de son interlocuteur, Emmanuelle esquaissa un sourire satisfait.

« Non. Elles étaient déjà gâchées, vos vies. Je vous ai donné la chance de les vivre comme vous l'entendez. Si le secret avait été gardé, vous auriez passé le reste de votre pauvre existence à vous aimer en secret, à refouler cet amour. Et voilà que vous partez ensemble. Qu'allez-vous faire ? Disparaître ? Changer d'identité ? Vous allez vivre côte à côte jusqu'à vos vieux jours. C'est plus que tout ce dont vous auriez pu rêver si tu t'étais accroché au poste de premier ministre. »

Au fond du loft, un grincement sinistre retentit et, comme par enchantement, un des mobiles les plus massifs qui surplombaient le loft se détacha. Il décrivit une sorte de torsion dans les airs avant de s'écraser sur le plancher de béton dans un fracas métallique qui fit jaillir des étincelles. Emmanuelle fit quelques pas en direction du mobile puis s'arrêta, perplexe, comme pour interroger ce qui restait de sa pièce. Lorsqu'elle voulut revenir vers Ariel, il n'y était plus.



Depuis dix ans, aucune agriculture digne de ce nom n'existe dans les plaines. On continue à semer, à entretenir de petits potagers pour la forme, mais la plupart du temps l'automne n'apporte que des pommes de terre rabougries, des pois durs comme du gravier, des spectres de tomates. Les fermiers les plus orgueilleux — ou les plus riches — ont doté leurs installations de complexes systèmes d'irrigation avant d'abandonner la partie quelques années plus tard, aussi épuisés que leurs champs. À présent, les villes vivent au ras du sol, peuplées d'êtres qui effleurent la géographie plus qu'ils ne l'habitent. Les lieux où une tradition séculaire liait les gens à leurs terres sont devenus des paysages transitoires qui rappellent à Ariel les agglomérations du désert américain où rien ne semble jamais prendre racine.

Cela signifie des magasins aux vitrines placardées. Des hôpitaux fermés et des docteurs qu'on ne peut rencontrer qu'après des heures

de route. Des familles qui partent sans prendre la peine de vendre leur propriété qui ne vaut plus rien. Des chômeurs et des rêves piétinés ou bien oubliés dans un coin. Seule la base militaire fournit encore des emplois et nourrit une partie de la ville qui continue néanmoins à se vider avec une régularité de sablier.

Un matin d'hiver, une rumeur vient perturber le quotidien de la plaine. Alors qu'on se préparait à une autre année d'exaspérants extrêmes, un bruit se met à courir : une usine de traitement de la biomasse pourrait venir s'installer à Rockfield. Cette industrie en plein essor chercherait à s'implanter dans un lieu central où serait récupérée la totalité des déchets de la province. Impossible à confirmer, la rumeur traverse cependant la base militaire, l'école, le centre commercial et l'église, les quatre pôles sociaux de la ville.

C'est à ce moment que quelque chose qui sommeillait en Ariel s'éveille. Son sens de la communauté, son instinct des foules. Son désir de tenir les rênes. Progressivement, les appareils électroniques de la maison reprennent vie ; les nouvelles retentissent à chaque heure dans la cuisine, des dossiers de recherche traînent sur l'ordinateur. Ariel revient au monde.

Il organise avec deux autres résidents une assemblée publique à laquelle il invite des représentants de l'industrie. S'improvisant maître de cérémonie, il leur souhaite la bienvenue au nom des habitants de Rockfield, leur présente la communauté et les questionne. Puis, ayant obtenu des documents

stipulant les critères nécessaires à l'implantation de l'usine, il forme un comité de citoyens qui s'assure que la ville respectera chacune des conditions. Il faut proposer des emplacements, exiger la réparation des routes, régler certains problèmes d'écoulement des eaux. Les élus municipaux, ravis de cette aide inespérée, encouragent ces initiatives. Bientôt, on organise des corvées monumentales réalisées dans une fébrilité contagieuse. Une poignée de résidents se rend à Regina pour plaider sa cause et demander des investissements. Au bout de quelques semaines, la ville est entièrement mobilisée autour du même but : ressusciter une région morte.

Ariel devient chaque jour plus pétillant, plus radieux. Malgré ses efforts pour maintenir le surpoids dont il se déguise, il n'y arrive plus. L'effervescence fait fondre ses kilos. Sa voix a retrouvé son timbre d'avant. Il vibre. Et il devient de plus en plus reconnaissable malgré son changement de visage. Chaque jour, sa barbe ressemble davantage à un postiche ridicule sur la figure de l'homme qui avait séduit la nation et Marie craint de le voir démasqué sans pouvoir se résigner à lui couper les ailes. Elle préfère recommencer sa vie cent fois plutôt que de forcer celui qu'elle aime à la transe morne de l'exil. On ne peut sortir Ariel d'Ariel. Peu importe le nombre de pseudonymes qu'on lui collera, il restera celui qui mène. Il se trouvera toujours une mission, même au milieu de rien.

La maison se remplit peu à peu. Des réunions s'y tiennent ; des voisins s'y arrêtent pour déposer des biscuits, une gerbe de fleurs,

emprunter des livres ou simplement discuter. Par timidité et par désir de préserver le peu d'intimité qu'elle possédait, Marie avait toujours gardé jalousement fermées les portes de leur ancienne demeure, se privant ainsi de joies qu'elle découvre à présent — une cuisine pleine d'amis, des éclats de voix, des piles de chaussures dans le vestibule, et une solidarité à laquelle ceux qui habitent le sommet n'ont pas droit. Maintenant, des enfants se roulent dans la neige crasseuse de leur cour. Une voisine partage ses prises de pêche sur glace. Le buveur local vient vider leurs bouteilles en racontant des histoires à dormir debout. Contre toute attente, la vie reprend.



Curieusement, ce n'est pas dans les moments de désarroi qu'Ariel dort mal, mais lorsqu'il retrouve l'espoir. L'intense activité de l'engagement communautaire vient non seulement adoucir son deuil d'avoir perdu sa place au sein de l'élite gouvernante, mais le console aussi de ses désillusions politiques. Son nouveau projet le tient debout jusqu'aux petites heures du matin, nœud vivace torpillant les regrets. Le chat Crapule lui manque alors qu'il égrène les longues heures d'éveil. Il épluche des magazines internationaux, visionne les événements de la journée jusqu'à s'en donner la nausée. Quand sa tête devient trop pleine du bruit du monde, il se tourne vers des tâches plus rustiques. Il lit des romans, découvre les vieux disques abandonnés par les anciens occupants, nettoie l'atelier, exécute

quelques mouvements de musculation. Puis, au plus noir de la nuit, il glisse vers Marie.

Il se poste devant sa chambre pour l'écouter respirer. Les humains produisent un souffle prodigieux lorsqu'ils dorment, un souffle qui descend jusqu'au plus profond de leur être, et qui ramène à l'expiration les trésors et les monstres enfouis sous les croûtes de civilisation accumulées. Dense, inquiète, clairvoyante, la respiration de Marie est un chef-d'œuvre. S'en approcher est le seul moment de pureté auquel Ariel peut désormais accéder. Leur proximité physique est toujours chargée de douleur ; chaque assaut du désir s'accompagne de dégoût. Rare et difficile, le sexe est devenu le siège d'une haine de soi égale à l'amour qu'ils se portent. Mais en regardant les bras soyeux posés sur le drap, en devinant le sein et le pubis sous la mouseline, il n'arrive pas à regretter quoi que ce soit. Il n'aurait pas eu assez d'une vie pour faire de Marie une simple sœur.

D'autres nuits, il se contente de s'asseoir au bureau de sa femme. Il tient ses crayons entre ses doigts, feuillette ses livres, la plupart des manuels de pédagogie, quelques-uns des recueils de poésie écrits dans une langue mourante ; il hume les pages que son index pointu a sillonnées. Puis il dépose sa joue sur le dossier de la chaise qui, jour après jour, accueille les pensées de Marie. C'est ainsi qu'il aime l'aimer — dans son absence, dans l'empreinte que laisse son existence sur la nuit.

Lors d'une de ces petites cérémonies, il découvre une chemise portant un nom maudit : Eva Volant. Pendant plusieurs minutes,

Ariel reste immobile, incapable de contenir sa rage. Il n'a rien dit quand Marie a effectué son voyage dans le sud des États-Unis parce qu'il était trop abattu par les événements. Mais il persiste à désapprouver toute démarche visant à retrouver leur mère. Pour lui, survivre signifie la tenir à l'écart. Comment leur quotidien si friable pourrait-il surmonter ce rappel retentissant de leur biologie ? Il est déjà périlleux de maintenir cet amour sans lequel ils seraient tous deux perdus ; pourchasser Eva Volant revient à jongler avec des lames.

Il ouvre finalement la chemise pour en tirer une liasse de documents dont l'odeur douceâtre lui rappelle les inondations de l'automne. Il retrouve les papiers d'adoption, les fatidiques lignes qui ont fait basculer leur vie il y a une éternité, lui semble-t-il. Puis des lettres, des fiches témoignant des recherches réalisées par Marie, toutes datées d'avant leur déménagement dans les Prairies. Un travail considérable, constate Ariel avec tristesse. Marie tenait vraiment à résoudre la question de leurs origines.

Sous les formulaires, il déniché une liasse de feuillets noircis. En les effleurant, ses doigts s'enduisent d'une fine suie. Des portraits, tous différents et tous semblables, où il retrouve tantôt sa bouche, tantôt le menton de Marie, leurs yeux, la chevelure de l'un, l'os de la joue de l'autre, leur nez, leur front, une ride pointue qu'il reconnaîtrait du bout des lèvres, un lobe d'oreille dont il devine la texture. Par petites touches incertaines ou à grands traits désespérés, Marie a tenté de reconstituer le visage de leur mère, de décliner toutes les

combinaisons possibles. Ariel ne peut s'empêcher de se dire qu'à cette généalogie visuelle manque un élément crucial : la figure du père. Mais cette pensée est trop vertigineuse ; il la chasse comme a dû la chasser Marie d'un coup de fusain.

En silence, il range les papiers comme il les a trouvés dans le dossier non sans avoir subtilisé un des dessins, le plus simple, le seul où Marie a osé prêter à Eva un sourire, peut-être celui de l'embarras ou encore le rictus moqueur de ceux qui jouent aux dés avec le destin. Il plie le portrait et le glisse dans son portefeuille sans réfléchir, puis il saisit sa guitare pour en tirer un air si ancien qu'il pourrait raconter leur histoire, celle de leur mère, celle de tous ceux qui ont un jour douté de leur humanité.



Ils vont à l'église. Impossible de l'éviter, ce monument au consensus bâti à l'époque des réformes et conséquemment affligé d'une architecture à la fois débridée et convenue, entre temple et centre commercial — le style obligé des croyants contemporains. Ils auraient préféré demeurer neutres sur le plan religieux mais Marc leur a recommandé de grossir les rangs chrétiens sans faire de manières. Dans les petites communautés des Prairies, la suspicion commence avec l'impiété.

Ils se rendent donc chaque dimanche sur le parvis où se massent leurs voisins et

collègues, les jeunes soldats avides d'absolution, les élèves et leurs parents au nez court et aux jambes épaisses. Ariel et Marie s'assoient au fond comme des cancre. L'église est le seul endroit où ils retrouvent l'impression de se donner en spectacle. Bien entendu, ils jouent un rôle en permanence, mais ce rôle se limite à un nom d'emprunt et à un déguisement. Le reste est loin d'être aussi scénarisé que leur vie à Montréal et Ottawa. Seuls les gestes qu'ils exécutent à l'église suivent encore des desseins qui leur rappellent la politique. La bonne réplique au bon moment, se lever et s'asseoir en même temps que les autres, les signes de tête et les regards... En se prêtant à ce jeu, en voyant Ariel se concentrer pour se souvenir de faire son signe de croix à l'endroit, Marie réalise à quel point elle ne pouvait pas supporter le rôle de première dame.

Heureusement, le pasteur est un modéré et son attitude déteint sur ses ouailles. Il prêche la tolérance, l'entraide, la modestie. Les fidèles n'ont pas peur de lui, ce qui laisse planer une certaine chaleur sur la nef. Si bien que Marie et Ariel parviennent à se recueillir, l'espace de quelques secondes, alors que des dessins aux angles pointus s'abattent sur eux par plaques, ombres obliques des vitraux où des Jésus stylisés marchent sur les eaux et tombent pour la troisième fois.



Le thème de l'exercice : « que signifie mon nom ». Les élèves doivent exposer, en français,

l'origine de leurs nom et prénom, après avoir questionné leur famille sur le sujet. Ses petits pieds plantés fermement devant la classe, Sophia explique que son prénom veut dire «sagesse». Marco parle de ses ancêtres vénitiens et de Marco Polo l'explorateur. Junior confie sa stupeur lorsqu'il a découvert que son nom renvoyait à celui de son père, un fait que l'usage exclusif du terme *junior* lui avait permis d'ignorer pendant les sept premières années de sa vie. Angel, enfin, raconte qu'elle a été baptisée en l'honneur d'une tante victime d'un grave accident.

En s'approchant d'elle pour la féliciter pour sa présentation, Marie remarque sur ses avant-bras des bleus aux formes étranges. La fillette arbore également une éraflure au menton, blessure que Marie avait attribuée à une mésaventure enfantine ordinaire. Discrètement, durant les exercices écrits, elle tâche d'apercevoir sous sa jupe jaune les genoux d'Angel. Là aussi, elle croit déceler une peau à vif et il lui semble soudain que le petit corps chocolaté est couvert de cicatrices. Se souvenant des commentaires d'Ariel au sujet du père d'Angel, Marie passe deux jours à chercher le moyen d'aborder la question avec la petite. Elle finit par opter pour l'approche directe.

« Angel, ma chérie, tu as beaucoup de blessures ! »

Contre toute attente, l'enfant esquisse un large sourire et relève ses manches pour exhiber ses marques comme des trophées.

« C'est en faisant mon entraînement ! C'est pas pour les poules mouillées !

— Ah bon ! Quel sport pratiques-tu ?

— C'est pas un sport. Ce sont les exercices que mon père me fait faire. Pour devenir plus forte.

— Comme... comme un soldat ?

— Oui. Vous savez, madame Leblanc, il faut être prêt pour la guerre. »

Marie hoche gravement la tête et laisse filer la petite. Dehors, Monette Vernon attend Angel et la soulève de terre pour l'embrasser. Les véhicules scolaires s'ébranlent comme des dinosaures exténués sous un ciel gris ; les pas menus des gamins martèlent le sol indifférent. Marie observe la mère et la fille s'éloigner et, lentement, porte une craie à sa bouche pour mordre dedans. « Et moi, que veut dire mon nom ? »



Il pleut par petits paquets glacés et gris lorsque la nouvelle tombe sur Rockfield : la compagnie qui devait construire l'usine de traitement de la biomasse abandonne le projet. Malgré les mois d'efforts, de transformations et d'investissements à l'échelle locale, les responsables décident de reporter l'installation indéfiniment.

Il n'en faut pas plus pour décourager les résidents. Après des décennies de déceptions, ce dernier échec semble s'inscrire dans l'ordre

naturel de l'existence. On retourne aux après-midi creux, aux comptes de banque vides, à l'ennui et au bruit morne des camions qui ne s'arrêtent plus en ville. Il n'y a qu'Ariel pour refuser de se laisser abattre par le verdict. Et pour se persuader que lui seul peut faire changer le cours des choses. Plutôt que de l'accabler, la mauvaise nouvelle vient galvaniser ses ambitions.

En une semaine, il parvient à joindre un nombre incroyable de résidents qu'il convainc de faire campagne à leur tour auprès de leurs proches. Harnaché à son portable, il crée un mouvement virtuel qui devient un raz-de-marée en quelques jours. Marie, d'abord réticente à s'impliquer, finit par succomber à la vague et s'efforce de rallier les autres enseignants et les parents d'élèves. Le dimanche soir, ils se massent par centaines dans le gymnase de l'école. Les adolescents ont délaissé la carrière abandonnée qu'ils fréquentent en cachette ; les vieux ont quitté leurs fauteuils trop confortables. Même les militaires, habituellement au-dessus des affaires civiles, se sont laissé entraîner par l'idéalisme de leur collègue. Parmi eux, Marie aperçoit Richard Vernon au bras de Monette qui semble deux fois plus petite à côté de son colosse de mari. Elle imagine le père imposant à sa fille une série d'exercices réservés aux soldats d'élite, elle voit la petite ramper dans la boue ou enjamber des clôtures pour lui faire plaisir et son cœur se serre.

« Mes amis, amorce Ariel pour ouvrir l'assemblée, qu'on nous ait menti ou qu'on ait tout simplement changé de plans importe

peu. Ce qui compte, ce sont nos forces que nous avons appris à mettre en commun au cours des derniers mois. Et ce que nous décidons d'en faire aujourd'hui. »

Son intonation et les applaudissements qui suivent cette entrée en matière lui rappellent tant les discours électoraux que Marie en a le vertige. Il lui semble revoir les flashes des appareils photo, sentir l'odeur aigre d'un stress calculé, la sueur des stratèges et des fabricants d'image. Ariel demeure insensible à cet apparent retour en arrière. Devant la foule suspendue à son optimisme, il rayonne.

Il questionne les résidents. Que voulez-vous faire ? Comment croyez-vous pouvoir améliorer votre sort ? À quoi rêvez-vous ? Des mots comme « coopérative » et « chantier public » retentissent ; les nouveaux comparses d'Ariel prennent des notes pour garder le fil des conversations qui s'enflamment. À minuit, une heure que la majorité des habitants de Rockfield n'a pas vue depuis des années, l'assemblée survoltée se disperse, formant dans le stationnement désert un feu d'artifice humain. À la porte, Ariel salue et remercie chaque participant. Quand Richard Vernon passe à côté de lui, il l'ignore complètement.

« Quelle mouche l'a piqué, ton collègue ? demande Marie.

— Va savoir. Je suis déjà étonné qu'il soit venu. Ce n'est pas son genre. »

Les comparses d'Ariel le rejoignent une fois que la salle est vide pour un rapide survol des suggestions les plus intéressantes. On parle de la construction d'une grande serre collec-

tive qui pourrait garantir une sécurité alimentaire à la communauté et redonner des emplois aux cultivateurs inactifs. Il est aussi question d'autofinancer un parc d'éoliennes privé pour revendre l'énergie à l'État, une idée qui a déjà fait des fortunes un peu plus à l'ouest. Lentement, Ariel voit ses rêves de premier ministre reprendre forme, nourris par une solidarité et un esprit d'initiative tels qu'il n'en a jamais connu durant toutes ses années au Parti des travailleurs. C'était donc vrai. C'est à petite échelle que se produisent les révolutions.



Le printemps est revenu, traînant à sa suite les incohérences d'une météo désaxée. Depuis leur véranda, ils passent de longues heures à observer le roulement des nuages et les dessins que trace le vent dans les herbes tendres. La chaleur forme des volutes à l'horizon. Ariel y voit des voiles blancs, il y voit Marie. Celle-ci a l'impression de distinguer des pépites d'or sur le bitume — c'est Ariel qui plane devant ses yeux. Le monde est devenu un assemblage de signes où leur amour se décline, une respiration distante dans laquelle ils peuvent s'aimer sans risque. Marie caresse tout ce qui est jaune ; Ariel embrasse la buée qui se forme sur un verre de liquide froid. Elle plonge ses mains dans un sac d'amandes ; il souffle doucement sur le squelette des pissenlits. Leurs symboles sont multiples et d'une complexité qui en rend le répertoire difficile.

Le code secret des jumeaux qui se sont choisis ; la litanie qui réitère le seul lien possible.

Les aurores boréales se bousculent au moment où mai bascule dans juin et ils étendent leurs jambes nues dans la chaleur précoce. Dans les champs, ils discernent les crinières de lions qui bâillent et les cornes de zébus faméliques. Il paraît que l'on appartient vraiment à la plaine le jour où on arrive à y voir des bêtes qui n'y ont jamais vécu. Après deux étés dans cette savane du Nord, un bétiaire complexe leur apparaît, tournoyant aux abords de leur maison lorsque tombe le soleil ou quand ses bras s'étirent vers le matin. Main dans la main, veille après veille, Ariel et Marie découvrent que leur survie redevient vie, leur cœur posé, perchés dans un étroit équilibre, finalement à leur place dans ce paysage sans cloisons.



Le premier matin du congé scolaire estival, Marie est debout aux aurores pour arriver la première au marché maraîcher de la ville voisine. Elle a appris, au fil de récoltes infructueuses, que la cerise bien mûre et la tomate lisse appartiennent aux lève-tôt. Son sac à provisions à la main, elle glisse la tête dans la chambre pour un au revoir silencieux. Ariel est toujours endormi ; dans la pénombre de la pièce aux volets mal fermés, elle croit voir une petite flamme se promener sur ses côtes. Mais ce n'est qu'un rai qui s'est infiltré à travers les lattes de bois. Marie pose un baiser sur le bout de ses doigts et le souffle vers

Ariel. Elle se retourne trop vite pour percevoir le frémissement de son sommeil, le geste mou de sa main vers ses lèvres.

Au marché, elle trouve les premières laitues qui abandonnent déjà leur jeunesse comme ces filles qui, à peine sorties de l'adolescence, marchent le dos voûté. Elle effectue un tri à travers les fraises blêmes et chasse les insectes qui tournoient au-dessus d'un panier de figues venues de loin. Provoquée par ses mouvements, une guêpe la pique. Elle pousse un cri puis porte sa main à sa bouche. Les abeilles lui manquent.

Elle croise plusieurs collègues sur le chemin du retour et leur adresse un signe de tête. Au centre-ville de Rockfield, elle aperçoit la voiture de Monette. Depuis le siège arrière, Angel jette un regard soucieux sur la rue principale et ses vitrines placardées. Alors que Marie les salue, Monette arrête sa voiture au beau milieu de la route et se précipite vers Marie.

« Anne, Dieu merci ! Je tente de vous joindre depuis une heure.

— J'étais au marché. Tout va bien ?

— Non ! Votre mari est en danger ! »

Incapable d'en dire plus, la femme fond en larmes, sa tête paraît se rétracter dans son torse replet. Ouvrant la porte du passager, Marie lui fait signe de s'asseoir. À leur gauche, des chauffeurs klaxonnent en doublant la voiture immobilisée à l'intersection. Monette ne semble pas s'en formaliser, ni de sa fille prisonnière du véhicule.

« C'est Richard. Il a découvert l'identité de votre mari. Il sait que c'est l'ancien premier ministre. Il est sorti à toute vitesse en disant que vous étiez sa sœur, que vous viviez une union incestueuse qui offense Dieu. »

Marie sent tout son sang quitter son corps par une de ces mille portes invisibles d'où la vie vient et va sans explication et elle serre la main de Monette sans réfléchir.

« Je suis tellement désolée. C'est moi qui l'ai reconnu, le soir de l'assemblée. Je n'aurais jamais dû en parler à Richard. Anne, il est parti avec son arme. Vers chez vous. »

Il faut un quart d'heure de route en ligne droite pour regagner la maison depuis le centre-ville. Marie n'y met que neuf minutes qui lui semblent autant d'éternités. L'asphalte colle aux roues, le faux plat devient une montagne abrupte. Sa tête tourne, sa peau démange comme si un essaim de guêpes au complet y plantaient leur dard en même temps. À son arrivée, elle voit une fourgonnette garée devant la demeure silencieuse. Parcourant les pièces à la hâte, elle crie le nom d'Ariel, en vain. Nulle trace de Vernon non plus.

Ce n'est qu'en atteignant la véranda qu'elle l'aperçoit au loin, du côté ouest, du côté plaine. Elle court vers lui pendant quelques secondes puis ralentit, incapable d'avancer davantage. Richard Vernon marche vers elle, son pistolet à la main, empestant la térébenthine. Son pas est lent, pourtant il progresse à une vitesse surhumaine. Bientôt, il arrive à la hauteur de Marie qui ne parvient qu'à porter

la main à son cou comme pour se protéger d'un coup fatal, d'un manque d'air. Mais il ne lève ni le poing ni l'arme. Il se contente de lui décocher un regard qui la sidère, qui la damne pour le reste de ses jours. Puis il disparaît de son champ de vision. Ne reste au loin qu'un petit brasier dont la chaleur déforme l'horizon, et le seuil du réel. À pas de zombie, Marie avance vers les flammes.

On dit qu'un homme qui brûle produit une fumée noire s'il a été mauvais et blanche s'il a été bon. Ariel n'émet aucune fumée. Seulement des oiseaux d'or qui s'évadent de sa poitrine, de sa peau déjà presque toute consumée, de ses organes qui bouillonnent, de ses os mangés par le feu. À genoux à ses côtés, Marie tente d'empoigner à pleines mains ce qui reste de lui, les membres incandescents dont elle a léché le moindre centimètre, le cœur qui semble encore battre dans les flammes et la tête qui l'a aimée avec la rage d'un épileptique. Elle plonge ses doigts dans le feu, et elle ne se brûle pas.

QUEUE DE RAT (Monette et Angie)

Un vent final projette une fine suie sur le visage des deux fillettes et d'un coup, l'horizon redevient visible.

« Trente-neuf ! Trente-neuf wagons ! » s'exclame Monette d'une voix dont l'enthousiasme n'a pas flanché tout au long du passage du train.

Angie ne répond pas. Elle n'a pas compté. Elle se préparait à affronter ce qu'elle croit avoir vu dans les trouées fugaces entre les wagons. Détournant l'attention de Monette vers la nuée de papillons soulevée par le convoi, elle découvre ce que ce dernier lui cachait. À quelques mètres d'elles, deux êtres à moitié nus se frottent l'un à l'autre. L'homme est grand, bronzé à l'exception de ses fesses qui vont et viennent contre la fille qu'il tient appuyée sur un arbre. Une longue tresse mince fouette son t-shirt sale à chaque mouvement. Une queue de rat, dirait Mam avec dégoût.

Comme s'il n'avait pas remarqué Angie et Monette, il grogne. « Couche-toi, je fatigue. » Docilement, la fille s'étend dans les herbes qu'Angie devine jonchées de roches et de pièges. Son corps est fin, très pâle et tissé d'ovales délicats. Ce n'est que lorsqu'elle tourne son visage hermétique vers les deux fillettes qu'Angie la reconnaît. C'est Eva Volant, une fille de neuvième année qui

habite près de chez elle. Leurs regards se croisent et Eva semble s'électrifier. Elle murmure quelque chose à l'oreille de l'homme.

C'est comme si une détonation s'était produite. L'homme saute sur ses pieds et enfle son pantalon à la hâte. Angie empoigne Monette par le bras et l'entraîne sur la voie ferrée.

« On n'a pas repris le sou !

— C'est pas grave. Dépêche-toi ! »

Derrière elles, elle entend Eva.

« T'en fais pas, je les connais ! Elles ne diront rien ! »

Monette bondit d'une traverse à l'autre, une marguerite à la main. Le soleil s'est planté au-dessus de leurs têtes. Des effluves du repas du midi leur parviennent depuis les petites maisons adossées au chemin de fer. Angie presse le pas. Derrière, Eva supplie l'homme de ne pas s'en aller. Angie ne se retourne pas.

Le vent se lève lorsqu'elles arrivent au pont. Une odeur de varech et de squelettes de poisson vient leur piquer le nez. Une trentaine de mètres en contrebas, la rivière a creusé un ravin.

« C'est dangereux ! objecte Monette.

— Mais non, le train vient de passer. Viens, vite. »

Monette s'agrippe à la main de son aînée pour s'engager sur la structure vertigineuse qui enjambe le précipice. La voie ferrée laisse voir tout ce qui se passe en dessous, le

mouvement des eaux boueuses, le tournolement d'abeilles égarées, les peaux de couleuvres étalées sur les pierres. Les yeux rivés sur le vide sous ses pieds, la petite avance bravement. Angie n'entend plus Eva ni l'homme à la queue de rat.

Elle prend conscience de son erreur une fois au milieu du pont. Le vent lui a caché le grondement, et sa volonté de fuir l'a empêchée de réfléchir. Elle a exclu la probabilité que deux trains passent durant le même quart d'heure comme si cela relevait d'une impossibilité mathématique. Une grave faute de jugement. Elle se retourne ; la locomotive n'est pas encore visible. Mais la vibration qui monte des rails à ses jambes laisse croire que ce n'est qu'une question de secondes.

« Monette, il faut courir. »

La petite plante un regard terrifié dans les yeux de sa grande sœur. On ne lui a jamais donné de directive si absurde. Courir, maintenant, suspendue au-dessus du vide ? C'est impossible, Angie le voit sur le visage de sa sœur. Déjà, le sifflet du train retentit derrière elles. Monette est paralysée. Sans perdre une seconde, Angie la soulève de terre et se met à enjamber maladroitement les traverses, incapable d'accélérer le pas comme elle le voudrait. Sa tête effectue des calculs de risques à une vitesse folle ; elle considère brièvement l'option de se jeter dans la rivière avec Monette, mais les rochers pointant hors de l'eau l'en dissuadent. S'accrocher à la balustrade est au-dessus des forces de la petite, et il est trop tard pour envisager d'atteindre le bout du pont à temps. Le train est si proche

qu'elle sent son souffle dans son dos. Elle continue de fuir tant bien que mal dans les coups de sifflet et les grincements atroces de la machine que rien ne peut arrêter. Des larmes pointent au coin des yeux d'Angie. Elles vont mourir.

Puis, la solution lui apparaît. Devant elle se trouve une niche aménagée dans le garde-fou, une sorte de balcon dont le plancher est formé d'une poutre, juste assez grand pour qu'un homme s'y tienne debout. En quelques mouvements lestes, dernières grâces de son corps d'enfant, Angie s'élance vers la niche et, à bout de bras, elle cale Monette contre la balustrade, tombant à plat ventre sur le madrier, ses mains fermement ancrées au tronc de sa petite sœur pour l'empêcher de basculer. Une seconde plus tard, la locomotive passe. Monette hurle comme si on lui arrachait un membre. Ce n'est qu'en voyant apparaître des giclées de sang sur les vêtements pastel et le visage poupin qu'Angie comprend que plusieurs tonnes de fer sont en train de lui passer sur les jambes. Une chaleur rugissante lui traverse le corps.

LE RIRE D'ARCHIMÈDE (Simon et Carmen)

Le vent glacial, la peau qui gerce, les croûtes de sang qui gèlent dans les chaussures, le frimas qui s'accroche à chaque fibre, à chaque cheveu ; tout cela se perd dans le rythme crayeux de ses pas sur la neige. Voilà plus de quarante-huit heures que Carmen court dans un environnement fait d'ombres telles que la nuit ne se distingue plus du jour, et elle en a encore pour une dizaine d'heures avant de compléter le parcours. Mais elle ne compte plus. Elle ne réfléchit plus. Le battement tout-puissant de sa course, les coups réguliers de ses pieds sur le sol constituent le seul ordre, la seule loi, la seule parole en ce pays tranchant.

La première journée, sa conscience la suivait toujours. Carmen se permettait de remarquer le paysage, la taïga et ses épines, la terre étouffée sous la neige, des stigmates de pétrole fuyant d'un pipeline. Elle avait encore le luxe de songer à des frivolités telles que la peau arrachée de ses talons, son majeur devenu bleu et la sensation de brûlure qui s'était emparée de ses poumons pendant les premières heures. Arrivée au kilomètre quarante-deux, soit l'équivalent d'un marathon, elle a commencé à regretter de n'avoir pas choisi le trajet de 350 milles plutôt que celui de 100 milles. Au kilomètre cinquante-quatre, elle s'est demandé quelle sorte de maladie mentale l'avait poussée à s'inscrire à cette course insensée en plein mois de février au

cœur du Yukon, elle qui n'avait jamais connu de vrai climat d'hiver. À la halte suivante, on l'a informée qu'une seule femme la devançait, ce qui l'a motivée à reprendre la route tout de suite après sa ration de ragoût. Quatre kilomètres plus loin, elle s'effondrait, et un patrouilleur a dû l'aider à monter sa tente pour la nuit.

À présent, elle plane. La course ne lui importe plus et ses pensées errent comme avant un rêve, dans cette minute précédant le moment où on bascule vers le sommeil. Ce ne sont pas ses soucis, ses projets, les pics et ravins de sa vie personnelle qui occupent son esprit, mais plutôt des fragments insignifiants de son quotidien : le carreau brisé à la fenêtre de sa salle à manger, la talle de sumac qu'il faudra brûler à son retour, le vol des petits rapaces sur les collines qui entourent sa maison. Des vignettes pour lui rappeler qu'elle est humaine et qu'elle a une vie, avant de replonger dans le grand vide blanc de la course.

Bien qu'elle s'y soit inscrite des mois avant le décès de Frannie, le fait de participer à un rallye surnommé « la course de la mort » ne semble pas innocent. Une semaine à peine après l'enterrement, elle bouclait ses valises tout en songeant au commentaire laconique de Simon, le jour des funérailles : « Nous sommes les prochains. » Elle avait balayé d'une boutade la sombre remarque de son frère avant de s'embarquer vers la mythique Whitehorse, prête à courir aussi longtemps qu'il le faudrait pour s'assurer qu'elle était bel

et bien vivante et que Frannie ne reviendrait pas d'entre les morts.

Il ne lui reste que cinquante kilomètres, une distance qu'elle a parcourue des centaines de fois, parfois sans y penser, parfois dans la douleur absolue. Une distance suffisante pour raviver de grandes luttes intérieures, d'autant plus lorsqu'elle suit deux jours d'efforts dans un froid polaire. Le soir tombe. D'un pas constant, Carmen tire son bagage sans sentir le poids du traîneau ni les crampes glaciaires qui rongent ses muscles. Sous la lumière déclinante, elle dépasse le dernier relais chauffé et l'idée d'y faire halte ne l'effleure pas. Elle quitte le tronçon à découvert pour s'enfoncer de nouveau dans la forêt, déterminée à courir toute la nuit, à ne s'arrêter que lorsqu'elle rencontrera une ligne d'arrivée, quelque chose d'intelligible dans la sauvagerie de l'hiver arctique.



Un nom. Il possède désormais un nom, d'abord silencieux, confiné à l'écrit par la calligraphie arthritique de Frannie puis par la sienne, plus claire et régulière, de laquelle il l'a recopié des dizaines de fois. Roberto Aurellano. Il lui a fallu trois jours pour arriver à le prononcer à haute voix. Lorsqu'il s'en est senti capable, il a brûlé la lettre, espérant casser le sortilège jeté la nuit de la mort de Frannie par son innocente messagère, munie pour unique défense d'une queue de chat et de cette missive en deux exemplaires. Il se demande si Carmen a gardé le sien.

Ainsi, Frannie n'avait pas l'intention de quitter ce monde sans éclairer ses enfants sur leurs origines. Elle voulait simplement qu'ils découvrent la vérité sans elle. C'est pourquoi elle avait pris la peine de rédiger des explications d'un ton aussi sec que l'avait été sa vie pour ensuite les confier à la jeune étudiante qui lui servait de garde-malade autant que de bonne.

S'il est pratiquement impossible de se remettre de la mort de sa mère, si négligente fût-elle, le décès de Frannie n'est rien à côté de ce qu'elle leur a caché. Pendant cette nuit de secousses et de départs, Simon a perdu pire que sa mère. C'est sa sœur qu'on lui a enlevée. Il avait toujours envisagé la quête du père avec Carmen et voilà qu'il était laissé à lui-même. Aujourd'hui encore, alors qu'il est calé dans le siège du conducteur de l'auto-patrouille lavée par l'averse, le fracas de cette solitude nouvelle continue de l'assourdir, de claironner le grand tournant de son existence.

Son collègue regagne le véhicule en courant, un plateau contenant café et muffins en équilibre sur une main. L'autre tient un bouquet de ballons qu'il fourre sans ménagement à l'arrière de la voiture, là où devraient se trouver un ou deux criminels patibulaires. Un ballon vert explose et Simon sursaute.

« C'est l'anniversaire de ma fille. Six ans, explique le policier en prenant place à côté de Simon.

— Il te reste sept ans de bonheur, profite-en », maugrée celui-ci en attrapant un café.

La pluie a fait fuir les clochards des rues, et comme la consigne du jour est de tenir ceux-ci loin de l'hôtel où se déroule une quelconque rencontre de dignitaires, la tâche est aisée. Le brouillard monte du Pacifique et couvre la ville d'un filtre bleuté qui happe les pensées des rares passants.

Lors des funérailles, cérémonie empreinte d'un catholicisme flamboyant qu'on n'avait jamais observé auparavant chez Frannie, Simon a scruté la foule des yeux. Tout inconnu âgé de plus de soixante-cinq ans faisait l'objet d'une discrète enquête de sa part. Pour empêcher ces possibles pères de se défiler, il surgissait derrière eux et murmurait : « Roberto ? » Aucun des cinq étrangers à qui il tendit le piège ne répondit à ce nom. Si son père était encore en vie, il ne s'était pas donné la peine de venir dire adieu à la femme qui avait porté son fils. Quand on a poussé le cercueil hors de l'église, le cœur de Simon s'est presque arrêté : il aurait juré entendre des coups depuis l'intérieur de la bière. Il a ralenti le pas le temps de quelques mesures pour finalement reprendre ses esprits et repartir sous une pluie d'hymnes religieux.

Carmen a pleuré un peu après la messe, lorsque les rares personnes encore attachées à Frannie se sont rassemblées autour d'un buffet insipide, et pour la première fois, Simon s'est senti loin de sa détresse. Claire et Alan montraient des signes d'impatience, indifférents à la mort de cette femme qu'ils n'appréciaient guère de son vivant, alors que Jessica tentait de dissimuler l'énorme appareil photo avec lequel elle prenait, subtilement

croyait-elle, des clichés de l'événement comme s'il s'agissait d'une fête foraine. Exaspéré par la conduite de sa famille, Simon a quitté la petite collation sans saluer les convives.

Depuis, quelque chose se trame en lui. Quand il se querelle avec Claire, elle ramène tout au démon du midi, une notion vague et idiote, à cent lieues de ce qui lui arrive vraiment. Simon n'a aucune envie de séduire d'autres femmes ni de s'acheter une décapotable ou de remplir sa ride du lion de Botox. Il veut trouver une grotte, s'y tapir, se blottir loin de la lumière du jour et des éclats de voix. Goûter à la solitude ignée des failles de la terre. Son démon n'a rien à voir avec le zénith ; c'est un cyclope, un yéti, une peinture rupestre.

Le récepteur grésille pour annoncer un hold-up à quelques rues de l'intersection où Simon et son confrère finissent d'engloutir leurs muffins. Ils actionnent la sirène, prononcent quelques codes chiffrés à l'intention du répartiteur et la voiture s'ébranle dans les flaques d'eau géantes. Même le fait de grimper les collines à toute vitesse et de brûler des feux rouges ne vient plus fouetter les sens de Simon. En appuyant sur l'accélérateur, il ne pense qu'à s'enfoncer dans la pierre et à croquer des cailloux. Une manière d'être totalement seul.



Pendant toutes ces années, Carmen n'avait jamais posé les doigts sur le pelage orange toujours abondant, mais transformé par l'absence de vie. Les poils dociles se laissent flatter sans réagir, sans se dresser ni sécréter les huiles invisibles dont se parent les animaux pour annuler la caresse des humains. Le geste demeure néanmoins agréable, voire apaisant, et Carmen en vient à comprendre ce qu'elle a si longtemps pris pour une lubie de Frannie.

Voilà trois jours qu'elle cherche un endroit où installer le chat Bâtard dont elle a hérité, avec une pile d'autres babioles. À son retour du Yukon, elle a trouvé dans son vestibule trois cartons contenant de toute évidence sa part des affaires de Frannie. Simon les a sans doute déposés là après que sa femme eut tiré de l'appartement de la défunte les rares objets de valeur. Carmen se demande qui a pris la peine de remettre la tête du chat empaillé en place après qu'elle se fut détachée. Simon, peut-être, par sentiment de culpabilité après l'avoir lancé contre le mur de l'hôpital ? Cette question s'ajoute à la liste des choses qu'elle souhaiterait lui demander, qu'elle énumère patiemment dans sa boîte vocale dans l'espoir d'une réponse qui tarde de plus en plus.

En attendant, elle a tout essayé : la table basse du salon, l'étagère de la bibliothèque où s'alignent les polars à la tranche rongée par des lectures dans le bain, le rebord de la fenêtre, au milieu des plantes vertes luxuriantes... Il s'avère qu'un chat empaillé est un accessoire terriblement difficile à agencer,

surtout s'il a été aimé au point où certaines parties de son pelage se sont dégarnies à force de caresses.

Le reste du contenu des boîtes la laisse tout aussi perplexe. Qu'est-elle censée faire d'un défriseur datant des années soixante, d'une collection de rouges à lèvres desséchés et de fards à joues calcifiés, d'aimants à réfrigérateur représentant des monstres marins, d'une tôle à biscuits ornée d'une tache de rouille en forme de guitare miniature, d'une patte de lapin teinte en rose? La mort laisse derrière elle un curieux amas d'objets pêle-mêle, l'absurde des choses qui ont survécu et dont la somme n'expliquera jamais le vivant.

Lorsqu'elle touche enfin le fond de la dernière boîte, elle y découvre un recueil de poésie de Pablo Neruda. Elle s'en saisit avec incrédulité; elle n'a jamais vu Frannie lire autre chose que le guide télé. Le livre porte son titre original en espagnol, *Odas elementales*. À l'intérieur, dans le coin supérieur droit de la première page, une inscription figure à l'encre noire: *Magenta, 1963*. Un frisson s'empare de Carmen et elle se force à déposer l'ouvrage au sol.

Une heure plus tard, le soleil tombe sur les collines. Carmen saisit un cadre empoussiéré contenant une photo d'elle à vingt ans, prise après son premier marathon. Cette course avait donné lieu à la première rencontre de Carmen avec le «mur», ce stade de fatigue paralysant qui survient parfois à mi-parcours. Inexpérimentée et obstinée, elle avait réagi en augmentant son rythme, ce qui l'avait obligée à terminer le trajet à la marche. Sur le cliché,

son sourire ne peut dissimuler l'humiliation qu'elle avait ressentie à devoir franchir la ligne d'arrivée au pas.

Après avoir épousseté le cadre, elle le dépose avec précaution sur l'âtre de la cheminée, à côté de ses trophées et médailles. Au milieu de tous ces témoignages de sa résilience, elle installe le chat Bâtard. Satisfaite, elle s'éloigne pour contempler son œuvre qui baigne dans le couchant. Puis, sans réfléchir, elle plonge la main dans la terre d'un ficus et serre les doigts. Elle voudrait tant attraper quelque chose, une racine, ou l'or d'un pirate égaré.



Le malaise qui règne chez Simon a pris une telle ampleur qu'il lui semble désormais difficile de se déplacer dans la maison, comme si l'air s'était épaissi d'un plâtre invisible. Claire multiplie les soi-disant cours de yoga nocturnes, Alan vit dans sa chambre et Jessica ne revient au bercail que pour dormir et se doucher. Les rares rencontres entre les membres de la famille sont si tendues que Simon a accepté un quart de travail de nuit pour s'y soustraire.

On l'appelle « *the graveyard shift* ». Le terme sied parfaitement : l'obscurité et le silence d'un cimetière cachent toujours une vie fantomatique, les drames invisibles des morts et de leurs pleureuses. Il patrouille seul, de minuit à huit heures du matin. L'heure des couteaux et des pierres noires, l'heure où les fêtes

explosent en un grand fracas poisseux et où les épaves remontent à la surface. C'est dans ces moments que Simon a vraiment le sentiment de veiller sur la ville, quand il sort de sa voiture pour écouter la respiration sifflante d'un clochard endormi ou bien lorsqu'il surveille de loin le trajet d'une jeune femme qui rentre chez elle d'un pas déchiré entre la peur et l'ivresse.

À six heures, il achète un dernier café pour diluer le sable logé derrière ses paupières. Pendant un bref quart d'heure, il éteint la voix grasseyante du répartiteur et s'allume une cigarette. Il s'impose de n'en fumer qu'une seule par jour et elle doit obligatoirement avoir été quémandée à un étranger. Un ivrogne, un videur de bar, une prostituée désabusée ou un adolescent en déroute, n'importe quel quidam fait l'affaire tant qu'il ne le connaît pas.

Une nuit, alors qu'il s'apprête à embraser la cigarette sans filtre qu'un touriste français lui a offerte, la voix lasse d'une répartitrice retentit dans son émetteur radio. Des passants ont remarqué des activités suspectes du côté des Bains Sutro, au bord de la mer. Il ne reste plus que des ruines du complexe aquatique qui a connu son heure de gloire au début du vingtième siècle, mais l'endroit continue d'attirer les curieux et les fêtards. Simon range sa cigarette et démarre pour prendre la direction de l'océan.

Quand il rencontre l'odeur d'iode et d'eau croupie, ça lui revient. Son premier rendez-vous avec Claire s'était terminé là, à marcher entre les bassins à moitié vides et à contem-

pler les vestiges d'une opulence encore palpable entre chaque marée. Ils s'étaient embrassés dans un petit tunnel à même une falaise rocheuse et Simon n'avait pas osé toucher les seins de cette femme trop belle, trop intelligente pour lui. En immobilisant la voiture à distance des bains, il avale une lampée de café froid pour chasser le goût de calcaire qui s'étend sur sa langue.

Il laisse les phares éteints pendant une dizaine de minutes, le temps d'observer ce qui se passe. Bien vite, il comprend qu'il s'agit de quelque chose de plus qu'une simple fête d'adolescents. Des flambeaux sont disposés à intervalles réguliers, éclairant une assemblée que, même de loin, il sent plus calme et organisée que les groupes qui investissent habituellement les plages à cette heure. Ça et là, il discerne des corps qui plongent tête première dans les bassins désaffectés.

Les premières lueurs de l'aube s'installeront dans moins d'un quart d'heure. Il reste peu de temps pour profiter de l'effet de surprise ; sur l'émetteur, il demande l'assistance de deux autres voitures. Ce n'est pas tant l'urgence de la situation qui motive sa décision que sa propre curiosité. En attendant l'arrivée des renforts, il s'approche à pas de loup.

Ils doivent être une trentaine. Ceux qui ne sont pas vêtus de maillots de bain portent des habits d'époque, de longues robes blanches, des hauts-de-forme et des redingotes. Certains sirotent des boissons luminescentes dans des coupes évasées, d'autres agitent des éventails devant leur visage. Depuis le bassin, les baigneurs interpellent les promeneurs, les

aspergent en riant. Simon peine à comprendre que qui que ce soit puisse volontairement s'immerger dans cette eau vaseuse et sans doute glaciale. Mais ces nageurs semblent y évoluer avec un naturel absolu, comme s'il s'agissait d'un dimanche comme les autres en 1906.

Hypnotisé par le va-et-vient des faux flâneurs, Simon en oublie les patrouilles qu'il a appelées, tout comme il a omis de leur recommander la discrétion. Lorsque les sirènes viennent brouiller le silence océanique, les baigneurs réagissent avant lui. En moins de deux, les bassins se vident et les figurants se dispersent. Simon reprend contenance, allume sa lampe de poche et s'élance aux trousses des voyous. Rapidement rejoint par ses collègues, il leur fait signe d'intercepter les suspects qui s'échappent par la route alors qu'il poursuit ceux qui ont pris le chemin de la plage. Il sait bien qu'il est trop tard, mais il fait ce que font les cowboys. Pourchasser les Indiens.

Sa lampe de poche balaie le sol au rythme de sa course. Les traces des fuyards révèlent la forme de leurs orteils, l'impact de leurs talons dans le sol, et leurs pieds paraissent trop menus pour une telle cavale. Simon se rapproche petit à petit des silhouettes dispersées sur le sable humide. Quelques mètres devant lui, un homme en veston et une femme en peignoir courent main dans la main. « Police ! Arrêtez ! » ordonne Simon. À son cri, la femme se retourne brièvement sans interrompre sa fuite et Simon se fige sur place. Malgré la pénombre, il a reconnu sa fille.

Mal organisé, le raid est peu fructueux. Seules deux personnes sont arrêtées et on récupère quelques objets autour des bains. Une équipe du quart matinal a été dépêchée pour ratisser la plage. Il y aura des pages et des pages de rapports à rédiger. Pour la futilité du méfait, la tâche semble considérable et les agents jettent des regards noirs à Simon. Le lieutenant, lui, est ravi : les journalistes vont raffoler de cette histoire insolite et il saura comment retourner l'affaire pour faire briller son unité. En sortant du commissariat, Simon s'arrête sur le trottoir et triture son téléphone, pris d'une envie d'entendre la voix de Carmen. Ses mains farfouillent et retrouvent dans sa poche la cigarette mise de côté quelques heures plus tôt. Le briquet clique, la cigarette s'embrase et Simon en tire une longue bouffée salée. Il range l'appareil dans son étui. La nuit est terminée.



Rien ne respire dans un columbarium. Les boîtes sont d'une insultante petitesse et semblent totalement inappropriées à contenir un être entier, même en cendres. Leurs dimensions permettent à peine d'y faire tenir un bouton de rose, une lettre ou un carré de soie. La disposition en murales ajoute à l'impression de froideur ; on se croirait dans la chambre forte d'une banque où s'empilent les coffrets de sécurité. Sauf qu'ici, ils ne seront jamais ouverts ; plus jamais ces corps réduits en poussière ne connaîtront l'air libre et ses vents indociles, pas plus qu'il ne leur sera

donné de se transformer en autre chose, de se mêler à la terre pour nourrir l'herbe et les idées folles. Comment peut-on choisir de passer son éternité ici ? se demande Carmen en arpentant les allées muettes à la recherche du numéro noté au dos de sa main.

Elle n'est pas pressée de trouver le caisson de Magenta Lopez. Dans sa poche, un bout de papier plié n'importe comment émet un vacarme assourdissant en se froissant à chacun de ses pas. C'est sur ce document qu'elle a appris la vérité : sa mère n'était pas Frannie. Certes, il n'y a pas de manière douce d'annoncer une telle chose ; Frannie a choisi la plus brutale : une lettre en deux exemplaires ressemblant davantage à une liste d'épicerie qu'aux aveux d'une vie. Sur chaque ligne apparaissait un élément du puzzle de leur famille. Première ligne : le nom du père de Simon, Roberto Aurellano. Deuxième ligne : celui de la vraie mère de Carmen, Magenta Lopez. Une brève enquête dans la parenté a permis de découvrir qu'il s'agit d'une cousine de Frannie morte lorsque Carmen était encore un bébé. Déjà enceinte, Frannie avait accepté de s'occuper d'elle. Cet acte de générosité constitue, aux yeux de Carmen, l'aspect le plus incompréhensible de toute l'histoire. Elle en a conclu que la famille avait payé Frannie en échange de cette adoption ; elle ne peut s'expliquer autrement une telle décision de la part d'une femme qui possédait juste assez d'instinct maternel pour prendre soin d'un chat de gouttière.

Alors que Simon avait eu droit à un nom complet en guise de père, Carmen n'avait que

le mot *Hector* à se mettre en bouche. Une grand-tante à moitié gâteuse lui avait raconté qu'on savait peu de choses de l'homme qui avait « mis Magenta dans cet état », mais qu'il s'agissait d'un individu « peu fréquentable » qui l'avait épousée sous la menace pour prendre ses jambes à son cou tout de suite après la nuit de noces. Pendant que son frère lançait des recherches à la grandeur du pays pour retracer Roberto Aurellano, Carmen abandonnait tout espoir de retrouver un parent biologique vivant. Et curieusement, elle ne s'en portait pas plus mal. En refusant à un tout jeune âge de se définir comme la fille de Frannie, elle avait renoncé à l'idée d'avoir des parents. Que ceux-ci soient morts ou introuvables ne lui importait guère, son deuil était fait, et ce n'est que par une sorte d'instinct mécanique qu'elle avait décidé de visiter les cendres de Magenta Lopez.

En arpentant les allées redondantes d'or faux et de verre sculpté, elle pense à Simon bien plus qu'à tous les parents par qui elle a été abandonnée. Un mois après les funérailles, elle demeure sans nouvelles de lui. Ses appels et ses courriels restent lettre morte et quand elle réussit à l'attraper chez lui, il se montre distant, comme une lointaine connaissance que l'on croise au supermarché et qui se contente d'ânonner d'insipides salutations en lorgnant du côté des surgelés. Ce que la lettre posthume a changé n'a rien à voir avec les origines de Carmen et tout à voir avec son frère.

Elle arrive enfin devant le caisson de Magenta. Il reluit ; aucune empreinte de doigt

ne trouble sa surface polie et dorée. Cette absence de vie attriste Carmen qui s'empresse de l'effleurer du pouce pour y étaler un peu de saleté, une trace de smog, du taux d'humidité, de la salinité de l'air et de l'agitation du monde extérieur. *Magenta Lopez*, lit-on sur l'urne, 1943-1966.

Sans prévenir, une boule dense remonte de son plexus à sa gorge, cataracte chaude et envahissante. Elle s'étonne de pleurer ; jusqu'à il y a quelques secondes, rien n'était parvenu à l'émouvoir dans toute cette histoire. Mais voilà, ces deux dates, 1943-1966, lui racontent quelque chose qu'elle n'avait pas envisagé : Magenta est morte à l'âge de vingt-trois ans. « Je suis plus vieille que ma mère », murmure-t-elle, son reflet ruisselant sur les surfaces lustrées en face d'elle. Sans qu'elle puisse s'expliquer pourquoi, ce constat la bouleverse. Sa mère n'était qu'une jeune femme au moment de son décès. Carmen la rencontre alors qu'elle a près du double de son âge. Cette inversion des rôles a quelque chose d'insoutenable.

Tout en s'efforçant de retrouver son calme, elle fouille dans sa poche pour en tirer une feuille. Elle la roule à la manière d'un minuscule parchemin, puis la fixe au caisson de Magenta. La dernière page des *Odes élémentaires* de Neruda. Le seul geste envisageable pour honorer une femme qu'elle ne connaît que par l'intermédiaire d'un poète éteint.

Depuis quelques minutes, elle n'est plus seule dans l'allée du columbarium. Quelqu'un d'autre sanglote discrètement dans son dos, des pleurs étouffés par petites rafales. Lente-

ment, ce bruit si vivant l'amène à se détacher des morts. Elle se retourne pour se retrouver face à un homme d'une soixantaine d'années, le cheveu pâissant, qui lui tend un mouchoir comme s'il n'attendait que ça.

« Vous visitez un parent ? »

Carmen acquiesce.

« Moi, mes enfants, dit l'homme en désignant deux urnes ornées de clichés aux couleurs vieillissantes et de fleurs fraîches.

— Ils sont morts jeunes, commente Carmen.

— Oui, sept et neuf ans. C'est comme si c'était hier. »

Incapable de couper court à la rencontre, Carmen se plante devant les photos, détaillant les visages ronds des deux gamins, l'un sur un vélo bleu, l'autre agrippée à une balançoire. Une odeur d'encens arrive de nulle part et, comme chaque fois qu'elle en respire, Carmen sent qu'un pied invisible appuie sur sa poitrine.

« Je m'appelle Marcus, dit l'homme.

— C'est drôle, j'ai connu un Marcus autrefois. Dans des circonstances similaires. »

Sans comprendre pourquoi, elle se remet à pleurer et doucement, avec l'ampleur d'un géant qui effleure des hectares de campagne de ses pas, Marcus pose sa main sur son dos. Le columbarium prend vie, comme si soudain les milliers d'urnes battaient des ailes.



Il reçoit le coup de téléphone vers seize heures, alors que son sommeil est le plus profond et que des rêves sans forme ni direction s'enroulent autour de lui à la manière d'un boa constrictor. Il émet quelques grognements en guise de réponse avant de raccrocher et de tituber vers la chambre de sa fille. Elle est absente, mais ses affaires sont là. Dans la pénombre de la pièce aux stores perpétuellement fermés, il tâtonne avec nervosité. Le sac à dos contient un cartable, un roman de Bret Easton Ellis et un nombre déroutant de croquis au plomb fourrés n'importe comment dans la poche. Pas de trace du portefeuille de sa fille.

Son collègue l'a appelé après que l'unité d'enquête eut partagé ses pistes avec les commissariats de la ville : neuf portefeuilles ont été retrouvés dans une pile de vêtements aux Bains Sutro. Leurs propriétaires seront convoqués au poste de police pour déposer leurs empreintes digitales. Ces marques seront comparées à celles qui ont été récoltées sur les lieux de rassemblements similaires, car on soupçonne les baigneurs nocturnes de faire partie du groupe qui a investi la prison d'Alcatraz ainsi qu'un ancien bunker militaire et quelques autres endroits interdits. Bien que le crime semble léger, l'attention médiatique dont ont bénéficié les frasques de ces hurluberlus risque d'inspirer une punition exemplaire.

De plus en plus nerveux, Simon retourne chaque vêtement sale, chaque bout de papier

dans l'espoir de dénicher le portefeuille de Jessica, avec une frénésie telle qu'il n'entend pas cette dernière rentrer. D'un petit toussotement, elle le tire de ses fouilles. Sa main gauche brandit une minuscule bourse rouge.

«Je l'ai toujours avec moi, t'inquiète pas.

— Comment sais-tu ce que je cherchais?

— Neuf de mes amis viennent d'être arrêtés. Ce genre de nouvelle voyage vite», répond-elle.

D'un geste souple, elle allume le plafonnier et entreprend de mettre de l'ordre dans le fouillis généré par Simon. Elle est belle, réalise ce dernier en s'étonnant presque de ce constat. Il la regarde si peu.

«Pourquoi tu as fait ça? Qu'est-ce que ça pouvait bien vous faire qu'on passe la nuit aux bains?

— C'était dangereux. Ces bassins sont insalubres.

— N'importe quoi. »

Simon s'assoit sur le lit jumeau peuplé de licornes enchevêtrées. Pour une raison qu'il ignore, Jessica n'a jamais manifesté le désir de se défaire de ses draps d'enfant, elle qui à bien des égards mène la vie d'une adulte avec toute la clandestinité que cela comporte.

«Je veux bien en discuter si tu m'expliques ce que c'est que ce groupe auquel tu appartiens.

— Tu vas en parler à maman? »

Il réfléchit un moment.

« Ça ne m'a pas traversé l'esprit. Pourquoi ?

— Parce qu'elle est trop conne pour comprendre. »

Le sang monte aux joues de Simon et il détourne le regard pour éviter que sa fille y lise le plaisir mesquin que lui cause cette déclaration. Jessica s'assoit sur une chaise en forme de gigantesque main ouverte et, machinalement, s'empare d'un crayon pour gri-bouiller. Sans lever les yeux, elle explique :

« On ressuscite le passé. L'idée est d'investir des lieux historiques laissés à l'abandon ou dénaturés pour les faire revivre.

— Pourquoi vous donnez-vous autant de mal ?

— Pourquoi des centaines d'abrutis se réunissent chaque année à Gettysburg pour recréer la même bataille ? L'histoire ne doit pas être confinée aux livres ; elle doit vivre, respirer. Saigner. »

Alors que des ombres biscornues prennent forme sous la plume de Jessica, Simon fixe ses pieds. Il a honte. Sa fille lève enfin la tête vers lui.

« Et toi ? Ton explication ?

— Je faisais mon travail.

— Non, pas pour l'autre soir. Pour le fait que tu restes avec maman alors que tu sais très bien qu'elle te trompe. »

Simon tressaille et détourne de nouveau les yeux, renonçant à lui demander comment elle sait cela. Il réalise à quel point elle lui

ressemble. Silencieuse mais perspicace. Des éclats de voix en japonais traversent le mur depuis la pièce voisine. Alan est de retour de l'école ; il a repris son interminable marathon d'animation japonaise, ce qui ne fait pas broncher Jessica. L'indifférence qui règne entre son fils et sa fille ne cessera jamais de l'étonner.

«C'est pour ça que tu as sorti l'artillerie lourde aux Bains Sutro ? Vous êtes allés là pour votre premier rendez-vous, maman et toi. Tu étais en colère ? »

Une fois de plus, Simon ne trouve rien à répondre. La lucidité de Jessica est difficile à supporter, mais le fait de réaliser qu'elle l'observe si attentivement lui réchauffe le cœur.

Le lendemain matin, en rentrant du travail, il découvre une enveloppe sous son oreiller. *J'ai trouvé ceci dans l'appartement de grand-maman. À ton tour de donner vie au passé.* À l'intérieur est glissée une photo où un bel homme basané se tient devant une maisonnette peinte en vert. À l'arrière, une adresse et le nom d'une ville mexicaine sont écrits d'une encre délavée. Et l'inscription : *la casa de Roberto*. Simon secoue la tête, incrédule, et les formes du cliché semblent s'agiter. Comme si, depuis l'autre millénaire, son père tentait de lui envoyer la main.



Impossible, ce matin, de distinguer les montagnes du ciel. Les nuages miment parfaitement la crête floue de la Sierra Nevada de sorte que

tout se confond. S'ils étaient des pionniers inquiets d'arriver à la cordillère avant la nuit, il leur serait bien difficile d'évaluer la distance à franchir jusqu'à son pied, songe Carmen. Elle a toujours le réflexe de penser à la géographie de son pays à travers les yeux de ceux qui l'ont parcouru pour la première fois, à pied ou à cheval, dans des conditions héroïques.

À ses côtés, Marcus somnole, comme chaque fois qu'il prend place sur le siège du passager. Lorsqu'un ronflement bleuté vient remplir la voiture, Carmen fait taire le piano que laissaient filtrer les haut-parleurs. Le ronronnement de son compagnon la guide à travers les coudes serrés qui mènent jusqu'au parc de Yosemite.

Ils se sont revus souvent depuis leur rencontre au columbarium. Si elle devait expliquer cette nouvelle amitié à quelqu'un, elle ne saurait pas comment s'y prendre. Heureusement, elle est suffisamment solitaire pour s'éviter une telle corvée. Marcus l'invite au restaurant, elle lui propose des expéditions en nature, ils s'arrêtent pour dîner dans des cafés si reclus qu'aucune chaîne n'a encore trouvé le moyen d'y accrocher son enseigne. Avec lui, tout semble appartenir à un autre monde, à une époque où les roues tournent plus lentement, où tous les planchers craquent et où la poussière se dépose en volutes que les plus futés déchiffrent comme d'autres lisent dans les feuilles de thé. Ses mains tremblent en permanence et derrière ses épaisses lunettes aux verres brumeux, il paraît fouiller

le paysage du regard comme s'il en cherchait la clé, le point de fuite.

D'habitude peu loquace, Carmen se transforme en véritable moulin à paroles en compagnie de Marcus. D'abord, elle disserte sur des sujets neutres : l'importance du feu dans la reproduction des séquoias, l'entretien d'un jardin en milieu méditerranéen, l'entraînement des marathoniens, la vie de John Muir, qui a donné son nom au sentier qui longe la crête des montagnes... Mais rapidement, elle en vient à se livrer à lui comme elle l'a peu fait, même avec ses amoureuses. Seul Simon en connaît autant sur elle, parce qu'il est le seul qui a été témoin de tout.

Elle confie ainsi à son nouvel ami ses déboires amoureux, puis l'histoire de l'autre Marcus, Marcus Wilson, le faux père que leur avait donné Frannie. Elle lui parle de la mort de cette dernière, de la découverte de l'identité de sa vraie mère, de Pablo Neruda et du silence de Simon qui a vraisemblablement décidé qu'il n'était plus son frère. À la manière d'un tronc d'arbre creux où on souffle ses secrets, Marcus accueille ces confidences avec douceur. En revanche, il reste très avare de détails sur sa propre vie. Carmen parvient quand même à dresser une ligne du temps marquée d'une fracture en son milieu. À partir des demi-mots de Marcus, elle comprend qu'il a perdu sa femme et ses deux enfants dans un accident brutal. Après ce drame, sa carrière d'ingénieur en informatique a piqué du nez pour ne jamais reprendre son allure. Marcus a par la suite gagné sa vie en passant d'un boulot à l'autre, essoufflé et usé, soumis aux

constructeurs qui le cueillaient sur le bord des routes avec une poignée de travailleurs journaliers auprès desquels il a appris à baragouiner l'espagnol. Aussi arrive-t-il à déchiffrer les poèmes de Neruda qu'il lit à haute voix avec un accent à peu près correct. Jamais personne n'a récité de poésie à Carmen. Le romantisme suranné de cet acte ne lui échappe pas. Cependant, rien dans les gestes du vieil homme ne lui laisse soupçonner autre chose qu'une affection innocente, que la joie d'encre pouvoir trouver une âme sœur à l'âge du désespoir.

La vallée de Yosemite se révèle au fil des circonvolutions du chemin, à commencer par sa proue, El Capitan, le majestueux rocher de granit auquel s'accrochent chaque jour des dizaines de grimpeurs. En contournant le piton, Carmen hume l'air, convaincue depuis son plus jeune âge de pouvoir sentir l'odeur si particulière de la pierre, et celle des milliers de mains qui lui ont confié leur sueur et leur sang, à mi-chemin entre ciel et mort. Marcus s'éveille, ses yeux clignent dans l'ombre des falaises. Carmen gare la voiture à l'orée d'un sentier touffu à la bouche toute ronde. Elle endosse le sac le plus lourd, celui qui contient l'eau et les biscuits compacts que Marcus lui a fait acheter « en cas de survie », et ils s'élancent.

Le chemin monte en boucles abruptes ; Marcus tient le rythme malgré un souffle rauque dont il ne se plaint pas. De temps en temps, la rumeur d'une chute d'eau se fait entendre et accompagne sa respiration difficile. La forêt grouille de microcosmes cachés.

Arrivé à un promontoire offrant une vue dégagée, le vieux désigne l'autre côté de la vallée, une épaule de roche fichée de conifères fragiles dont le sommet ressemble à un chapeau aux bords massifs.

«Quand j'étais jeune, on montait là par un petit chemin qui n'existe plus, à même l'escarpement. Une fois sur le cap, on attendait la nuit, puis on allumait des feux. Lorsqu'il y avait assez de braise, on lançait les bûches ardentes en l'air et on les frappait avec un bâton de baseball. Les braises se décomposaient en mille morceaux et dégringolaient jusqu'au fond de la vallée. En bas, les campeurs regardaient le spectacle. On appelait ça "faire des étoiles filantes". »

Carmen scrute le pic rocheux et imagine les tisons effectuer leur plongeon de mille mètres, neige incandescente témoignant de la toute-puissance de garçons qui ont encore la vie devant eux. Chaque fois que Marcus évoque sa jeunesse, elle est envahie d'une nostalgie qui ne lui appartient pas, d'une vision de ce qu'est un homme avant que la vie ne le démantèle, de ce qui reste de lui par la suite.

Ils parviennent au point culminant du sentier à la brunante et comme tous les alpinistes qui atteignent ces zones chauves lavées par le vent, ils s'assoient pour peler une à une les couches de fatigue que la montée a déposées sur eux.

«J'ai toujours aimé arriver au bout d'un chemin à la nuit tombante, dit Carmen. Me retrouver le plus creux possible au moment

de la transition, quand un monde verse dans l'autre. »

Croquant dans une de ses barres énergétiques, Marcus acquiesce. La lumière souffle entre les arbres, prête à faire naître toutes sortes de créatures magiques, à soulever les univers invisibles laissés derrière il y a des millions d'années par le glacier qui a coupé la montagne en deux. Là où leur regard perd prise, des sons prennent la relève que ni l'un ni l'autre n'arrivent à cataloguer avec certitude comme vrais ou faux. Ils restent ainsi suspendus entre leur imagination et le paysage pendant près d'une demi-heure avant de finalement apercevoir une silhouette trapue sur le plat du granit, à une dizaine de mètres d'eux. Marcus est le premier à se lever.

« Un ours ? s'enquiert Carmen.

— Non. »

La bête est petite en taille mais d'aspect costaud, les flancs et la tête frappés de blanc, le reste sombre, presque noir. La gueule ouverte, elle les examine, laissant entrevoir des crocs qui illuminent le soir. Puis l'odeur leur parvient, âcre et puissante, et Carmen comprend.

« Un carcajou, murmure-t-elle.

— Le créateur du monde », renchérit Marcus.

Même l'animal le plus hideux devient magnifique lorsque l'on réalise qu'il peut nous tuer. D'un coup de patte, d'un élan de la mâchoire, le glouton pourrait assouvir sa très grande faim sur l'un d'eux, et ils ne peuvent

rien pour l'en empêcher. Carmen se surprend à vouloir reculer derrière son compagnon, mais elle s'interrompt. Au même moment, Marcus avance d'un pas.

Le carcajou tressaille, lève la tête pour humer les messages du vent, balance sa queue touffue. Le soir est maintenant trop dense pour qu'elle puisse en être certaine, mais Carmen jurerait qu'il leur décoche à chacun un sourire acéré. Puis il se retourne pour s'éloigner vers les arbres, là où la forêt n'est plus balisée, là où les sentiers n'ont plus d'autorité. Lorsqu'il rejoint dans l'invisibilité le reste des prédateurs, les jambes de Marcus ploient et il tombe à genoux sur la pierre. Carmen s'approche et pose la main sur son épaule.

«Ça va, il est parti. Il ne reviendra pas.»

Les traits tordus, Marcus continue de scruter l'obscurité.

«J'aurais voulu qu'il me dévore le cœur.»



Du Mexique, Simon avait oublié la chose la plus importante : le bruit. Quand on vit dans le calme victorien de San Francisco et de ses vents blancs, la possibilité d'un tel tintamarre s'efface aisément, d'autant plus lorsqu'on habite avec une femme comme Claire. Ici, les villages les plus reculés sont remplis de cris marchands, de moteurs indomptés, de marteaux, de scies, de chiens indignés et de musique. Les klaxons de certaines voitures

retentissent pendant près d'une minute, épelant la mélodie d'airs connus. Même le sommeil de ceux qui s'arrêtent pour la sieste suscite un vacarme rouge, chaque respiration rivalisant de sifflements et de renâclements qui s'échappent par les fenêtres ouvertes vers les rues. L'autre chose que Simon avait oubliée, c'est à quel point cette abondance de sons facilite la réflexion.

Depuis la mort de Frannie, il a suivi des dizaines de pistes vers des dizaines de Roberto Aurellano, chacune le menant à un cul-de-sac. Quand sa fille lui a remis la photo, il était sur le point d'abandonner ses recherches. Ce voyage est sa dernière chance. Mais sitôt arrivé à Valle de las Palmas, le caractère absurde de son entreprise lui est apparu. Il s'est rendu dans un *pueblo* perdu sur la seule base de la photo d'un homme qui pourrait tout aussi bien ne pas être son père, et d'une adresse dont il continue à se demander pourquoi Roberto l'aurait transmise à Frannie. Il commence par s'asseoir au comptoir d'une *taquería* pour se rassasier. La route a été longue et la chaleur lui a fait oublier de manger. En engloutissant ses tacos, il pose quelques questions à la vieille dame qui hache une pile de tomates envahie par les mouches. Elle se montre peu aidante, se contentant de secouer la tête à la mention du nom « Roberto Aurellano ».

Après son repas, Simon entreprend d'arpenter les rares rues de Las Palmas. À quelques dizaines de kilomètres de Tijuana, le village ne laisse rien deviner de sa proximité avec la ville de tous les vices. Tranquille,

peuplé de vieux durs d'oreille et d'enfants agiles, c'est le genre d'endroit où on s'arrête pour se dire qu'on pourrait y rester toute sa vie, avant de repartir. Peut-être le genre d'endroit où les pères fugueurs mettent fin à leur course.

La rue indiquée au verso de la photographie n'existe plus, constate bientôt Simon. Las Palmas ne compte qu'une dizaine d'avenues et la Calle Azul ne s'y trouve pas. Il lui faut questionner quatre passants différents avant d'obtenir une réponse circonspecte : « Calle Mayor ». Sans remettre en cause les raisons de ce changement de nom, Simon se dirige vers la rue qu'on lui a désignée. C'est la plus longue du village, aussi reprend-il espoir. Le numéro 15 est griffonné au dos de la photo ; Simon s'y accroche, autrement dérouté par la ressemblance entre les petites maisons pelées par le soleil, toutes de teintes similaires, toutes bordées de murs de béton au sommet desquels on a planté des tessons de bouteilles pour dissuader les intrusions.

Devant le numéro 11, son cœur se met à battre la chamade. Au numéro 13, ses mains passent de moites à ruisselantes. Au numéro 17, il se retourne et revient sur ses pas. Confus, il effectue quelques allers-retours avant de se rendre à l'évidence : les adresses glissent du 13 au 17, sautant le 15. De l'autre côté de la rue, pourtant, le 16 succède au 14 qui suit docilement le 12. Incrédule, Simon passe et repasse devant les demeures, cherchant une explication.

Dans la cour du numéro 13, une vieille femme l'observe depuis un moment tout en

touillant le contenu d'un bassin qui pourrait aussi bien relever de la lessive que de la cuisine. S'approchant, Simon s'enquiert de l'absence du numéro 15.

« Le 15 n'existe pas, rétorque la dame.

— Pourquoi ? »

Elle hausse les épaules.

« Parce qu'on avait hâte de passer au 17. »

Irrité par la nature sibylline des résidents de Las Palmas, Simon fouille dans sa poche pour en tirer la photo.

« Je cherche cet homme. Il vivait ici. Roberto Aurellano, vous le connaissez ? »

Un coup d'œil suffit à la vieille pour déclarer :

« Votre père.

— Comment le savez-vous ?

— Il vous ressemble. Mais je ne l'ai jamais vu et j'habite cette ville depuis soixante-dix ans. »

Refusant de se laisser démonter par ce verdict, Simon passe encore une heure à interroger les voisins, brandissant sa photo comme pour prouver qu'il n'est pas fou. Petit à petit, les villageois de prime abord indifférents se mettent à s'intéresser à sa cause, à proposer des théories, à l'entraîner sur les avenues voisines pour y chercher le numéro 15. Chaque fois, la même déception attend Simon. La ville entière semble avoir banni le 15 de ses immeubles.

Vers seize heures, fatigué et assoiffé, il commence à accepter la vérité. Son père n'a jamais habité ici. Personne ne connaît son nom ni ne reconnaît son visage. En contrepartie, nombreux sont ceux qui ont noté leur air de famille, une mince certitude dans le brouillard de son histoire. Avisant une échoppe, Simon y entre pour s'acheter une boisson gazeuse et profiter d'un air conditionné approximatif mais salubre. Le caissier gratouille un billet de loto en sourcillant et Simon se demande s'il y cherche le numéro 15. Dehors, un homme grand et sec comme du bois mort tourne en rond en jetant des regards inquisiteurs vers l'intérieur.

Dès que Simon ressort dans la touffeur de la vallée, l'inconnu l'aborde.

« Je sais où est passé celui que vous cherchez. »



Sur le chemin du retour, Carmen n'a pas osé questionner Marcus sur sa réaction face au carcajou. En fait, bien qu'ils aient passé la moitié du trajet à faire le bilan de leurs trois randonnées dans la vallée, à aucun moment ils n'ont reparlé de leur rencontre avec la bête. Marcus semble serein lorsqu'ils arrivent près de la baie, cependant Carmen hésite à le déposer chez lui comme prévu. Au dernier moment, elle lui propose de l'accompagner chez elle.

Ils se retrouvent accroupis dans le jardin à cueillir des aubergines et des concombres,

des tomates et des laitues. La terre est chaude et tendre, et lance vers eux des odeurs enjôleuses qui distraient Marcus de sa tâche pendant que Carmen s'obstine à décoller une à une les limaces qui s'attaquent aux jeunes pousses.

« Le truc, c'est de leur tendre un piège avec de la bière », recommande Marcus.

Carmen secoue la tête. Elle a tout essayé — la bière, le marc de café, les coquilles d'œuf. Les invertébrés de la côte Ouest sont investis d'une vitalité héritée des colons qui se sont disputé ses terres sans relâche depuis la conquête, et il faut plus que quelques restes de table pour les intimider.

« À la main, c'est plus long, mais plus efficace.

— Tu aimes bien les tâches de longue haleine, n'est-ce pas? »

Carmen sourit. De la part d'une petite amie, ce genre de réflexion l'aurait agacée, elle aurait senti qu'on essayait de lui coller une étiquette, d'imposer un thème à sa personnalité. Après un certain âge, c'est ce que font la plupart des personnes qui entreprennent une relation. Mettre les gens dans des cases. Elle s'est souvent dit que c'était la raison pour laquelle elle n'arrivait plus à s'engager en amour : elle a atteint le stade où les femmes de son âge ne croient plus à la possibilité d'être surprises, tuant ainsi une forme de liberté à laquelle Carmen refuse de renoncer. Mais, de la part de Marcus, ce commentaire lui paraît plutôt charmant.

«Oui. C'est pour ça que je t'emmène en randonnée», répond-elle du tac au tac.

D'une chiquenaude, elle envoie la dernière limace s'écraser au fond d'un seau qu'elle dépose ensuite de l'autre côté du petit ruisseau qui strie sa propriété. Marcus l'attend au milieu du jardin, les bras chargés de légumes, le regard perdu dans les collines.

«Tu en as de la chance. C'est pas donné de vivre ici.»

Avec son modeste salaire de patrouilleuse de parc, Carmen n'avait jamais senti qu'elle était privilégiée. C'est en déposant Marcus à la porte de son immeuble minable, quelques semaines plus tôt, qu'elle avait été remise devant les faits : elle habite un des comtés les plus somptueux de la Californie. Pendant une fraction de seconde, elle a envie de lui demander d'emménager avec elle.

«C'est grâce à ma courte carrière de vedette sportive. J'ai eu droit à une commandite qui m'a permis de m'installer ici», explique-t-elle en entraînant son hôte vers la maison.

Alors qu'ils s'affairent à la cuisine, Marcus inspire profondément avant de poser la question à laquelle Carmen ne peut échapper.

«Pourquoi est-ce que tu as tout lâché, aux Jeux d'Atlanta?»

Carmen soupire. Venant de Marcus, la demande ne l'irrite pas autant que d'habitude et pour une fois, elle décide de se donner la peine d'y répondre. Elle s'assoit sur un tabouret et se verse une rasade de café glacé.

« Le jour de l'épreuve, j'avais déjà ma médaille du 10 000 mètres en poche et je me sentais plus confiante que jamais. Le coup de feu a retenti. Je me suis frayé un chemin à travers le peloton en me concentrant sur mes foulées et mes respirations. Puis, après environ 1 500 mètres... c'est difficile à expliquer, mais il y a quelque chose en moi qui m'a soufflé que je ne courais pas pour ça, que je n'étais pas là pour franchir des lignes de départ et d'arrivée, pour battre des temps, pour me mesurer à d'autres. J'ai essayé de poursuivre, mais je n'y suis pas arrivée. Le cœur n'y était pas. Et dans la course de fond, c'est le cœur qui décide. Toujours. À la première intersection, presque sans réfléchir, j'ai tourné à gauche. Mais je ne me suis pas arrêtée. J'ai continué à courir n'importe où, sur les trottoirs, le long des voies rapides... J'ai bien dû avaler soixante kilomètres ce jour-là. Mais ce n'étaient pas les bons kilomètres.

— Je m'en souviens encore. Ça m'avait ému de voir cette fille au milieu de l'épreuve la plus importante de sa vie qui avait choisi de partir ailleurs. De se libérer de son destin, en quelque sorte.

— Ça n'a pas fait rêver tout le monde. Mon entraîneur m'a larguée le soir même, et mes commanditaires se sont tous retirés. Je suis revenue ici comme une paria.

— Tu le regrettes ? »

Carmen arrose copieusement les aubergines d'huile d'olive.

« Absolument pas. Je suis cent fois plus heureuse à parcourir les sentiers de Muir Woods

qu'à m'entraîner comme une bête. Et les courses auxquelles j'ai participé depuis, je les ai disputées pour les bonnes raisons.

— C'est quoi, les bonnes raisons ?

— Je ne sais pas. Sentir la terre sous mes pieds. Ne pas réfléchir. Ne pas compter. Juste écouter le rythme de mes pas, la vibration de chaque impact. Redonner quelque chose à la terre à coups de semelles. »

Marcus hoche la tête, l'air soudain grave. Carmen voudrait lui parler du carcajou, toujours convaincue qu'une vérité importante se cache derrière cet épisode, mais elle se contente de l'inviter à s'asseoir. Ils mangent en silence, en regardant le soleil qui disparaît dans les collines et les spectres qui montent de l'océan, cernés par les odeurs qui surgissent de la terre, du chèvrefeuille qui déploie ses fleurs pour les oiseaux de nuit. Ils ne boivent que de l'eau minérale mais à la fin du repas, Carmen se sent ivre. Elle propose à Marcus de dormir chez elle ; il refuse. Trop épuisée pour entreprendre le trajet jusqu'à Oakland, elle appelle un taxi et insiste pour payer. En attendant le chauffeur, les deux se balancent d'un pied sur l'autre dans la brise fraîche qui arrive de la côte, soudainement muets et transis. Quand le taxi klaxonne depuis le chemin, Carmen, prise d'une inexplicable impulsion, s'avance vers son ami et doucement, les yeux fermés, embrasse ses lèvres usées. Elle ne rouvre pas les yeux pendant qu'il s'éloigne vers la voiture et alors elle se revoit, quinze ans plus tôt, en train de quitter la masse des coureuses et la chance d'une vie pour sillonner les rues d'une ville

prisonnière du sport. Un coup de tête qui n'a pas changé la face de l'olympisme, mais qui a remanié l'ordre de son existence comme un tremblement de terre providentiel.



Le grand homme maigre est assis à ses côtés, impassible. Simon exerce le métier de policier depuis assez longtemps pour savoir que ce genre de situation peut devenir le point de départ des histoires les plus sordides, d'autant plus que les cartels ont transformé les routes du nord du Mexique en véritables coupe-gorges ; les assassinats et enlèvements y sont monnaie courante, faisant des victimes même chez des gens sans lien aucun avec le trafic de drogue. Pourtant, dès que l'homme s'est adressé à lui sur le seuil de l'épicerie, il n'a eu qu'une idée : partir avec lui et rouler jusqu'à ce que la vérité se dépose à ses pieds. Un pistolet chargé caché sous sa chemise, il a invité l'inconnu à prendre place dans sa voiture.

« Je m'appelle Pablo, dit-il en regardant par la fenêtre un groupe d'enfants pourchassant un chiot.

— Et qu'est-ce que tu attends de moi, Pablo ? demande Simon.

— Rien. Je ne veux pas d'argent. Juste t'apprendre une chose ou deux. »

Pablo lui désigne le nord et Simon ne se formalise pas de l'imprécision de cette indication. La voiture s'ébranle dans un nuage de chaleur qui brouille l'horizon derrière elle.

L'air conditionné fait sentir son absence sans pitié. Simon assène quelques coups de poing sur le tableau de bord avec l'espoir fou de ranimer le système défectueux.

« Tu es né là-haut ? » demande Pablo.

Là-haut, une expression que certains utilisent pour désigner l'État se trouvant littéralement en haut du leur sur la carte géographique ; un terme qui semble parfois faire référence à un éluif au-delà. Simon acquiesce, comme toujours étonné de la facilité avec laquelle les Mexicains repèrent ceux qui n'ont jamais connu la vie au pays. Ce n'est pas une affaire d'accent ni d'apparence, mais une manière d'être, lui a-t-on expliqué. Ça l'agace, cette incapacité à se fondre parmi ceux avec qui il partage pourtant un teint qui suffit à faire de lui un étranger aux yeux de tous les Américains.

« Et tu es flic ? » renchérit le passager.

Encore une fois, Simon opine sans demander comment il a deviné sa profession. Les policiers, pour certains, se repèrent encore plus facilement que les immigrants de seconde génération.

« Comment connaissez-vous mon père ? »

— Je ne le connais pas personnellement. Mais je sais où il est passé. »

Ils roulent pendant près d'une heure sur la route qui mène à Tijuana où des étudiants blancs osant s'aventurer au sud de leur terrain de jeu habituel croisent des travailleurs qui vont reprendre du service dans les bars, discothèques et bordels de la ville. Pablo invite

Simon à bifurquer vers une banlieue et lui indique un chemin de terre quasi désert. Précisément le genre d'endroit où des centaines de gens ont trouvé la mort. Simon presse son bras contre son flanc pour bien sentir le fusil logé le long de ses côtes.

La chaleur s'épaissit comme un vêtement gorgé de saleté et même le vent qui pénètre à toute allure par les fenêtres ouvertes ne suffit pas à les rafraîchir. Pourtant, le passager ne transpire pas du tout. « C'est peut-être un spectre », songe Simon, étourdi par le soleil.

Au bout d'une demi-heure, une structure floue apparaît enfin à l'horizon, démentant la théorie qui prenait de plus en plus d'ampleur dans l'esprit de Simon, soit que la voiture atteindrait bientôt le bout du monde pour verser dans le néant. Le bâtiment se dévoile petit à petit, uniforme et immense ; une usine, ou peut-être une prison. Des barbelés ornent le haut de la façade.

Mais peu à peu, l'édifice révèle une largeur invalidant toutes ces suppositions. À mesure que l'auto approche, les extrémités du bâtiment reculent, insaisissables, fuyant les limites du regard. Un mur.

« Le mur », confirme le passager.

Simon gare la voiture à une trentaine de mètres et tous deux descendent. Bien qu'il l'ait vu maintes fois à la télévision, qu'il ait eu le temps de s'en indigner puis de cesser d'y penser, Simon doit admettre que la construction est impressionnante.

« Et mon père ? »

Pablo le dévisage d'un œil sévère.

« Chaque année, des millions de gens essaient de passer par-dessus ce mur. Ils sont interceptés de l'autre côté par des patrouilles de civils qui se sont autoproclamés protecteurs de l'Amérique, ou alors ils sont pourchassés par les coyotes dans le désert s'ils ne sont pas croqués vifs par les psychopathes qui fréquentent les deux bords de la frontière. Tu crois que ton père a échappé à la règle ? S'il avait un enfant aux États-Unis, il a certainement tenté de traverser.

— Je ne suis pas sûr qu'il ait tenu à me retrouver à ce point. »

Pablo secoue la tête, obstiné.

« Je te dis. Ceux qui laissent quelque chose de l'autre côté sont les pires. Ils passent leur vie à essayer d'y retourner. Des pigeons détraqués. »

Amer et déçu, Simon n'a pas la force d'expliquer à son compagnon que son père n'a jamais eu d'intérêt pour la famille qu'il avait sans doute accidentellement fondée. Il pose la main sur le mur, comme le font les pèlerins, les voyageurs à bout de forces.

« Et toi ? Tu ne traverses pas ? demande-t-il.

— Moi, je traverse quand je veux, répond Pablo. Je passe à travers les murs. »

Une fatigue incroyable se dépose sur les épaules de Simon. Soudainement, il ne souhaite qu'une chose : la fraîcheur de l'été san-franciscain et le vent de la mer. Il se dirige vers la voiture.

« Où est-ce que je t'emmène ? »

Avisant les barbelés scintillants au sommet du mur, Pablo agite la main en signe de refus.

« Repars tout seul. Je crois que je vais rester ici un moment. »

Simon reprend place dans son auto bondée de l'odeur du plastique surchauffé. Il démarre en giflant le silence et fait demi-tour sur la route poussiéreuse qui ne sert qu'aux clandestins. L'homme devient rapidement un détail filiforme dans son rétroviseur, un mirage brûlant. La main droite de Simon serre son flanc gauche, serre le pistolet lové contre sa peau, le métal trop lisse et les balles enfouies dans le barillet comme autant de morts possibles. Au coucher du soleil, il s'arrête à la plage de Tijuana, la plus nordique du Mexique, là où près des baigneurs et des bâtisseurs de châteaux de sable, le mur s'étend jusque dans la mer. Une cloison de cinq mètres de haut qui à cette heure projette une ombre encore plus longue et qui pourtant pourrait être déjouée sans peine par un bon nageur ou un monstre marin assez rusé.



Ce n'était pas ce qu'elle cherchait. L'article lui est pratiquement tombé dessus alors qu'elle fouillait Internet pour trouver la date d'anniversaire de Marcus. Il avait refusé de lui en révéler le jour exact, mais sachant que son signe astrologique était le Cancer, elle a vu venir l'occasion de le surprendre. Jusqu'à ce qu'une série de liens apparaissent, relatant un

drame vieux d'une quinzaine d'années, mais encore vivace dans les fils de la toile qui n'oublie rien.

La famille de Marcus n'est pas morte dans un accident comme il l'a laissé entendre. Sa femme a tué leurs deux enfants avant de s'enlever la vie pendant que Marcus était parti en voyage d'affaires. Selon la presse de l'époque, elle avait découvert que son mari lui était infidèle. Carmen pense aussitôt à Simon. Elle ne peut secouer l'envie de l'appeler, de laisser un énième message dans sa boîte vocale, d'écouter le silence chimique au bout de la ligne.

En apprenant la mort des trois personnes qui lui étaient les plus chères au monde, Marcus avait tenté de mettre fin à ses jours à l'hôpital même mais un infirmier l'en avait empêché. Les articles ultérieurs relatent la descente aux enfers du père, son alcoolisme, son internement dans une institution psychiatrique... Luttant contre les sanglots, Carmen sort en trombe de chez elle et se lance dans une course qui l'emmène jusqu'à la nuit. À son retour, l'ordinateur s'est éteint de lui-même et la maison est noire. Elle n'allume pas et se met au lit tout habillée, les yeux ouverts, comme si le plafond venait de disparaître et qu'elle regardait droit vers le ciel.

Le lendemain, elle frappe à la porte de Marcus en même temps que le soleil, les bras chargés de jonquilles. Comme chaque fois qu'elle lui rend visite, il l'interroge avant de lui ouvrir. Il lui faut toujours quelques instants pour admettre la possibilité de sa présence.

« Qui est là ? dit-il.

— C'est moi, Carmen.

— Carmen qui ?

— Lopez. »

Le silence se fait de l'autre côté du battant. Marcus soupèse les possibilités que ce soit bel et bien elle. Carmen examine la porte en songeant à quel point un simple œil-de-bœuf pourrait calmer les angoisses de son ami. Incapable d'attendre qu'il se décide à ouvrir, elle prend la parole.

« Marcus, je viens pour te dire quelque chose d'important. J'ai découvert comment sont morts tes enfants. Je l'ai appris par hasard, je suis désolée, je ne cherchais pas à découvrir ton secret, mais je suis tombée dessus. J'ai couru cinquante kilomètres pour eux, hier. »

À l'intérieur de l'appartement, le silence règne. Marcus n'émet même pas un toussotement.

« Marcus ? Tu es là ? »

Une vibration traverse la paroi. Il lui faut quelques instants pour comprendre qu'il s'agit du corps de Marcus qui tremble contre la porte. Puis sa voix lui parvient, sèche comme s'il venait d'avaler du sable.

« J'ai tout donné, après. C'est ce qu'ils auraient voulu, même elle. C'est la seule chose qui me réconforte. Une partie d'eux vit encore, dans une dizaine de corps éparpillés dans le monde. Leurs petits cœurs sans faille. Les beaux yeux verts de ma fille. Les poumons de mon garçon, qu'est-ce qu'il pouvait

courir, celui-là ! Et elle, même elle. Ses reins sont allés au secours d'un pauvre bougre quelque part. Quelqu'un qui ignore aujourd'hui qu'il a la vie sauve grâce à un monstre. C'est la meilleure chose qu'on pouvait tirer d'elle. »

Carmen s'est laissée glisser sur le seuil, abandonnant ses fleurs, déposant sa tête contre le battant. Ses jambes fourmillent, Marcus frémit toujours de l'autre côté de la porte. Le matin devient cassant.



Deux pièces à l'ombre des collines, voilà tout ce qui appartient désormais à Simon. C'est Claire qui gagnait le plus d'argent dans leur couple. Vu le prix des loyers à San Francisco, son salaire de policier ne peut lui garantir autre chose qu'un deux-pièces mal éclairé à quelques pas d'un train à crémaillère qui fait danser la vaisselle chaque fois qu'il passe.

Étant donné les aventures à peine déguisées de sa femme, Simon aurait pu tenter de lui siphonner jusqu'au dernier sou, mais il n'en a rien fait. Une fois revenu du Mexique, râpé par le soleil et épuisé, sa décision était prise. Il a signé son bail et fait ses boîtes en quelques jours. Claire a à peine bronché en le voyant partir. Il n'a pas cru bon de lui fournir de longues explications, se limitant à un laconique « Nous nous détestons » qu'elle n'a pu nier.

Alan n'a manifesté guère plus d'émotion en apprenant la nouvelle de son départ, se

contentant de marmonner : « Une fin de semaine sur deux, alors ? » Quant à Jessica, contrairement à ce que Simon anticipait, elle n'a pas émis le souhait d'habiter avec lui. Quelques semaines après son déménagement, elle annonçait qu'elle allait passer l'été en Europe. Claire en a fait un drame ; libéré des exigences de sa femme, Simon a donné à sa fille le montant d'un billet d'avion. C'est tout ce qui lui reste après vingt ans de vie de famille : une vague complicité avec une adolescente déjà loin.

Vivre seul l'apaise. Il travaille la nuit, revient au petit matin, rabat les stores et s'enfonce dans son canapé pour fixer les ombres qui dansent sur les murs sans chercher à en comprendre la signification. Il parle à peu de gens et son téléphone ne sonne plus. Il a à peine conscience des mouvements du monde, le mariage royal, la mort de Ben Laden, la victoire des Dodgers... La photo de Roberto, la lettre de Frannie et tous les autres morceaux de son enquête ont été remisés dans une boîte en carton marquée d'un X. Son voyage à Las Palmas, en plus de lui enlever toute envie de continuer à vivre avec Claire, l'a vidé du peu d'espoir qui lui restait. Il s'est résigné à demeurer orphelin.

Il se nourrit de plats surgelés et de thé bon marché et fait des siestes n'importe où, parfois à même la moquette élimée, comme un chien surpris par la fatigue. Les sons de la rue et des appartements voisins lui parviennent amortis et bientôt, il apprend à les ignorer, à vivre dans un silence choisi, dans une solitude aveuglante. Il a enfin déniché sa tanière et

découvert le type d'animal qu'il est. Une bête qui s'épanouit dans la carence et l'austérité. Le soir, lorsque retentit la sonnerie aigre de son réveil, il trouve ses murs couverts d'aspérités, pareils à de la pierre grenue. Il cligne des yeux trois fois avant que la pièce reprenne sa forme cubique, sa texture civilisée. Puis il s'étire le dos, compte ses vertèbres et revêt une fois de plus son uniforme d'homme ordinaire.



Les coureurs sont divisés en catégories séparées par des clôtures formant des enclos spécifiques : marathon, demi-marathon, dix kilomètres... Il y a la cage des familles, contenant une poignée de parents qui s'échauffent derrière des poussettes et des gamins enflammés prêts à se lancer à la conquête des mille mètres qu'on leur propose. À côté se trouve la section des handicapés qui bénéficient d'un parcours spécial évitant les pentes les plus traîtresses de la ville. San Francisco est une ville d'ouverture et son marathon se veut représentatif de cette tolérance, ce qui n'empêche pas une catégorisation digne des grandes années de la ségrégation.

Carmen s'échauffe. Ce ne sera pas sa meilleure course, elle le sent déjà au fond de ses poumons, dans les saillies de ses chevilles. Elle a mal dormi et l'humidité lui pèse. Elle s'affaire à attacher le numéro 132 qu'on lui a attribué lorsqu'une voix familière lui parvient.

« Madame Lopez ! Carmen ! »

De l'autre côté de la clôture, Carmen reconnaît la jeune fille qui prenait soin de Frannie durant les derniers mois de sa vie. Elle affiche un sourire aussi large que son visage.

« Angie ! Tu te lances dans le marathon ? Je ne savais pas que tu courais !

— C'est tout récent... En fait, c'est vous qui m'avez inspirée ! Ça fait trois mois que je m'entraîne ; j'ai même reçu des prothèses spécialement conçues pour les sports d'impact. »

Elle dévoile les deux prothèses fixées à ses genoux. Carmen savait qu'elle était handicapée, mais c'est la première fois qu'elle voit la forme à la fois très sophistiquée et bizarrement organique de ses jambes artificielles.

« Pardonne-moi si c'est indiscret, mais je n'ai jamais su comment tu avais perdu tes jambes.

— Ce n'est pas indiscret. C'est l'événement le plus marquant de toute ma vie, ça ne me gêne pas d'en parler. Un train m'est passé dessus quand j'avais neuf ans.

— Mon Dieu ! Je suis désolée.

— Vous n'avez pas à l'être. Je n'aurais pas vécu ma vie de cette manière si je n'avais pas frôlé la mort si jeune. »

Alors que leurs enclos respectifs se remplissent, les deux femmes continuent de deviser. Carmen raconte comment le chat empaillé a retrouvé sa dignité d'antan ; Angie lui apprend qu'elle a décroché une bourse pour entreprendre des études supérieures à Berkeley. Puis elle demande des nouvelles de Simon.

« Pour être tout à fait honnête, je ne lui ai pas parlé depuis longtemps. »

Angie hoche la tête d'un air entendu.

« C'est cette lettre qui l'a bouleversé, n'est-ce pas ? J'ai tellement hésité avant de vous remettre les papiers. »

— Pourquoi dis-tu cela ? »

La jeune fille regarde le bout de ses semelles, mal à l'aise.

« Votre mère a rédigé ces lettres une journée où... eh bien je crois qu'elle avait bu. Elle m'a demandé de vous les remettre après sa mort. À l'époque, elle était en forme alors je les ai rangées sans y repenser. Mais quelque temps avant sa crise cardiaque — je soupçonne qu'elle a commencé à sentir la fin venir — elle a ressorti les lettres et elle m'a ordonné de les brûler. Je dois vous l'avouer, j'ai lu ce qu'elles contenaient. Je lui ai dit que je les détruirais, mais je n'en ai pas été capable. J'ai cru bon de vous les remettre. C'était peut-être une erreur. »

— Pas du tout ! Il fallait bien qu'on finisse par découvrir la vérité. Je regrette seulement que Simon ait pris ça au pied de la lettre. Du jour au lendemain, il a cessé d'être mon frère. »

— Vous savez, ce genre de rupture peut arriver même lorsqu'on a des liens de sang. Les fratries ne sont pas des organes indestructibles. Peu de choses le sont, en fait. »

Carmen opine tristement. Derrière elle, un coup de sifflet retentit, ralliant les participants. Carmen serre la main d'Angie à travers les mailles d'acier.

« Un conseil de dernière minute ? s'enquiert la jeune fille.

— Échauffe-toi bien. Et quand viendra le moment où tu croiras être sur le point de crever, continue. Il reste toujours de la vie là où on n'en voit plus. »

Quelques minutes plus tard, le coup de feu retentit et Carmen s'élance hors de l'enceinte, coincée parmi des centaines d'autres coureurs qui s'apprêtent à se faire violence pour se prouver qu'ils ont la fibre des gagnants, des survivants, pour oublier leurs faiblesses et leurs torts, pour ne penser à rien ou pour se perdre dans l'essence de l'effort absolu. La foule massée de part et d'autre de l'allée crie des encouragements. Malgré le grand nombre de spectateurs, Carmen repère aussitôt le visage de Marcus. Débordante de joie, elle dévie de sa course pour lancer une tape dans sa main ouverte. En s'approchant, elle constate qu'un pétale de jonquille l'y attend. Ralentissant la cadence, elle s'en saisit et le porte à sa bouche. Marcus pose un baiser sur le bout de ses doigts alors qu'elle reprend son rythme, un pas diligent aux ambitions discrètes, le pas de ceux que le peloton ne rejoint jamais mais qui ne dépassent pas les meneurs. Ceux qui courent pour courir, et rien d'autre.



Simon se lève et consulte son réveil : quinze heures vingt. Machinalement, il allume le téléviseur. Une annonceuse radieuse révèle que

le temps sera sec, que le vent sera doux. Il la laisse jubiler en mettant de l'eau à bouillir, puis revient se camper sur le canapé avec un thé fade et du gruau. La météo a fait place aux informations ; les nouvelles régionales s'ouvrent sur un plan du toujours majestueux Golden Gate. Sous le pont, une embarcation des garde-côtes tire un corps des flots. L'homme s'est jeté dans la baie au lever du soleil. Avant son plongeon, il aurait inscrit un message à la craie sur le pavé : *Libéré de mon destin*.

« Pauvre homme », murmure Simon.

Des coups retentissent et il croit d'abord qu'ils proviennent de la télévision. Mais quand ils redoublent d'ardeur, Simon se dirige vers la porte, incrédule. Personne n'a frappé chez lui depuis qu'il a emménagé. Il fait glisser la chaîne de sécurité sans réfléchir.

Quand, après des mois de séparation, on revoit une personne que l'on a auparavant côtoyée assidûment, son apparence recèle toujours quelque chose d'insolite. Carmen est restée la même, mais ses cheveux noués en queue de cheval ont l'air plus longs et secs que jamais. Sa mâchoire paraît plus pointue qu'avant, ses muscles, plus ligneux. Sa poitrine maigre semble désormais contenir un creux, un espace concave où quelqu'un pourrait mettre la joue, ou le poing. Son visage ruisselle de larmes.

Sans demander la permission, elle entre et s'effondre sur le divan. Ses sanglots redoublent lorsqu'elle voit les images de l'intervention sous le pont. Simon ne s'interroge pas sur

la facilité avec laquelle il arrive à prendre place à ses côtés, à l'entourer de son bras droit, à retenir sa sœur contre les vents qui veulent l'arracher au monde limpide et commensurable auquel elle s'est toujours mesurée sans drame. En silence, ils reviennent au magma premier de leur histoire, la plaie qui a fait d'eux des alliés indéfectibles.

Au bout de quelques minutes, Carmen ouvre enfin la bouche.

« C'est Marcus. C'est lui qui s'est jeté du pont. C'est ma faute. »

Il ne vient même pas à l'esprit de Simon de demander qui est Marcus ou ce qu'a bien pu faire Carmen pour le pousser au suicide. Il caresse doucement ses cheveux en soupirant.

« Si seulement on avait encore le chat. »

Carmen lève vers lui des yeux rougis.

« Il est chez moi, sur l'âtre. Je ne sais pas ce que je ferais sans lui. »



Il a choisi les Bains Sutro, comme si cela expliquait tout. L'endroit a à tout le moins contribué à lui délier la langue pour la première fois en des mois. Devant une Carmen stupéfaite, il raconte son divorce, la double vie de sa fille et ses recherches pour retrouver Roberto Aurellano. Pendant son récit, il enfonce machinalement le doigt dans les trous creusés par les crabes. Quand il était petit, Carmen lui faisait croire qu'il y avait

sous le sable un réseau labyrinthique de tunnels et de galeries contrôlé par les crabes, susceptible de causer l'effondrement du sol. Le garçon marchait sur la pointe des pieds et lançait dans le ressac tous les crustacés sur lesquels il parvenait à mettre la main.

À son tour, Carmen relate ses derniers mois, la course de la mort, l'urne de Magenta Lopez et sa rencontre avec Marcus. Simon tente de rassurer sa sœur convaincue d'avoir ravivé les douleurs de son ami en lui parlant du drame de sa famille.

« Il vivait avec cette douleur en permanence. Ce genre de chose habite un homme, il ne peut pas l'oublier une seule seconde. Ce que tu as pu lui dire n'a rien à voir avec sa décision. »

Un mince sourire se dessine enfin sur les lèvres de Carmen.

« Je suis bien contente de te retrouver, mon frère. »

Simon regarde vers le large, puis serre la main de sa sœur.

« Moi aussi. Carmen, je m'excuse. »

Carmen balaie l'air de la main pour chasser le remords de son frère. Alors que la lumière décline, ils trouvent une place sur la grève et entreprennent de s'entourer de parois de sable. Enfants, c'était leur rituel : dès qu'ils mettaient les pieds à la plage, ils construisaient un canot autour d'eux et s'amusaient à braver la marée montante et les goélands avec leurs pagaies imaginaires. Mais cette fois, ils n'essaient pas de ramer. La dérive leur suffit.

« Je crois bien qu'on ne comprendra jamais vraiment d'où on vient. »

Carmen ne lève pas les yeux de la proue pointue à laquelle elle est en train d'apposer la touche finale.

« Est-ce si important, Simon ? Tu as côtoyé ta mère biologique pendant plus de quarante ans. Tu en connais plus sur tes véritables origines que je n'en saurai jamais. »

Simon se retourne, comme pour s'assurer qu'aucun fantôme en redingote ne flâne dans les bains.

« Justement. J'espérais être autre chose que le fils de Frannie. »

La lumière baisse dans une orgie de teintes prodigieuses qui n'appartiennent qu'à l'océan Pacifique, à sa chaleur et à ses monstres, à son vortex de déchets de plastique et à ses îles sauvages bientôt englouties. Le frère et la sœur scrutent l'horizon alors que le soleil n'est plus qu'une éclipse dorée, essayant de capter le fameux éclair vert qui apparaît au moment où l'astre disparaît pour aller offrir un nouveau matin à un autre continent. Carmen songe aux pionniers qui ont découvert ce spectacle, au sentiment de bout du monde qui a dû s'emparer d'eux pour ne jamais les lâcher, s'accrochant à leurs pensées même dans la prière, dans le travail acharné, même dans leur dernier repos. Simon, lui, s'imagine pour la première fois depuis des mois embrasser une femme, ici, à la merci du vent qui donnerait un goût salé au baiser. Ses mains s'ouvrent dans l'air chargé d'embruns et d'algues microscopiques.

Les coups des vagues sur la grève retentissent avec une force croissante et leur fracas fourmille sous leurs jambes étendues au fond du canot de sable. Le jour s'éloigne complètement et Carmen et Simon se mettent à parler en espagnol, en allemand, la langue qu'ils ont apprise à l'école dans l'espoir de ne pas être compris de Frannie, et en d'autres dialectes, des codes inventés, des créoles d'enfants tristes, jusqu'à se répéter, se dédire, se rebaptiser. L'odeur des boisés environnants arrive avec la brise de terre et le bruit de la route l'accompagne, le passage des voitures se mêlant en un refrain indistinct à la rumeur des vagues. Puis, un grondement comme une déflagration profonde vient s'y ajouter.

L'ardeur des éléments ne leur permet pas de discerner immédiatement ce dont il s'agit. Ce n'est que lorsque leur canot prend vie qu'ils réalisent que la terre tremble. Soudain, ils descendent des rapides, ils chevauchent une tempête de sable. Plus rien ne tient et ils n'ont pas de pagaies.

Ils gardent leur calme pendant la première minute. Mais au fur et à mesure que la secousse s'amplifie et perdure, la peur les gagne. Quelque chose d'énorme est en train de se déplacer sous leurs pieds. La bête continentale se retourne dans son sommeil ; un jumeau tectonique repousse l'autre violemment. Simon se rapproche de Carmen et lui serre la main. La nuit est tombée ; il est difficile de voir au-delà de la silhouette des choses. Déjà, il leur semble que le relief a changé, que de nouvelles ruines s'ajoutent aux anciennes, mais ils ne sauraient en être sûrs.

Le séisme dure près de cinq minutes. Quand le sol retrouve son immobilité, le frère et la sœur forment une boule compacte qui refuse de se délier. Le bruit des vagues paraît avoir redoublé et une clameur furieuse s'accroche à l'air. Au loin, des sirènes et des cris retentissent mais autour d'eux, personne, pas un mouvement de vie. Serrés l'un contre l'autre dans le sable humide, ils demeurent incapables de se lever, de constater les dommages, de se décider à retourner en ville pour aider ceux qui restent, pour pleurer les autres. La faille a parlé ce soir, peut-être une bonne fois pour toutes. Peut-être la côte a-t-elle enfin glissé dans le Pacifique pour ne jamais repaître ; peut-être une civilisation entière avec ses mythes, ses excès, ses violences et sa poésie vient-elle d'être engloutie. Déjà, cela n'importe plus. Ce qu'attendent Carmen et Simon, les yeux rivés sur la mer, c'est la vague. Si une partie du monde est tombée dans l'océan, une part égale d'eau en surgira. Le rire d'Archimède leur parvient alors qu'au loin, des ombres océaniques montrent les dents, le rictus de ceux qui auront raison de tout.

LES SCEURS DANS LES MURS (Monette et Angie)

Dans l'agitation des sirènes et des garrots, Angie ne voit rien. Elle ne perçoit pas le mouvement de sa civière, le va-et-vient des ambulanciers ni la grande absence en bas de ses genoux. Elle n'entend pas Monette qui sanglote dans les bras d'un policier, le voisin qui indique comment joindre leur mère, les oiseaux qui s'en fichent et qui continuent de piailler parce qu'il fait chaud, parce que l'écorce des arbres est gorgée de larves. La seule chose qu'Angie parvient à discerner est la silhouette de deux petites filles. La seule chose qu'elle entend, c'est la voix de Mam qui leur raconte cette histoire avant de les mettre au lit. L'histoire des petites filles dans les murs.

Dans une vieille maison bancale, deux sœurs inséparables avaient pour parents des êtres méchants et bêtes qui les battaient soir et matin et qui les enfermaient dans un placard, parfois pendant des journées entières. Les petites filles y restaient sans tenter de fuir car, si elles n'aimaient pas être confinées dans le noir, elles avaient bien plus à craindre à l'extérieur.

Un jour, elles découvrirent un passage secret qui menait du placard à l'intérieur des murs d'où elles pouvaient se déplacer partout dans la maison. Comme la demeure était en mauvais état, des fissures entre les lattes rendaient visible ce qui se passait dans les pièces. En restant silencieuses, elles pouvaient savoir

ce que faisaient leurs parents à tout moment et retourner dans le placard à temps lorsqu'ils décidaient de les en faire sortir.

Ainsi protégées et jouissant de l'avantage des espions, les deux sœurs commencèrent à avoir moins peur de leur père et de leur mère. Bientôt, elles en arrivèrent à les voir comme de simples épouvantails au ventre bourré de paille. À voix basse, elles apprirent à se moquer d'eux, à rire de leur méchanceté et de leur bêtise.

Puis, l'idée de ne plus sortir des murs leur vint. À quoi bon, se dirent-elles, retourner fidèlement dans le placard pour être battues de nouveau? L'aînée vola des clous, la cadette, un marteau, et elles attendirent patiemment que leurs parents partent faire des courses pour se faufiler dans le passage secret qu'elles scellèrent pour de bon. Lorsque leur père revint, il ne les trouva nulle part. Leur mère se mit à crier leurs noms par la fenêtre. Depuis le mur opposé, les deux gamines riaient dans leur barbe.

Leurs parents les cherchèrent partout et pleurèrent de les avoir perdues, et les sœurs ne bronchèrent pas. La nuit, lorsqu'ils allaient se coucher, les filles glissaient un bras par un trou dans le garde-manger et prenaient des biscuits, des pommes de terre, des œufs crus. Elles dormaient adossées l'une à l'autre et passaient leurs journées à composer des chansons muettes, des pantomimes où des fées dansaient avec des chiens savants, et elles apprenaient à écrire en gravant des lettres à même le lambris.

Au bout de quelques mois, leurs parents perdirent l'espoir de les retrouver et elles furent déclarées mortes. De temps à autre, elles s'amusaient à gratter et à siffler entre les planches pour effrayer leurs anciens bourreaux qui sortaient dans le jardin au milieu de la nuit, convaincus que la maison était hantée. Quand, épuisés, ils décidèrent de déménager dans une ville lointaine, les deux petites filles choisirent de ne pas quitter leur labyrinthe. Elles restèrent entre les murs, leurs corps de plus en plus plats et larges, leurs pensées et leurs joies aplanies, leurs jours s'égrenant à l'horizontale. Aujourd'hui encore, lorsqu'en explorant la maison abandonnée, les visiteurs frappent quelques coups sur les cloisons, ceux qui ont l'oreille fine peuvent entendre un rire étouffé, une coquille d'œuf qui craque, le froissement d'une jupe et une main qui tourne une page grande comme un mur.

AUTOUR DES PERSONNAGES

La situation d'Ariel et Marie est inspirée du cas d'un couple de Britanniques qui ont vu leur mariage annulé en 2011 après avoir découvert la vérité sur leurs origines. Les parents de l'un et de l'autre ne leur avaient jamais révélé qu'ils étaient adoptés. Ils ignoraient donc avoir un jumeau le jour où ils ont prononcé leurs vœux. Leur identité est demeurée secrète, et mes personnages ainsi que leurs métiers, situations familiales, tempéraments et décisions sont entièrement le fruit de mon imagination.

Le personnage d'Angie est né grâce à Anaiah Rucker qui, à neuf ans, a sauvé la vie de sa cadette en la poussant hors du chemin d'un camion. Elle a perdu une jambe dans l'accident. La fillette est originaire de Géorgie, et c'est là, à ce que je sache, le seul point qu'elle ait en commun avec ma petite Angie et sa sœur.

Enfin, l'histoire de Madeleine est basée sur celle de Karen Keegan, une des très rares « chimères » naturelles identifiées par la science. Si la séquence des événements — une maladie rénale, des tests de compatibilité, une absence de lien filial génétique, puis la découverte de deux ADN distincts au sein d'une même femme — est la même dans la vie et dans mon roman, Madeleine Sicotte et ses proches n'ont rien à voir avec madame Keegan et les siens.

Quant à Joanna, elle est le fruit d'une rencontre que j'ai faite lors d'un voyage en Asie il y a quelques années. J'ai changé bien peu de choses à part le nom de la voyageuse, et son passage dans mon histoire se veut un modeste hommage à cette femme plus grande que nature.

Outre cet emprunt assez direct à la réalité, je n'ai pris aux autres histoires que leur charpente pour y ajouter plusieurs couches de fiction, aussi ne faut-il pas voir mes personnages comme les calques des personnes réelles. Si l'une d'entre elles, par un hasard dont je sais maintenant qu'il faut se méfier, venait à lire ce roman, je la remercie respectueusement d'avoir donné une impulsion à mon travail par son extraordinaire trajectoire et son courage que je suppose tout aussi remarquable.

REMERCIEMENTS

L'appui financier du Conseil des arts et des lettres du Québec m'a permis de me consacrer entièrement à l'écriture de ce livre, et j'en suis extrêmement reconnaissante.

Je dois un immense merci à Antoine Tanguay pour les idées géniales, les remarques cruciales et la bonne dose d'amour qu'il a apportées à ce roman avec toute la fougue qu'on lui connaît. Merci à Christine Eddie pour sa lecture fine et lumineuse, à Katie Boulet et Tania Massault pour leurs commentaires judicieux et à Dominique Fortier pour son regard toujours si juste et éclairant. Merci à Sophie Marcotte et Caroline Décoste pour leur excellent travail sur le texte ainsi qu'à Isabelle Tousignant pour la mise en page. Merci à mes premiers lecteurs, Claude, Chantal, Robert et Sabrina, et à tous les amis dont j'ai le bonheur d'avoir le soutien. Merci enfin et surtout à Alexandre pour sa formidable sagacité et à Béatrice, qui est dans tout ce que je fais.

Composition : Isabelle Tousignant
Révision : Sophie Marcotte
Correction d'épreuves : Caroline Décoste
Conception graphique : Antoine Tanguay
et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN OCTOBRE 2014
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO

Dépôt légal, 3^e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec